



Glacier National Park - Etats-Unis (Les)

Pierre

03-09-2007

Notre carnet de voyage commence finalement avec deux semaines de retard sur notre arrivée aux USA et au Canada, le temps sans doute d'entrer vraiment dans le voyage.

Nous voici donc arrivés à Glacier National Park. Ce parc nous a d'emblée accueilli avec le plus magnifique des spectacles hier soir, en nous offrant la vision d'une mère grizzli accompagnée de ses deux petits. Quel choc, quelle merveille !

Nous avons posé nos valises dans une cabane très cozy où nous nous sommes sentis tout de suite très à notre aise.

Comme tous les jours, la journée commence relax, nous sommes en piste vers 10h30 et partons pour une randonnée de 11 km aller-retour, la première véritablement sérieuse sans relief notable toutefois.

La première péripétie de la journée concerne une magnifique bouse d'ours qui nous chamboule de bonheur et nous remplit d'espoir, d'autant qu'elle est rapidement suivie d'une seconde ! Nous immortalisons cette œuvre de la nature (voir album photos) et repartons guillerets, le cœur léger mais toujours aux aguets. Le bonheur, c'est simple comme une bouse...

Peu de choses à signaler avant notre arrivée au lac Grinnell, élégant dans son écrin de rochers surplombés de son glacier d'où coule en cascade une eau pure, lui donnant une couleur turquoise un peu laiteuse, couleur dont ces lacs de montagne détiennent le secret.

Pause lecture et bronzage, puis on se remet en route. Ecureuils et geais nous ramènent au lac Joséphine où nous pique-niquons. Séance photos de mystérieux et très beaux oiseaux. Alors que la fin de la rando s'annonce, grande émotion : nous surprenons une femelle orignal dans les eaux du lac. Nous avons abandonné tout espoir d'en voir au Canada, où nous avons pourtant nos meilleures chances. Photos sous toutes les coutures du « moose » et double récompense de notre patience puisque le bestiau est rejoint par un castor qui patrouille. Lui aussi s'était refusé à nous au Canada.

On rentre claqués mais contents, puis on repart en voiture pour une dernière chasse à l'ours, sait-on jamais.

Et le miracle se produit à nouveau. Très loin d'abord en contrebas de la route, la troupe des trois grizzlis avance, puis traverse la rivière qui nous sépare... et continue sa progression. Les voilà proches, puis ils disparaissent, puis réapparaissent à une cinquantaine de mètres maintenant. Ils traversent finalement la route sous nos yeux, on est fous de joie et de trouille. Nous suivons la famille encore un peu puis le spectacle s'achève. Fin de journée aux allures de safari tanzanien, vraiment aussi fort. Seul le très modeste pinard californien siphonné ce soir à l'apéro nous permet de retrouver un peu de calme !

Quelles surprises pour demain ? A la Going-to-the-sun road de nous dire !

Yellowstone - Etats-Unis (Les)

Fred

07-09-2007

Pénétrer dans Yellowstone c'est un peu comme débarquer dans le Serengeti. Une réserve animalière sauvage et immense, où l'homme se sent tout petit. Avec ses dizaines de geysers, c'est aussi un formidable terrain de jeux pour réviser ses cours de géologie.

Comme tous les jours, nous arrivons donc en fin de matinée dans le parc, munis d'un plan et de nos sempiternels sandwiches. Nous allons attaquer par les Mammoth Hot Springs (sources thermales), histoire de se mettre dans le bain... si j'ose dire. Il s'agit de terrasses de concrétions qui ont été formées par des sources, ce qui se traduit par des matières et des couleurs étonnantes. Amusant, mais pas autant que les geysers, que nous garderons pour la fin.

Pendant les 4-5 jours dont nous disposons, nous allons bien sûr « faire le loop », c'est-à-dire parcourir les principales routes du parc qui forment un huit et permettent de s'arrêter à tous les endroits intéressants. On espère aussi avoir l'occasion de faire de belles randonnées, mais le temps commence à se gâter dès le premier après-midi. En plus, nous ratons probablement notre premier ours puisque nous arrivons dans un coin où les automobilistes sont sortis de leurs voitures et regardent à la jumelle vers le haut d'une colline, mais repartent déjà. On commence à penser que Yellowstone ne va pas se livrer aussi facilement que Glacier.

Au final, nous passerons trois jours dans la grisaille, sous la pluie et dans le froid. Nous avons fait beaucoup de kilomètres en voiture pour nous rendre dans les vallées où nous étions susceptibles de rencontrer le plus d'animaux sauvages. Et de fait, nous avons vu de très loin, à la jumelle, des loups et un grizzli. Mais après le spectacle des ours à Glacier, déception.

Pourtant, lorsque l'on remarque des voitures arrêtées dont les occupants ont les yeux rivés vers un point fixe, on est toujours pleins d'espoir, mais les animaux, quand nous parvenons à les voir, sont vraiment trop loin.

Seuls les bisons se laissent admirer sous toutes les coutures, seuls ou en troupeaux, dans chaque plaine que nous traversons.

Pourtant, même sous la pluie, le parc ne manque pas de charme. Les paysages sont grandioses, alors qu'ils portent encore



souvent les traces du terrible incendie de l'été 1988, qui a ravagé un tiers du parc. Les troncs calcinés des arbres sont souvent restés debout parmi les jeunes sapins qui repoussent, ce qui donne une allure très caractéristique à Yellowstone.

Le soleil est réapparu pour notre dernier jour dans le parc et nous partons à la rencontre des « geysers ». Et la magie opère. C'est une explosion de couleurs plus vives les unes que les autres, de matières bizarres dont on ne sait plus si elles sont végétales, animales ou minérales, de formes incongrues. Geysers, sources chaudes, fumerolles, volcans de boue, tous ont un nom et une histoire. C'est étonnant de voir comme l'un s'est arrêté de cracher depuis 50 ans mais qu'un autre est apparu il y a quelques années. Le geyser appelé « vieux fidèle » est réglé comme une pendule et crache son eau toutes les heures environ. D'autres éruptions sont prévues à quelques heures près ou quelques jours près, il faut alors s'armer de patience et être chanceux : si l'on observe quelques bouillonnements à la surface, c'est bon signe, le spectacle aura peut-être lieu. Et nous avons été gâtés, avec deux belles surprises en fin de journée, deux magnifiques fontaines qui n'en finissaient pas de jaillir sous nos yeux grands ouverts (nos premiers geysers, il faut nous comprendre).

Et puis finalement, avec les geysers, c'est comme avec les animaux ! Il faut être à l'affût, attendre, prendre son temps, et alors on a toutes les chances d'être comblés par le spectacle. Faute d'ours, c'est quand même pas mal !

New York - Etats-Unis (Les)

Fred

15-09-2007

Aujourd'hui, nous avons fait notre tour du monde. En une journée. Un tour du monde sur la terre et dans le temps. Pour la première fois de nos vies, nous venons de passer 9 heures dans un musée. Bon, pas n'importe lequel : le Metropolitan Museum de New York, le MET pour les intimes. Après tout ce temps passé ensemble, on peut dire que nous sommes intimes, n'est-ce pas ?

A notre entrée dans le musée, notre idée était de suivre le parcours proposé par le Guide du Routard (en 4 heures, déjà honorable) et de voir les principales œuvres de chaque section. Nous savons pertinemment qu'en général, au bout de 3 heures, l'attention commence à décliner et il devient difficile d'apprécier les œuvres, encore moins de retenir leurs détails.

Donc c'est le matin, nous sommes frais et enthousiastes et commençons notre périple par les salles consacrées à l'art médiéval. Déjà nous sommes attirés par de beaux objets en ivoire et approfondissons le sujet, puis sortons les appareils photo. Le musée est un vrai dédale, tout autour de nous se trouvent des salles dédiées à l'art médiéval et nous entrons dans chacune d'entre elles. A ce rythme, nous aurons jamais visité le musée en 4 heures.

Après un détour par les arts décoratifs européens, nous voici au milieu de la peinture moderne. Dans les collections présentées, les tableaux de maîtres se succèdent : ici des Picasso, là des Fernand Léger, et puis Derain, Matisse, etc. Tous plus merveilleux les uns que les autres. On se dit que on ne les verra peut-être qu'une fois, et c'est là, maintenant. Alors on s'attarde, évidemment ! On aurait pu « sauter » la mezzanine et ses peintres allemands qui nous attirent peu, mais voilà, un grand Mao de Wharol nous tend les bras au fond de la pièce et nous emmène tout droit vers une toile de David Hockney qui est un de nos artistes préférés. On s'arrête, on commente ;

Déjà il est plus de 14 heures, et nous sommes loin d'avoir terminé le rez-de-chaussée. Il faut faire une pause, manger un morceau, autant que la fatigue commence à se faire sentir dans les jambes et les pieds. On repart 3/4 heures plus tard, bien décidés à traverser sauvagement les salles consacrées à l'art latino-américain et africain pour passer vite aux antiquités gréco-romaines. Le problème c'est que la collection d'objets en or, qu'ils viennent au Costa Rica ou du Pérou, est hallucinante, et que Pierre s'attarde dans celle des objets africains, étonnante.

La Grèce et Rome devraient aller vite, c'est notre culture, notre héritage, on connaît ! Pierre décide même de zapper mais je dois absolument aller vérifier s'il y a des mosaïques gréco-romaines. On se donne rendez-vous un quart d'heure plus tard. Je découvre de magnifiques objets, prends quelques photos pour montrer à Pierre ce qu'il a raté puis ; le retrouve errant dans une salle gréco-romaine. Je lui fais faire un tour rapide des œuvres qu'il préfère. Il est presque 16 heures et il nous reste l'Egypte puis le premier étage du musée ; Ca craint !

On admire quelques œuvres égyptiennes datant de la période d'occupation par Rome, puis des sarcophages aux couleurs vives et des bas-reliefs, si finement travaillés. Nos jambes ont malgré tout du mal à nous porter, et on commence à fatiguer intellectuellement. On n'est pas encore à photographier les commentaires accompagnant les œuvres, mais presque ;

Quand nous atteignons enfin le premier étage pour entamer la peinture italienne, nous sommes regonflés à bloc : on doit commencer par la peinture italienne de la Renaissance, et notre week-end à Florence n'est pas si loin. Mais je



commence à tout confondre, je ne sais plus à quelle époque peignait Tiepolo et j'avais oublié qu'il y avait deux Lippi : un Fra Filippo et un Philippino ! Je ne reconnais plus les femmes de Botticelli ni les noms des auteurs des magnifiques portraits que j'ai sous les yeux. Pierre arrive encore à contempler longuement certaines œuvres mais ses jambes ne vont pas tarder à le lâcher.

On zappe allègrement les peintres flamands et presque tous les français. Il est plus de 18h30 et il nous reste l'art asiatique, islamique, mésopotamien, chypriote et les Cézanne et autres Monet. On frise le désespoir et la déshydratation. Les arrêts sont de plus en plus fréquents mais il faut repartir vite. Les premières statues de la section asiatique sont fabuleuses, et étonnamment peu familières pour nous. Naturellement, elles viennent du Pakistan, ou d'Afghanistan ! Nous prenons quelques clichés. On parcourt au pas de charge les salles indiennes et cambodgiennes, traversons à vitesse V un jardin chinois reconstitué, abandonnons la Corée et le Japon. Il est 20 heures, le musée ferme dans une heure.

Pour rejoindre les impressionnistes, il faut longer des vitrines présentant de très beaux objets d'art islamique, à côté desquelles sont installées des tables où les visiteurs prennent déjà l'apéro !

Nous fonçons tout droit vers l'art d'Asie mineure, nous attardons devant une statue chypriote que nous aurions bien sûr pas su reconnaître, au passage je vole l'image d'une belle sculpture de Palmyre.

Le marathon se termine avant l'heure prévue car les salles de peintures tant convoitées sont fermées pour restauration. Mais il reste la boutique du musée, où nous faisons la fermeture. A 21 heures nous avons le dos brisé, les mollets douloureux et nous ne sentons plus nos pieds. Mais on est heureux ! C'était impossible de passer une telle journée, mais on l'a fait !!!

Tokyo - Japon

Pierre

05-10-2007

Terminé le sprint final. Oubliés – pour un temps – la perte des bagages des Etats-Unis (faisons confiance à Air France pour nous pourrir la vie dans les jours prochains, on verra bien) ! Jamais je n'ai été si content de voir – et de quitter le terminal 2F2. Comme les rugbymen français, il nous tardait que ça commence, mais nos débuts semblent mieux réussis. Nous sommes arrivés il y a 3 jours à Tokyo. Après l'interminable acheminement en bus depuis Narita, on entre dans une ville véritablement en 3 dimensions. Pas seulement à cause des hautes tours de la ville, mais plutôt grâce aux réseaux complexes de routes, autoroutes ou voies ferrées qui se chevauchent sur plusieurs étages. Petite plongée dans « le 5ème élément » ou "Blade Runner", la vie se joue sur plusieurs niveaux.

On subit un 2ème électrochoc à la gare de Shinjuku. Oubliez les gares Montparnasse, Saint Lazare ou du Nord, ça c'est pour les bouseux. Au bout de 10 minutes d'efforts intellectuels intenses, on comprend enfin comment acheter un billet puis on se lance dans le courant de la foule, avec nos 20 kg sur les épaules. Ça passe, et on arrive enfin dans la maison de notre hôtesse française, Valérie. On est bien installés, dans une petite maison traditionnelle aux murs de papier. Zen !

Et Valérie nous donne une idée. Pourquoi ne pas aller se délasser dans les bassins chauds des bains publics du quartier ? Super idée ! Allez, on repart. Ah, nous y voilà ! Ah, c'est tout nu qu'on doit... ? Ah ouais... Bon, on connaît pas grand monde, alors après tout... Je préviens qu'il n'y aura aucune photo de cet épisode.

Pour ma part, j'observe et imite tant bien que mal les ablutions préliminaires de mes voisins, avant la plongée dans les bassins d'eau chaude. Ça valait la peine. Rassasié de bulles et de courant, me vient l'idée de tester celui du fond là-bas, étrangement inoccupé. Tiens, c'est bizarre ces fourmillements dans les jambes... putain, mais j'ai carrément des crampes... il y a du courant électrique dans l'eau ! Mais c'est des malades : Claude François, « Magnolias for ever », jamais entendu parler



? Moi je sors d'ici.

Le temps d'acheter quelques sushis, de croiser une voisine qui promène son lapin –vraiment des malades- on est en sécurité. Fin de notre premier jour.

P.S. Pour ceux – et celles – qui s'interrogent sur l'anatomie des japonais, je suis prêt à leur faire part de mon témoignage s'ils m'envoient un message privé ; l'échantillon au sein duquel j'ai été amené à batifoler permet de se faire une idée des préjugés qui circulent ça et là.

Pour ceux qui cherchent une bonne adresse à Tokyo, vous pouvez visiter la petite maison de Valérie à l'adresse suivante : <http://lapetitemaisondevalerie.blogspot.com>

Tokyo - Japon

Pierre

08-10-2007

Les résidus des 7 heures de décalage horaire sont en train de disparaître. Un bruit étrange agite soudain les fines parois de notre chambre. C'est donc au beau milieu d'un sommeil profond et réparateur que survient le brillant dialogue qui suit (je laisse aux initiés le soin d'identifier les 2 protagonistes).

- [...]
- T'as rien entendu là ?
- Quoi ? Si, il y un chat !
- Un chat ? Ca m'étonnerait.
- Moi je crois que c'est un chat
- N'importe quoi. C'est le vent, mais ça secoue vachement.
- Ou alors c'est quelqu'un qui cherche à entrer...
- Mais ça ferait pas bouger les murs. Mais...
- Quoi ?
- Oh putain, un tremblement de terre !
- Tu crois ?

[Fin de la secousse]

- On l'a bien senti là
- Ouais, on l'a bien senti

Voilà, c'était mon premier vrai tremblement de terre, le 2ème de Fred.

Pour les Tokyoïtes, c'est la routine, mais pour nous c'est encore un peu nouveau. Et vu l'épaisseur des murs, il ne faut pas trop compter sur les propriétés anti-sismiques de la maison.

Un peu de mal à se rendormir. On verra la nuit prochaine pour le jet lag.

kyoto - Japon

Fred

15-10-2007

7h30, le réveil sonne dans la chambre du ryokan (auberge japonaise) où nous sommes installés depuis notre arrivée à Kyoto. En fait, nous sommes déjà plus ou moins réveillés car la lumière filtre à travers les parois de papier que nous glissons devant les fenêtres le soir. Nous prenons notre douche, replions les futons pour faire un peu de place au sol, sur le tatami, et partons pour une nouvelle journée de visite de temples.

Aujourd'hui, pas de petit déjeuner à la japonaise car on en a marre du riz ! On trouvera des viennoiseries. Comme chaque matin, la propriétaire du ryokan nous donne nos cartes de bus de 500 yens (environ 3 euros) pour la journée, et nous nous mettons en route. Bien souvent, nous voyons un bus arriver de loin et courons pour monter dans un n°100 ou un 202. Pas un jour passé à Kyoto sans courir après un bus, le réseau est tellement dense et nous sommes toujours tellement pressés qu'il y a toujours un bus à attraper au vol ! Mais nous sommes les seuls à courir. Les japonais, eux, ont attendu patiemment leur bus en file indienne, à l'endroit même où la porte arrière du véhicule s'ouvrira pour prendre ses passagers à bord.

Avant de se diriger vers le premier temple de la journée, nous cherchons une bonne petite boulangerie aux accents français, ce qui est relativement facile à trouver à Kyoto, pour acheter un pain au chocolat ou tenter un muffin.

Les visites des temples sont relativement bon marché à 500 yens en moyenne. Souvent d'ailleurs, c'est le jardin seul que l'on



visite et alors on peut être tenté de s'y attarder. Sortis du temple ou du sanctuaire, on jette un œil sur les étals des magasins situés à proximité : souvent on peut déguster des échantillons de douceurs japonaises (préparées à base de riz et de haricot rouge, c'est très fin et pas trop sucré) et on repart comme en 14 !

Après avoir déjeuné dans un petit resto ou pris un sandwich (un repas frugal coûte 2000 ou 3000 yens pour deux), on se remet à courir après le 206 ou le 201 pour la destination suivante. Afin de descendre à la bonne station, on ouvre l'oreille : en plus du disque qui tourne pour indiquer l'arrêt suivant, le chauffeur, revêtu de l'uniforme de la RATP locale et ganté de blanc, parle dans son micro pour annoncer lui aussi les arrêts et remercier les passagers lorsqu'ils descendent. Pas de doute, si on est japonais, on ne peut pas se tromper.

Revenons à nos visites de temples de l'après-midi. Certains temples étant très touristiques, ce n'est pas toujours facile d'apprécier les jardins zen avec la foule et le bruit. Mais on essaie de se concentrer et d'interpréter les scènes, dont certaines, très « minérales », sont vraiment fort éloignées de nos jardins à la Lenôtre. En tout cas, tout cela est très esthétique et photogénique.

La nuit tombe relativement tôt, vers 17h30, peu après l'heure de fermeture des temples. Tiens, on finirait bien l'après-midi dans un quartier commerçant ou mieux, dans un quartier typique du centre de Kyoto, où l'on peut rencontrer des geishas ? Bonne idée ! Moi qui croyais que l'on ne voyait plus les geishas que dans les films, me voilà servie. On prend des photos de ces (plus ou moins) jolies jeunes femmes qui sont très coopératives.

Si on a le temps, on repasse par la chambre dans laquelle nous attendent un service à thé et une bouteille thermos, on se pose sur le tatami un petit moment et on boit un bol de thé vert avant de repartir.

Bientôt, il va falloir se mettre en quête d'un resto pour ce soir, ce qui n'est pas une mince affaire. A moins de trouver par miracle celui indiqué dans le Petit Futé, ce qui relève vraiment du hasard puisque l'on ne peut pas lire le nom des rues les $\frac{3}{4}$ du temps, il faut y aller au feeling. Et là, pas facile du tout. Certaines devantures de resto n'ont que des cartes en japonais, sans image et sans prix. C'est quasiment mission impossible de rentrer dans ce type de resto si on ne parle pas un minimum la langue. Il faut donc chercher des images de plats ou des reproductions en plastique des plats proposés (on en voit partout, les japonais sont très doués pour ce genre « artistique ») avec les prix indiqués. Quant à savoir si la viande représentée est du porc ou du poulet, il ne faut pas exagérer...

La journée a été bien remplie, c'est l'heure de rentrer au bercail et on se fait un dernier sprint pour attraper le 207. En arrivant à la maison, la proprio nous demande si l'on veut prendre un bain très chaud, puisque c'est quand même le petit plus du logement dans un ryokan. Trop tard pour ce soir, pas le courage, et puis il faut que l'on écrive nos articles ou trie nos photos pour nos lecteurs ! On prendra une douche demain matin.

Sapa - Vietnam

Pierre

22-10-2007

Hanoi est une sorte de pèlerinage 5 ans après notre première visite. Nous trouvons la ville beaucoup plus agitée, pleine d'énergie, elle semble sortie de sa somnolence et suit la voie tracée par sa « rivale » du Sud, Saïgon. On se faufille au milieu des deux-roues envahissants et on retrouve le lac Hoan Kiem avec plaisir. Le rythme a changé mais on retrouve les mêmes rues, les mêmes bâtiments coloniaux décrépis et les mêmes mauvaises constructions modernes. Mais Hanoi n'est qu'une courte étape de 2 jours avant notre départ pour le Nord du pays et la région des minorités ethniques, à Sapa. On organise rapidement notre tour de 4 jours, nous repartirons dès le lendemain de notre arrivée par un train de nuit.

Nous nous retrouvons dans une gare aux allures de marché, grouillante de monde. Des trains sont stationnés de manière désordonnée sur une vingtaine de voies, ils ressemblent tous à des trains de marchandises. On traverse ces voies encombrées. Il fait déjà nuit, cette situation a un air de déjà vu. Nous avançons avec l'insouciance, plutôt l'inconscience dont un certain Philippe F, juriste aventurier et souffrant de troubles chroniques de la vue et de l'ouïe, avait fait preuve au temps de sa splendeur éteinte dans une hostile gare ouzbèke.

Notre wagon couchettes offre un confort relatif. 2 touristes anglais déjà installés nous accueillent avec la froideur dont ces gens ont le secret et nous regardent, amusés, hisser péniblement nos besaces de 18 kg. Fred fulmine, on se rapproche dangereusement de l'incident diplomatique, je tempère un peu les choses – en faisant un effort surhumain de maîtrise de mes émotions, après la branlée que ces crevures nous ont encore collée, espèces de putain de... je m'égare – bref le calme revient enfin. On regrette encore l'absence de Philippe, spécialiste des expulsions manu militari – sarkhoziste qui s'ignore, va savoir – il aurait fait merveille sur ce coup là.

J'éprouve quand même une peu glorieuse mais revigorante satisfaction à l'idée de l'épreuve infligée à mes voisins de dessous, supporter pendant une nuit le fumet de mes chaussettes patiemment concocté après ces dernières longues heures



de macération et de marche en chaussures de rando... Ce triste réconfort ne nous épargne pas une nuit pénible, sans sommeil véritable.

On est tirés du lit à 5h00, nous avons la grâce et la fraîcheur du lapin myxomateux dans les phares d'une voiture. Dans 4 heures, on part en rando pour 2 jours, autant dire ça se présente bien. Une bonne douche – dans une improbable remise à bagages gracieusement mise à disposition par notre hôtel – nous fait quand même du bien. On est partis, mais fait pas beau. Soutenus par notre escorte de Hmongs noirs, on entame une longue, très longue descente de 4 heures qui nous mènera au village Giay où nous passerons la nuit.

La pente argileuse est devenue glissante, la boue colle aux chaussures, le calvaire de Fred peut commencer. On envisage successivement un demi-tour immédiat, d'arrêter la randonnée à jamais, « quand on pense qu'on pourrait être dans la Baie d'Halong et qu'on est dans cette merde » et avec ces accompagnateurs « Hmong qui nous collent au cul »... C'est donc avec un enthousiasme tout relatif que nous glissons jusqu'à l'arrêt casse-croûte.

Le plus dur a été fait, on profite enfin de notre environnement. Après une courte marche dans quelques villages Hmong, nous arrivons chez notre hôtesse Giay, qui nous montre le grenier où nous pourrions dormir. Les couvertures ont l'air chaudes. Fin de journée sympa au rythme paisible d'un jour aux champs qui d'éteint doucement.

Afin d'honorer ses prestigieux invités, notre hôtesse a mis les petits plats dans les grands. Ce soir, c'est cao cao, une bien belle assiette de criquets des rizières, grillés à point. Je ne peux résister à la tentation, ça croustille, avec un petit retour amer, à la réflexion. Un petit coup d'alcool de riz pour faire passer tout ça, chup si kwe, comme on dit. 3 autres rasades et une fin de repas plus traditionnelle, ça vous retape un bonhomme.

20h30, oh la mais c'est qu'il est l'heure d'aller dormir, comme ça file dis donc. Réveil en pleine forme à 8h00 le lendemain. La douche, on verra demain. Le temps est plus clément, la brume et quelques nuages restent accrochés aux crêtes, mais cela donne encore plus d'ampleur et de mystère à l'ensemble. Les rizières ont perdu leur vert éclatant en ces temps de récolte, mais ces terrasses conservent une élégance rehaussée par les bambouseraies et les torrents qui les entourent.

4 heures de marche nous amènent au check point, les derniers km se feront en voiture. Mes jambes souffrent un peu, juste ce qu'il faut. Demain, le marché de Bac Ha sera haut en couleur mais moins fatigant.

PS : Nous sommes arrivés à 4h45 à Hanoi, après un retour un peu plus reposant que l'aller. Il est 7h00, nous voilà installés au Candle Café (61 rue Luon Ngoc Quyen, bonne adresse équipée Wifi) où nous avons fait l'ouverture, après 1h30 de glande à la gare.

Le poste crache à fond « Brother Louie », « You're my heart, you're my soul » et tous les standards du mythique groupe « Modern Talking ». C'est très dansant assez kitch, on est tous sur les tables et on fait tourner les serviettes. Ce soir, nous serons à Luang Prabang.

Sapa - Vietnam

Fred

22-10-2007

Notre passage par le Vietnam avait un but bien précis : compléter notre voyage de 2002 en visitant la région de Sapa, au nord ouest du pays, où vivent plusieurs ethnies minoritaires comme les Hmong, les Dao ou les Giay.

A peine débarqués à Hanoi, nous nous rendons dans une agence de voyage et choisissons une excursion de 4 jours autour de Sapa, dont 2 jours de trek dans la vallée, un jour de visite du marché de Bac Hà (très réputé) et une journée libre pour nous balader dans Sapa et son marché.

Arrivés à la gare d'Hanoi, nous nous demandons quels seront nos « partenaires » de couchette. Pas de chance ! Des anglais hyper snobs qui avaient déjà pris leur aise dans le compartiment. Lui, visage rougeot et accent british à couper au couteau. Elle, pimbêche qui n'a même pas daigné nous jeter un regard. Pourquoi tant de haine ? Déjà qu'ils nous ont battu en demi finale de rugby et qu'on les déteste... Pas sympa mais pas le choix, si déjà ils ne ronflent pas c'est bien.

Sapa : Société des Autoroutes...Ce nom me fait penser à une nouvelle société d'autoroutes qui s'introduit en bourse. Déformation professionnelle. Il faut dire que les touristes sont très nombreux et que le départ de la rando ressemble un peu à une autoroute le 31 juillet. Ce début de trek s'annonce moyen : temps très maussade (froid, brouillard, petite pluie fine genre crachin normand) et terrain très accidenté. Dénivellations, gros rochers, gués à traverser et surtout la boue, la boue... En un rien de temps nos chaussures de rando sont immondes, idem pour les pantalons. Je trempe un pied intégralement dans une flaque d'eau. Je peste et je jure, rien ne va plus : pourquoi suis-je ici et pas en train de me prélasser sur une jonque dans la



baie d'Halong ? Je suis incapable de faire ce genre de trek, je n'ai plus l'âge, et surtout... jamais je ne serai capable de faire le chemin de l'inca au Pérou. Grosse déprime.

Après le déjeuner, ça va mieux. Temps plus sec et plus doux, rencontre avec des Dao rouges qui nous escortent jusqu'au prochain village, en espérant nous vendre un peu d'artisanat au passage. Assez tôt dans l'après-midi, nous arrivons chez nos hôtes qui appartiennent au groupe ethnique des Giay, originaire du sud de la Chine. Nous passons la fin de l'après midi sur la terrasse, où une drôle de petite bonne femme Hmong prénommée « Cho » vient nous proposer ses textiles (les articles vendus par les ethnies sont teints avec de l'indigo et brodés à la main avec des couleurs vives).

C'est quand les crickets grillés sont arrivés sur la table pour l'apéro que j'ai pensé que l'on aurait peut-être dû d'installer chez des Hmong ou des Dao. Pourvu que je ne sois pas obligée de manger ces trucs histoire de ne pas vexer la maîtresse de maison. Je décide de m'envoyer une rasade d'alcool de riz pour me donner du courage, au cas où. Mais Pierre décide de goûter ce mets rare et délicieux -quoique visiblement un peu amer- et du coup je suis sauvée ! Le reste du dîner est classique et plutôt bien cuisiné, mais il commence à faire froid dans cette maison où l'air s'infiltré de tous les côtés. Le confort est rudimentaire, nous sommes installés à l'étage ; juste sous le toit, et dormons sur des matelas posés à même le sol. Nous avons quand même réussi à installer quelque chose de duvillet en utilisant plusieurs couvertures, et je dois reconnaître que c'est ma meilleure nuit depuis le départ : 11 heures de sommeil !!

Crêpes au sucre et au miel pour le petit déjeuner, pas mal hein ? Le temps est clément quoique toujours brumeux et nous nous remettons en route, escortés cette fois-ci par deux femmes Hmong. Moi qui repartais du bon pied, me voici de nouveau dans la boue mais mes copines Hmong me servent de bâton de vieillesse ! Aujourd'hui, je franchis allègrement les gués, je dévale les pentes boueuses d'un pas alerte puisque l'on m'empêche à tout moment de tomber. Pas très glorieux, mais très bonne technique pour éviter le stress. Pierre se moque et prend des photos, évidemment...

Nous terminons la randonnée en début d'après-midi, c'était bien sympathique finalement et nous aurions pu marcher davantage. Si, si ! Nous nous installons à l'hôtel où nous allons prendre un bain chaud (le rêve après une nuit dans le train et une nuit chez les Giay) et dormir dans un vrai lit.

C'est à mon tour de me moquer gentiment de Pierre en ce dimanche matin, dans le bus qui nous emmène visiter le marché de Bac Hà. Monsieur a mangé trois œufs et quatre pancakes arrosés de sauce chocolat pour le petit déjeuner et ne se sent pas très bien. On prend un petit coca et ça va mieux, mais la route montagneuse pleine de trous n'est pas idéale. Le marché du dimanche dans cette petite bourgade proche de la Chine est un festival de couleurs. C'est le domaine des Hmong Fleurs, dont les femmes portent des habits aux couleurs chatoyantes. Mais on trouve également quelques ethnies comme les Fula ou les Dao noirs. Textiles, viande, bétail, légumes, tout se vend sur ce marché particulièrement désordonné mais si chaleureux. Nous prenons plein de photos et tentons quelques petits films malgré la foule.

Dans l'après-midi, nous faisons un petit arrêt dans un village habité par des Hmong Fleurs et visitons une maison. Les paysages des alentours nous font penser à ceux de la Chine du sud, tels que nous les imaginons au travers des peintures que nous avons pu voir.

Notre dernière journée à Sapa se fera à un petit rythme. Nous quittons le Vietnam demain et il faut penser à nos lecteurs, vous voyez ce que je veux dire. Donc, séance photos et articles pour le blog. Nous allons tout de même visiter le marché de Sapa, minuscule à côté de celui de Bac Hà, mais nous avons la joie d'y retrouver notre amie Cho. Cho nous a ramené des ceintures brodées et nous faisons affaire. Nous en profitons pour faire notre photo officielle en sa compagnie. Une dernière grimpe au sommet de la ville pour admirer le paysage, malheureusement presque perdu dans les nuages, et notre escapade nord vietnamienne s'achève.

Luang Prabang - Laos

Frederique

30-10-2007

Après notre merveilleux voyage sur le Mekong, nous avons eu envie de naviguer sur l'un de ses affluents, la rivière Nam Ou. En ce début de matinée, un minibus vient nous chercher à la guesthouse de Luang Prabang et nous conduit en 3 heures à Nong Khiaw, petit village situé dans un très joli cadre de monts rocheux couverts de végétation luxuriante. Notre idée de départ est de faire une promenade en bateau sur la Nam Ou jusqu'à Muang Ngoi (en principe, 2 heures aller-retour). Seulement voilà : aucun bateau pour rentrer de Muang Ngoi vers Nong Khiaw en fin d'après-midi. Qu'à cela ne tienne, nous passerons la nuit à Muang Ngoi et rentrerons demain matin, puis essaierons dans la foulée de continuer la descente de la rivière jusqu'à Luang Prabang, ce sera beaucoup plus sympa que le minibus.

Déjà, en quittant Nong Khiaw, un léger doute nous saisit : nous montons à 30 sur une embarcation qui semble plutôt conçue pour 15. Mais on est tellement habitués à ce genre de pratique en Asie que l'on part confiant. On perçoit tout à coup un frémissement dans notre dos, une certaine émotion agite l'arrière du bateau. Que se passe-t-il donc ? La sensation de fraîcheur qui monte à nos pieds nous apporte la réponse. On a les pieds dans l'eau ! Deux centimètres, ce n'est pas bien



méchant pour l'instant, mais il faut immédiatement s'arrêter. On accoste sur une rive sableuse où des gamins, amusés, viennent voir les naufragés s'extirper du bateau. On patauge dans l'eau du fleuve, plutôt rafraîchissante d'ailleurs car le soleil cogne. Une femme lao reste dans le bateau pour écoper. Ah bon, on va pas changer de bateau, ça craint ! On réorganise la répartition des charges en disposant les gros sacs à dos des routards autrement, puis tout le monde remonte à bord ! Une allemande qui veut monter avant les autres s'enfoncé dans la vase jusqu'aux mollets, on rigole mais on n'est pas très fiers quand même.

Et c'est reparti comme en 40 ! Tous les voyageurs ont les yeux rivés au sol, histoire de voir si leurs chaussures ou leurs sacs ne reprennent pas l'eau, mais comme par miracle, tout semble normal. Pourtant, un bon quart d'heure plus tard, le bateau s'échoue à nouveau sur une rive. C'est quoi maintenant ? Tout le monde descend, sauf deux femmes laos et leurs bébés, il existe des passe-droits scandaleux dans ce pays ! Il paraît que le bateau est trop chargé et ne peut pas remonter le courant à cet endroit du fleuve. Il faut faire une partie du chemin à pieds. Bon, on y va, c'est sans doute l'histoire de 5 minutes ! On commence pieds nus... jusqu'au moment où le sable laisse place à des rochers, de la terre opportunément fertilisé par le bétail local, de la végétation toujours plus dense. On remet les chaussures car ça se corse. En fait, nous voilà partis pour une randonnée de 30 minutes dans la jungle !! Les pieds se prennent dans des lianes, glissent sur les pentes sablonneuses, dieu sait quel animal on pourrait croiser dans cet environnement hostile !

Finalement, après avoir attrapé une bonne suée, nous regagnons l'embarcation. Encore une bonne vingtaine de minutes de navigation, et la récompense arrive : Muang Ngoi, village croquignolet dans un magnifique décor naturel, une sorte de bout du monde. Les routards sont nombreux mais nous avons la chance de trouver un bungalow avec une magnifique vue sur la rivière. Une bonne douche froide, un bon dîner et dodo vers 10 heures, car ensuite l'électricité est coupée.

Vous vous souvenez de la scène de l'hôtel dans « La grande vadrouille » ? Eh bien nous la rejouons vers 2 heures du matin car les fines parois tressées de la chambre ne nous protègent pas de notre voisin allemand qui ronfle comme une locomotive. On siffle à tour de rôle, toujours plus fort, jusqu'au moment où Pierre s'énerve et tape dans le mur. Arrêt immédiat des hostilités.

Tout ce petit monde se retrouve le lendemain matin au petit déjeuner. A droite, les allemands qui se sont déplacés en masse à tel point que notre table ressemble à un petit village gaulois. Derrière, les italiens qui passent commande du petit déjeuner en anglais, avec un accent tellement terrible que les laos les font répéter trois fois. C'est finalement dans le bateau qui nous ramène vers Nong Khiaw que nous entendrons parler français.

Arrivés à Nong Khiaw, tout s'enchaîne bien. On trouve un bateau pour descendre la rivière Nam Ou vers Luang Prabang, et nous sommes quatre couples à bord, le grand luxe. Détail sympathique : nous sommes tous en tour du monde. La discussion s'engage avec un couple de français parti depuis 5 mois. A cet instant du récit, une révélation s'impose : nous avons découvert le sosie de Franck Leprince. Il s'appelle Charles, il est français et vit à Bordeaux. Il est tout aussi sympathique que l'original - si tant est que ce soit possible - et est doté d'un système pileux tirant davantage sur le châtain que sur le roux, accordant à son heureux détenteur une bien meilleure disposition au bronzage. Echange d'impressions et de tuyaux, constatation qu'au niveau matériel, il ne faut vraiment pas grand-chose pour vivre heureux !

La rivière nous réserve encore quelques surprises. Le conducteur du bateau nous inquiète un peu car il n'arrête pas de se retourner pour regarder la poupe. Un passager a pris les devants et écope depuis l'arrière du bateau, mais nous continuons à naviguer paisiblement. Le bateau s'arrête et notre capitaine fait un petit ajustement du gouvernail, qui est commandé depuis le volant du bateau par deux câbles tendus de chaque côté de la coque. On comprend plus tard qu'une maniabilité parfaite du bateau est primordiale car nous attendent... des rapides ! Bon, heureusement, rien de méchant, mais à certains endroits de la rivière le courant est en effet plus fort et il faut zigzaguer entre les bancs de sable et les rochers qui affleurent à la surface. Finalement, nous aurons quelques bonnes petites sensations mais vraiment rien d'impressionnant, et notre « chauffeur » est excellent.

Nous arriverons à Luang Prabang vers 17 heures, après ce qui restera l'une des plus belles balades fluviales que nous aurons effectuées. C'est presque difficile de retrouver le plancher des vaches. Ah, quand la rivière vous prend !

Mekong - Laos

Pierre

31-10-2007

J'ai fait la connaissance du Mékong il y a 5 ans déjà, mais je ne le reconnais pas. Dans le delta, il est démultiplié, il n'y a pas un mais plusieurs fleuves divisés en d'innombrables bras et rivières. On ne sait jamais exactement où on est sur ce fleuve insaisissable mais omniprésent.

Ce matin, le fleuve est plus modeste, large d'environ 200 mètres. Il n'y a pas de traces de cultures sur ces rives pourtant



fertiles, seulement la forêt maîtresse chez elle. Peu de signes de vie. Je m'attendais à trouver des villages massés autour de cette source de vie, des champs cultivés, des pêcheurs afférés. Tout au plus émergent de temps en temps quatre ou cinq toits de palmes ou de tôles d'un hameau immobile. On est happé par la végétation, perdu dans une rêverie sans fin. Dans mes oreilles, le Buena Vista Social Club enchaîne, ça colle parfaitement avec le tableau. Chan Chan, El cuarto de Tula, Candela...Les vieux assurent comme toujours.

Au dessus de nous s'étirent de hautes collines qui forment comme un rempart de jungle autour du fleuve. De ce rideau compact n'émergent que des gerbes de bambous retombant avec élégance. On distingue ça et là des îlots de bananiers dont les larges feuilles brillantes donnent à la jungle un profil moins austère, bienveillant à défaut d'être accueillant. La forêt qui ressemble un peu à celle de Robinson nous domine, les lianes suspendues renforcent le sentiment de hauteur, l'ensemble paraît difficile à pénétrer mais pas pour autant hostile. Des envies d'Amazonie que je ne connais pas montent en moi, des envies de Brésil. La Bolivie, le Pérou et l'Equateur nous donneront à leur tour la chance d'aller « nous perdre » dans la jungle amazonienne, mais nous en sommes encore bien loin.

Le relief oscille en permanence autour de nous, il ne cesse de s'enrouler autour des creux et des bosses. En surplomb, de hauts promontoires s'élèvent à la manière des montagnes du Yunnan et des mogotes de Viñales, à Cuba. Il y a bien longtemps que les tourments de la terre ont cessé, le temps a poli les crêtes et a ôté toute dureté au paysage. Le rythme lent de la pirogue épouse le contour harmonieux de ces hautes rives, des collines qui se chevauchent aussi loin que l'on puisse voir.

Le voyage durera 8 heures. Je voudrais déjà ralentir le film qui défile et que l'apaisement se prolonge. La cérémonie des offrandes aux moines à laquelle nous avons assisté tôt ce matin est bien étrangère à cette sensation. Pourtant, la procession silencieuse des moines, l'attente immobile et respectueuse des fidèles, le rituel de l'aumône et la bénédiction des offrandes rendues aux donateurs formaient une scène solennelle et grave, comme un long travelling couleur safran. Mais voilà, les touristes passent à l'action, ils débordent la ligne des religieux, se penchent, s'intercalent, les flash crépitent, la scène prend des allures d'étape de montagne du Tour de France. Ca devient grotesque. Voilà l'illustration du tourisme corrupteur, qui finit toujours par dégrader ce qu'il touche. On ne peut pas y faire grand-chose, à part interdire, bien sûr. Il était bien temps de quitter les lieux, la colère et le mépris ne sont pas des vertus très bouddhistes.

4 heures qu'on navigue. Les collines s'érodent encore. Elles ne portent plus d'arbre et sont d'un vert plus pâle. Sans doute les effets de la déforestation, à laquelle le pays a bien du mal à résister puisqu'elle constitue l'une des rares sources de revenus faciles, mais sans lendemain. Dans cette vallée, le phénomène semble encore marginal, bientôt réapparaît le tapis uniforme et vierge de la forêt de Robinson.

Le débit du fleuve semble paisible en cette saison, mais il s'est accéléré depuis le départ. Le fleuve semble débonnaire mais l'impression est trompeuse. L'eau sombre s'agite de remous lents et puissants, elle menace de ses tourbillons lourds et marron. La force du fleuve est contenue mais palpable, il n'a pas besoin d'en faire plus. La pierre a fait son apparition dans le tableau. Souvent se dresse un rocher solitaire ou s'étire une succession de roches effilées. Les rives ne sont plus de sable gris mais portent un amoncellement de lourdes pierres, charriées par le fleuve. A chaque fois, c'est l'eau et le fleuve qui gagnent, quelle que soit la résistance opposée. On est loin de la cohabitation calme, harmonieuse et un peu éternelle des jardins japonais.

Au loin, la couleur s'estompe, la lumière est complètement saturée, il règne une brume légère qui fait prendre conscience de la chaleur régnante. Il faudra attendre ce soir pour que les jaunes, les oranges et les ocres du soleil redonnent consistance et vie à la jungle. Elle paraît maintenant plus lointaine. Cette fade et opaque lumière laisse apparaître de subtiles différences de nuances qui seules établissent les distances. Les collines se chevauchent à l'horizon et évoquent les estampes chinoises et japonaises qui synthétisent si bien la Nature, avec dépouillement, en un long dévalement d'eau, de végétation et de pierre.

Après 6 heures de navigation, une légère torpeur s'est installée, les prémices d'une petite sieste. Les voyageurs, une vingtaine en tout, sont presque tous dans leur sommeil, certains allongés dans le fond de la grosse barque. C'est normal, la brise est très douce, il fait si bon. Sur l'eau, on se sent apaisé et calme. Je ne parle pas des traversées des mers, où l'on doit toucher l'ivresse. Ca, je ne connais pas. Pour mon malheur, je dois à une malicieuse confusion métabolique de connaître de l'ivresse d'abord les désagréments de soirs de fête avant d'en goûter les délices ! Ca calme mes ardeurs.

Mais même sur un fleuve, on connaît ce sentiment. On avance à faible allure et on est fondu dans son environnement. Car pour vraiment voyager, on a besoin de ressentir le mouvement, de le voir, de le toucher et de l'entendre, comme si la vitesse distordait la perception de la distance parcourue. Il ne faut pas « tromper » le temps, l'accélérer artificiellement. La progression



lente et chaloupée du bateau crée les véritables conditions du voyage.

Le point de vue change imperceptiblement, on voit apparaître d'autres angles, d'autres formes. Ca ressemble à une toile, on comprend les efforts des artistes modernes pour restituer ou distordre, simplifier ou multiplier la surface et la perspective dans toutes leurs dimensions.

Notre arrivée à Pakbeng est proche. On aperçoit soudain un éléphant qui émerge des hautes herbes et disparaît. Puis un deuxième, 200 mètres plus loin. Cela paraît un peu irréel. On peut arriver, maintenant.

Siem Reap - Cambodge

Fred

04-11-2007

Bien avant le début de notre congé sabbatique, nous avons effectué de nombreuses démarches auprès de diverses ONG présentes au Cambodge, afin de travailler bénévolement pendant 2 ou 3 mois. Ce fut un parcours long et souvent décourageant. En effet, ces associations ne s'engagent pas depuis Paris sur « l'embauche » de bénévoles basés au Cambodge. Aussi étions-nous prêts à faire du porte-à-porte sur place pour proposer nos services. Pourtant, quelques jours avant de quitter la France, nous avons eu une belle lueur d'espoir grâce à la proposition d'un conseiller scientifique auprès de l'UNESCO, avec qui nous étions entrés en relation et qui pensait pouvoir nous confier un travail.

Depuis le Vietnam, nous avons parlé à ce monsieur qui nous avait donné rendez-vous à Siem Reap le 1er novembre, afin de nous donner le détail de notre mission auprès de l'APSARA (Autorité pour la Protection du Site et l'Aménagement de la Région d'Angkor). Vous imaginez quelle était notre joie à ce moment là !

Arrivés au Cambodge le 1er novembre, nous parlons de nouveau à notre interlocuteur qui nous donne un numéro de portable sur lequel nous devons le recontacter le lendemain. Et puis... plus rien ! Impossible de le joindre à ce numéro le 2 novembre. Nous sommes sous pression car nous pensons qu'il repart le lendemain pour la France. Nous imaginons alors les pires scénarii : le numéro de téléphone est faux, les réseaux téléphoniques sont perturbés, la mission ne peut plus se faire, etc. Et puis surtout... cette personne est débordée (le matin du 2 novembre, il accompagnait le roi du Cambodge à une inauguration de musée). Il n'a certainement pas le temps de s'occuper de nous !

Bref, gros coup de blues à Angkor en ce vendredi 2 novembre. Dans la soirée, persuadés que la partie est perdue, nous décidons de réagir et de nous mettre en quête d'une autre activité dès le lendemain.

Samedi 3 novembre, nous sommes réveillés par une musique cacophonique du genre « xylophone géant diffusé à travers des hauts-parleurs ». Lancinant et interminable. On pense – à tort – que ça vient d'une pagode proche...

Nous nous rendons dans un webcafé pour recenser les associations présentes à Siem Reap, mais aussi celles basées à Phnom Penh car nous envisageons de nous rendre dans la capitale dès que possible si rien ne se passe ici. Nous tombons sur un document qui recense les besoins immédiats en bénévoles à Siem Reap. Si nous acceptons d'enseigner l'anglais ou l'informatique de base, on devrait trouver. Le moral remonte un peu.

Pierre propose de passer au « Tigre de papier », resto tenu par Jean-Luc, expatrié depuis quelques années, afin de lui emprunter un ou deux romans en français. On fait part à Jean-Luc de nos déboires, il nous rassure car il connaît le monde à l'APSARA et pourrait peut-être nous aider. Il appelle Eric, l'un de ses amis archéologues, et Pierre prend le combiné. Peu à peu, le visage de Pierre s'illumine et il écarquille les yeux : Eric a rendez-vous avec notre insaisissable contact le jour même à 17h et nous propose de l'accompagner !

On retourne dare-dare vers la maison pour prendre une douche et se pomponner. En arrivant au pied de la guesthouse, la scène est surréaliste : un auvent a été monté devant le bâtiment et des cambodgiens endimanchés font un festin autour des tables installés dessous ; dans le hall de l'hôtel : des musiciens, chanteurs et danseurs grimés jouent une scène du Ramayana ou quelque chose du genre. Dans l'assistance sont présentes des nonnes au crâne rasé et tout de blanc vêtues. La maîtresse de maison, qui parle français, nous apprend qu'il s'agit d'une fête religieuse et nous propose de nous joindre à eux. Adorable, mais nous avons un rendez-vous important ! Nous nous frayons un chemin au milieu des tambours et des personnages afin de regagner notre chambre.

Vers 17h, nous sommes dans le lobby du Sokha Resort, l'un des plus beaux hôtels de la ville. Eric apparaît tel qu'il s'était décrit, mal rasé et habillé d'une chemise bleue. On lui explique brièvement le contexte, le courant passe immédiatement. On échange les numéros de téléphone, c'est sûr on se reverra. Le conseiller de l'UNESCO apparaît enfin, grand et charismatique, entouré d'une cour plus ou moins excitée. Il vient à notre rencontre, pas vraiment surpris de nous trouver ici, s'excuse d'être si difficile à joindre et nous donne rendez-vous au même endroit pour le lendemain midi. Il nous présentera à la personne avec laquelle il songe nous faire travailler. On ressort de là tout guillerets, non sans avoir jeté un coup d'œil malicieux vers Eric qui nous fait signe : « on s'appelle ! »



A peine sortis dans la rue, Pierre appelle Patrick, un ancien d'ADP qui est maintenant responsable de l'aéroport de Siem Reap. Nous avons pris contact avec Patrick depuis le Japon, et il pourrait nous aider à trouver un logement durable. Patrick passe nous prendre en voiture et nous invite dans un excellent petit resto italien, tenu là encore par un français, où nous faisons la connaissance de sa femme, son fils, ainsi que d'un couple de français pré-retraités, anciens expatriés au Cambodge qui sont revenus pour des vacances. On fête notre folle journée autour d'un bon dîner arrosé d'un verre de chianti. De retour à la guesthouse, la fête est terminée. Les bols sont empilés dans un coin et les tables démontées. Ah, on va pouvoir faire un gros dodo !

Dimanche 4 novembre, 5h52 du matin. Le xylophone géant se remet à brailler. Merdouille ! La grasse matinée est foutue, on « chausse » nos boules quiès pour somnoler encore un peu...

Siem Reap - Cambodge

Pierre

12-11-2007

Lundi 5 novembre, 12 heures : le responsable de l'une des branches de l'APSARA se présente, extrêmement ponctuel ; il sera notre interlocuteur privilégié. La réunion dure 20 minutes, à l'issue desquelles nous sommes fixés sur les missions à mener : nous sommes chargés d'une part de préparer les thèmes d'une conférence internationale à venir sur le développement et l'urbanisation de la région ; d'autre part, on nous propose d'étudier la faisabilité de l'installation d'une fabrique artisanale sur un site archéologique en cours d'aménagement. Nous sommes très satisfaits et pressés de commencer.

Comme convenu, nous nous présentons le lendemain matin à 9.00 au "bureau" qui est proche du centre de Siem Reap. Nouveau briefing, on règle les détails de notre cadre d'intervention. Présentation avec les collègues, on ne retient pas le moindre nom malgré nos efforts de concentration. On nous installe dans un bureau lumineux et climatisé, on nous fournit un ordinateur, il y a même quelques stylos et du papier. Je connais des entreprises françaises moins bien organisées ; gageons que notre présence ici ne sera pas perturbée par un déménagement visant à rationaliser les moyens de travail et à souder – dessouder ? – les équipes, voire par une fusion dont les synergies générées excèdent – outre les grouillots – la création de valeur et les gains stratégiques. Non, les pays en développement sont touchés par bien des fléaux, mais pas encore –pour combien de temps ? – par la masturbation stratégique-managériale frappant nos sociétés "évoluées".

On s'attelle à la tâche, on s'envoie une documentation volumineuse et une recherche internet tous azimuts. Nous entamons vaillamment nos missions de petit consultant, l'amour propre et la sincérité en plus, les honoraires en moins (dire qu'une simple mission du cabinet ATK –il n'est pas le seul – suffirait à doubler la dette publique de l'Etat, en démontrant tout de même le sidérant intérêt de la culture du riz, powerpoint à l'appui). Puis viennent les premiers entretiens. Impressions contrastées... On perçoit que les relations au sein de l'organisme ne sont pas vraiment franches et cordiales, même s'il ne s'agit encore que d'une intuition. Mais les eaux troubles, ça nous connaît, on a appris à nager dedans, quitte à boire de temps en temps la tasse.

Nous faisons le soir venu une pause rafraîchissante auprès d'une classe de jeunes cambodgiens apprenant le français. Lors de notre arrivée, nous avons proposé nos services au Centre Culturel Français, dont le secrétaire nous a tout de suite branché sur son cours. Après avoir peu à peu réussi à vaincre leur timidité, les petits khmers (des adolescents de 13 à 17 ans) se présentent chacun à leur tour, un peu comme à l'école des fans : la petite famille (3 frères et sœurs minimum), les plats préférés, « quand je serai grand je voudrai être... », les hobbies (ils aiment tous regarder la télévision, c'est terrible... A quand la console de jeux ?)... S'ensuit une petite séance de questions réponses. On parle de Paris, de sport (connaissent pas le rugby, toute une éducation à reprendre), de tâches ménagères (ils sont morts de rire quand ils apprennent qui cuisine à la maison)... Et quelle politesse, quel respect ! On me donne du Monsieur Pierre, j'apprécie, pas comme les petits merdeux de chez nous. A la demande générale – ou alors ils ne se sont pas sentis de refuser – nous reviendrons la semaine prochaine.

Mercredi 7 novembre : voilà le coup de maître dont nous sommes le plus fier : au bluff, nous tapons à la porte d'un bel hôtel situé à deux pas de notre travail, mais manifestement aux finitions pas encore abouties. Le propriétaire japonais, tout à fait charmant, nous confirme que l'hôtel n'est pas encore ouvert au public mais qu'il peut nous accueillir tout de même, si nous ne sommes pas regardants sur les menus travaux à achever et sur le personnel en rodage. La visite de l'hôtel et des chambres nous plaît bien. Un coup d'oeil à la superbe piscine arrache notre indulgence. L'offre financière qui nous est faite est trop haute. Notre contre-proposition est acceptée sans discussion (pour un prix moyen de 11.5 USD/nuit, petit déj et lessive compris), très belle négociation, très belle affaire.

On emménage dès le lendemain. La pistoche est à nous tous seuls et on compte en profiter parce que justement le climat s'y prête plutôt bien. En ce mois de novembre, période de l'année traditionnellement maudite, la température excède les 25°C ; la saison des pluies s'est achevée mais l'air recèle encore une forte humidité, que quelques brasses et le jacuzzi nous aideront à endurer avec stoïcisme. Nom de dieu c'est bon.



Et puis Henry est un être adorable et généreux (message professionnel, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté : je parle du patron japonais de l'hôtel bien sûr. D'ailleurs j'attends toujours le bêtisier de l'année) : pour notre arrivée, il a fait remplir notre réfrigérateur de bières et nous a offert en plus 2 bouteilles de vin chilien...

L'équipe se montre empressée (le soir de notre installation, tout le monde défile dans notre chambre pour nous apporter une revue, un bougeoir,...) et se fait doucement la main, nous restons magnanimes...

Il faudra peut-être un peu de temps pour apprivoiser la douche. Notre facétieux Henry a en effet eu l'idée de garnir le fond de la douche d'une généreuse couche de galets, pour un « massage quotidien et tonifiant des pieds » comme il dit. Ouais... Je suis chatouilleux de la voûte plantaire, moi. Dans un bruit de ressac breton, les mouettes en moins, je tanguer sur ces p... de cailloux mal dégrossis, assurant de temps à autre mon équilibre la tête contre le mur. Un massage, tu parles... Mais c'est vrai qu'on traîne pas sous la douche, je le recommande pour les familles nombreuses, un peu de caillasse dans le fond de la douche et ça tourne plus vite.

Je passerai donc une bonne heure du dimanche suivant accroupi dans le bac, afféré au tri méticuleux et captivant de mes galets : les plats d'un côté, les – nombreux – ronds ou pointus de l'autre, puis réaffectation de l'ensemble dans le bac à douche. Plein d'espoir, je m'empresse dans la foulée de tester la nouvelle installation. La douche n'excèdera finalement pas les 4 minutes réglementaires ; après quelques déséquilibres rattrapés dans la douleur et les habituels soupirs et jurons marmonnés, je sors de là vaincu et résigné à l'agression quotidienne. Et si cette histoire de circulation des énergies n'était pas du bidon, après tout...

Jeudi 8 novembre, 18h00 : la fin de notre première semaine approche, croît-on. Elle est encore loin de son épilogue.

Siem Reap - Cambodge

Pierre

15-11-2007

Nous sommes jeudi soir, bientôt le week-end. Au moment de quitter le bureau, nous apprenons que ce vendredi est férié, c'est la fête de l'indépendance du pays. Et ce n'est pas tout : selon une tradition apparemment solidement ancrée, le personnel du bureau a organisé une journée à la campagne, une sorte de « teambuilding » (ça me reprend) à la cambodgienne : d'après ce qu'on comprend, en voici le programme : manger, boire et faire la sieste. Dit comme ça, ça semble plus reposant que d'aller crapahuter en forêt, moins émouvant que le saut à l'élastique, plus exotique que la visite des châteaux de région parisienne, mais sait-on jamais...

Sous l'insistance de notre collègue japonais Orii (nous oeuvrons continuellement pour l'amitié franco-japonaise), peut-être soulagé à l'idée de se sentir un peu moins seul, les organisateurs acceptent notre présence. Peut-être cela facilitera-t-il notre intégration ; curieux, nous acceptons donc de bon gré.

Orii passe nous prendre le lendemain, nous sortons de Siem Reap – dont la banlieue ne cesse désormais de s'étirer tout au long de l'importante RN6, développement trop rapide et anarchique oblige – en direction du grand Barray occidental, immense réservoir d'eau (2,3 km sur 8 km) construit manuellement à l'époque angkorienne, toujours utilisé par les populations locales pour l'irrigation des champs. Au bout d'un chemin de terre, nous atteignons enfin une maison ombragée ; dans son prolongement, une dizaine de plates-formes de béton ont été construites sur un petit étang qui s'ouvre tout autour sur des rizières d'un vert éclatant, ponctuées au loin de cocotiers épars. Il se dégage de l'endroit une douce fraîcheur et une grande sérénité. Pour l'instant tout du moins.

L'équipe khmère est déjà installée et quasiment au complet à notre arrivée. L'effectif du département où nous officions est composé quasi-exclusivement d'hommes, à l'exception de quelques secrétaires et de la Directrice. Ces dernières n'ont manifestement pas été invitées, pas plus que les conjointes. Hormis les serveuses du restaurant qui commencent à s'affairer, Fred est la seule femme admise à cette assemblée. Il en faut plus pour l'émouvoir.

Sur les nattes étendues au sol s'étale un nombre conséquent de bières par pack de 24, de marque et d'origine diverses. Quelques bouteilles d'un peu prometteur vin de table viennent compléter l'arsenal – elles ont en réalité été apportées par Orii, qui en a fait l'offrande en notre nom à la communauté, nouveau témoignage de la délicatesse japonaise. Avec sérieux et résolution, les collègues entreprennent la délicate tâche consistant à désincarcérer les canettes de bières de leur pack. Il est 11h00, l'apéro peut commencer. On porte les premiers toasts. Quelques plats arrivent, nous nous contentons de ceux qui sont identifiables. On essaie le poulet rôti un peu famélique posé devant nous. C'est un plat qui se mérite : ici, on amène le poulet entier, non découpé. Il faut tirer sur le morceau qu'on convoite et faire avec ce qui vient. D'abord, une patte ; puis un moignon d'aile et un bout de filet. On laisse la carcasse aux experts. On se tourne plutôt vers des légumes et du riz, agrémentés d'une pâte de poisson – le célèbre prahoc – et de fourmis ; on sent bien le poisson, assez fort, pas trop les fourmis, dont on distingue les petites têtes rouges (il s'agit probablement d'un élément de décoration, c'est d'ailleurs très réussi). Un petit coup de bière pour faire passer tout ça. La chaleur monte peu à peu en même temps que le ton des convives. Kampaï.



Nous faisons mieux connaissance avec Orii. Il est spécialiste dans les domaines du drainage et du traitement des eaux et s'est engagé pour une mission de 2 ans en tant qu'assistant au pilotage de ces projets dans la région de Siem Reap. On parle un peu de son travail, de voyages – de Paris et de la Suisse qu'il connaît – de bouffe bien sûr.

On discute aussi avec un jeune cambodgien, Marokoth, formé au Japon, très ouvert et très prévenant.

A force de toasts, nos compagnons ont évacué tout le stress accumulé au fil de la semaine. On les sent libérés, ils échangent à bâtons rompus, le verbe haut. On ne comprend rien, mais c'est drôle.

On se traîne alors jusqu'aux hamacs où l'on observe d'un œil ensommeillé la plaine verte. Après une heure ou deux, il est alors temps de rentrer. Nous laissons les troupes un peu amorties à leur jeu de cartes et quittons les lieux flanqués d'un collègue, habituellement taciturne et peu sympathique. Au fil de la journée, la jovialité que nous ne lui connaissions pas a fait place à l'hébétement, et il disparaît de façon furtive et suspecte au milieu des fourrés.

Le lendemain, nous sommes invités chez Eric, notre copain archéologue du premier jour, pour notre première soirée d'expat. Sa belle maison n'est pas éloignée de notre hôtel mais un peu à l'écart de la ville quand même. Par charité, je jeterai un voile pudique sur les détails de notre court mais émotionnellement intense trajet sur les chemins de terre non éclairés. La légendaire phobie de Fred pour l'espèce canine, il est vrai très abondamment représentée, y trouvera un spectaculaire champ d'expression.

Nous faisons connaissance avec la jeune et cosmopolite assemblée, équitablement répartie entre khmers et "barangs" (étrangers occidentaux). Ces derniers travaillent pour la plupart à la conservation et à l'étude du site d'Angkor en tant qu'archéologues, topographes, aménageurs du site, etc. On discute de notre voyage, du pays, de la vie ici. Nos conversations sont également riches d'enseignements sur l'environnement et les thèmes des missions qui nous ont été confiées...

S'ensuit une séquence de danse collective khmère, un peu trop technique pour moi mais vachement sympa. On se sent bien sur cette vaste terrasse, dans la douceur de la nuit tombée. On ferme vers 1h30, il faut bien se résoudre rentrer au bercail. L'arrivée à l'hôtel sera accueillie avec soulagement par notre pauvre caninophobe mais aussi par son "protecteur", à bout d'encouragements, d'arguments réconfortants et, disons le, de nerfs.

Ainsi s'achève notre première semaine à Siem Reap. Nous sommes sur de bons rails, restons à l'écoute et que l'aventure continue.

Siem Reap - Cambodge

Fred

20-11-2007

8h45 environ. Comme chaque matin, nous traversons la cour terreuse et sablonneuse jusqu'au perron du pavillon dans lequel nous travaillons. Nous pénétrons dans la grande salle au milieu de laquelle trône une immense table en bois verni, style « conseil d'administration ». Pas grand monde à l'horizon, nous tournons à droite vers le bureau numéro 2, celui que nous partageons avec deux jeunes collègues masculins sympathiques mais pas très bavards. Nous nous contentons donc d'un « Hello ! » et d'un grand sourire en arrivant.

Par pur réflexe, j'allume immédiatement mon ordinateur. Sur mon écran s'affichent de belles tulipes jaunes. Elles me parlent de Hollande, d'Europe, de Paris. Home sweet home. A ce moment, j'ai une pensée pour Marie-Françoise avec qui je descendais à la cafétéria tous les matins, il y a quelques mois. Mais ici, pas de cafétéria, ni de machine à café, ni de besoin de boire du café d'ailleurs...

10h30. Nous sommes en plein boulot (ne riez pas, c'est vrai). On a des rapports à rendre à notre chef la semaine prochaine, donc on s'active. Il commence à faire chaud dans le bureau, même avec le ventilateur. J'hésite à imposer la clim à nos collègues cambodgiens qui ignorent déjà royalement la présence d'un ventilo dans la pièce. Tant pis, c'est insupportable, j'appuie sur le bouton pour déclencher la clim. Et pour la troisième fois depuis le début de la semaine, au même moment, l'ordinateur de Pierre s'éteint brutalement ! Désolée, je n'arrive pas à intégrer que tous ces appareils électriques ne font pas bon ménage... Pierre marmonne dans sa barbe : « C'est merdique ! J'en ai marre de perdre à chaque fois une heure de travail, etc. ». Désolée...

Au moins on est au frais maintenant. Cet appareil de climatisation est quand même une merveilleuse invention... Pas dans les couloirs glacés (et pas seulement à cause de la clim) de mon employeur du Quai d'Austerlitz, mais ici, au Cambodge, par 30 degrés.

Ai-je bien entendu ? Notre collègue vient de...péter ! Un pet franchement sonore. Une familiarité à laquelle on n'est pas (plus ?) habitués dans nos contrées septentrionales. On ne s'en plaindra pas. Je regarde Pierre en évitant d'exploser de rire, je me dis que les codes de conduite ne sont pas les mêmes selon les pays et qu'il faut s'adapter... Pour autant, je me vois mal l'imiter. Ou alors c'était juste un signe de désapprobation à propos de la clim ?



12h23, il fait fais. Nous sortons les lunettes de soleil et quittons le bureau. Selon le temps dont nous disposons, le niveau d'ensoleillement et notre courage pour marcher, nous allons soit dans une petite gargote aux alentours (mais là, le choix d'un plat est très hasardeux si vous ne parlez pas un mot de khmer) soit dans l'un des restos un peu occidentalisés de la rive gauche (quoi ? Nous aussi on a nos rives !).

Vers 14h, on revient bien échauffés, il est temps de remettre un coup de clim. Nous ne sommes pas les seuls à l'apprécier. Un énorme gecko s'est glissé sous le climatiseur, je vois sa queue annelée et une patte dépasser sur les côtés de l'appareil. Les geckos sont mes amis, ils passent régulièrement devant moi sur la fenêtre, dans les rideaux, ou au dessus de ma tête, parfois en poussant leurs petits cris aigus. Je passe beaucoup de temps à les observer.

Malheureusement, d'autres animaux moins amicaux viennent également nous rendre visite. Pas les requins ou les vautours (parfois les cloportes aussi) de la finance que j'ai croisés pendant toutes ces années de boulot, mais une espèce encore plus nuisible : les moustiques. Dès qu'un moustique rôde dans le bureau, une lutte à mort s'engage. On essaie de ne pas le quitter des yeux, de le traquer, d'attendre le moment propice pour l'anéantir entre ses mains. Dans tous les bureaux c'est la même guerre et de temps à autre, on entend retentir les « claps » qui scellent le sort d'un moustique.

15h01. Nous sentons une présence dans notre dos. C'est Orii, notre collègue japonais. D'une certaine manière, il me rappelle Pierre, mon collègue français, que dis-je, mon binôme, ma moitié professionnelle, mon compagnon de fortune et d'infortune au cours de ces 10 dernières années... En effet, Orii est entré tel un chat, vous vous apercevez de sa présence 3mn après. Il vient faire un brin de causette en anglais, savoir sur quoi vous travaillez et proposer son aide (car c'est un homme de réseaux lui aussi). On blague un peu puis on retourne au travail.

Quelques minutes plus tard, coupure électrique. Tous les ordinateurs s'éteignent, dommage pour le travail non sauvegardé. Pierre fulmine. Certains ordinateurs, branchés sur des sortes de petits groupes électrogènes qui émettent alors un petit bruit de sirène, n'ont pas perdu leurs données mais sont inutilisables pour le moment. Ventilateur et clim sont suspendus, on commence à crever de chaud !

16h27. Le courant est revenu mais internet est toujours coupé suite aux pluies d'il y a deux jours. On est coupés du monde, on ne peut pas envoyer un message à notre chef qui est en déplacement. A quand le blackberry ? On peut toujours l'appeler sur son portable mais ce n'est pas pareil. Je décide d'aller faire une photocopie et là...bourrage papier. Ca, je connais. J'ouvre le ventre de la machine mais impossible d'aller extraire tous les petits morceaux de papier. On dirait que c'est vraiment grave, et pas de SVP114 ! Finalement j'abandonne, m'éclipse discrètement dans mon bureau, écrit encore quelques idées sur le sujet qui m'occupe et me retourne vers Pierre : « regarde dehors, le temps est magnifique et la piscine de l'hôtel nous tend les bras. On y va ? »

Et c'est ainsi que s'achève une journée chez mon boss.

Siem Reap - Cambodge

Pierre

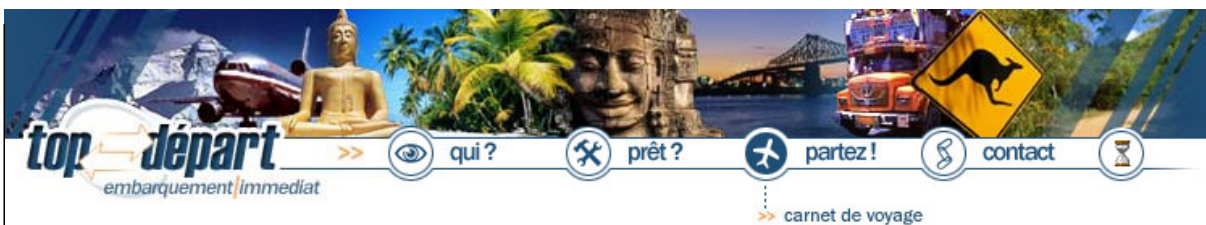
20-11-2007

Le département est installé dans une maison d'habitation reconverte en immeuble de bureaux, qui abrite une vingtaine de personnes. De cette réaffectation découle une atypique configuration des locaux. Le hall d'entrée, totalement disproportionné (probablement une ancienne salle à manger), sert de salle de réunion, autour de laquelle sont disposés 3 bureaux et le secrétariat.

Chacun des bureaux est doté d'une salle de bain complète, comprenant même une baignoire. Aucun directeur de ma connaissance, aussi mégalo soit-il – j'en ai vu des gratinés – n'a réussi à profiter des travaux de réorganisation de ses services pour se faire bâtir de tels équipements.

L'honnêteté m'oblige néanmoins à préciser que ces installations ne sont pas dotées de l'eau courante, ce qui ôte une grande partie de leur raison d'être, convenons-en. Seules les toilettes sont correctement raccordées, celles de notre bureau en tout cas. Sont-elles dotées d'un confort particulier ? Y a-t-il un problème dans celles de nos voisins ? S'agit-il d'une tentative maladroite de leur part pour lier connaissance ? Toujours est-il que ceux-ci semblent éprouver un plaisir particulier à venir procéder dans nos installations privatives, et que nous assistons à un défilé permanent. Depuis quelques jours, nos collègues vont plus loin : c'est désormais porte ouverte qu'ils viennent pisser en toute décontraction, alors que s'élève dans notre dos le cristallin témoignage de notre intimité.

Nous cohabitons dans notre bureau avec Messieurs Pirun et Pyus, en charge des projets d'infrastructure. Nous partageons harmonieusement l'imprimante du bureau. Là encore, l'ambiance est à la franche camaraderie, nos compagnons ne



s'interdisent en aucune circonstance d'extérioriser leurs humeurs sous les formes les plus diverses – M. Pirun surtout, on l'a à l'oeil celui-là – pas de chichi entre nous. C'est dans une ambiance sonore enlevée que nous avançons dans nos recherches, bref l'atmosphère est détendue, si j'ose dire. C'est avec une certaine émotion et un brin d'envie que je songe aux joies de la vie en collectivité dont jouissent pleinement mes anciens petits camarades de jeu adépiens, brebis égarées aujourd'hui rassemblées dans le sillage protecteur de leur berger.

Pourtant, un conflit larvé est né entre Messieurs P&P et nous : maîtriser la température du bureau. Comme chaque année, la saison des pluies s'est achevée dans le courant du mois d'octobre, mais pendant les semaines suivantes, l'air reste chargé d'une très forte humidité, de sorte que l'on baigne dans son jus dès le milieu de la matinée. Or un fossé infranchissable nous sépare de Monsieur Pyus : alors qu'on s'avachit sur nos fauteuil de skaï, on observe médusés Monsieur Pyus se balader en blouson de nylon. Après deux après-midi de cuisson à l'étuvée, passage à l'action. Nous avons remporté un premier succès important avec la conquête du ventilateur fixé au plafond, qui ne semble pas contesté par nos adversaires, même le plus transi des deux. Ça apporte un peu de réconfort mais c'est pas génial. Pour la clim, c'est plus compliqué. Après avoir rallumé l'alimentation opportunément planquée que les deux maquisards avaient dû débrancher, la télécommande fait maintenant l'objet de toutes les convoitises. Nous avons récemment décidé de l'annexer purement et simplement, mais, magnanimes, nous nous obligeons à un usage minimal, qui semble contenter les deux parties.

De toutes façons, l'utilisation de la climatisation n'est pas sans danger : souvent, les ordinateurs sautent quand on l'allume. L'électricité est d'ailleurs un problème : on a droit à notre coupure quotidienne, généralement l'après-midi. Alors c'est la récréation, on peut plus travailler alors on va discuter, un peu comme lors des exercices de sécurité incendie de chez nous. Et c'est un peu le retour à la case départ : pas de courant, donc pas de clim, pas de ventilateur, donc on crève de chaud. Si ça se trouve, c'est du sabotage.

Dans le même genre, il y a un poste Internet à partager entre collègues, mais il ne marche pas quand il peut (!).

Bref les occasions de se distraire ne manquent pas. Dans un autre genre, les bureaux abritent une faune élaborée. D'abord, il y a les geckos. Ces petits lézards sympathiques, pas farouches, courent tranquillement le long des murs ou des fenêtres, en poussant de temps en temps leur petit cri si caractéristique.

Les toilettes abritent probablement une prospère colonie de rongeurs, dont on retrouve les petites crottes tous les matins. Parmi les nombreux insectes représentés, les moustiques sont bien sûr les moins sympathiques. J'ai personnellement pu développer une adresse étonnante dans l'art de choper ces saloperies en plein vol, parfois à une seule main, ce qui me procure à chaque fois un sentiment de joie intense, vengeance jubilatoire qui ne fait pas oublier le litre de sang que ces merdes ont dû me piquer en trois semaines de Cambodge.

Et puis, les collègues. Le devoir de réserve nous empêche de vous les présenter tous avec minutie. Nous vous renvoyons pour cela à l'organigramme officiel de la Direction (nous sommes chargés de mission – ou assistants, au fond c'est la même chose – auprès du Directeur Général, pas mal quand même).

Pour simplifier, on peut les classer en trois catégories principales :

- les sympathiques, qui sont plutôt curieux de venir discuter avec les barangs, en général assez jeunes et ayant voyagé à l'étranger pour leurs études ;
- les indifférents, plutôt agréables, mais discrets et un peu distants. Messieurs P&P se classent dans cette catégorie, de même que le saisissant sosie (et oui, encore un) de Fernandel à la sauce cambodgienne (il ne connaît pas « Félicie aussi » ou « Ignace », on a essayé). On y retrouve également en bloc le staff de secrétaires, apparemment à l'abri du surmenage ;
- les hostiles. Ce sentiment se manifeste ici de manière très subtile. Il ne se témoigne jamais par de l'agressivité et n'est pas incompatible avec un sourire occasionnel (genre simagrées de faux cul à la française). Il s'exprime surtout par une insondable indifférence, une absence de réaction à vos questions et un regard perdu dans le vague qui vous fait douter de votre propre existence sur cette terre. Se distinguent ici le responsable de la maintenance – au prétexte futile qu'on lui aurait piqué son bureau, franchement – et un des chauffeurs.

Mais quelle chance et quel plaisir nous avons de travailler avec Mme Vatho, la Directrice du Département, dont nous apprécions tant la gentillesse et le courage !

Vous l'aurez compris, ce cadre de travail – que l'on ne fréquente que par intermittence au gré de nos activités à l'extérieur – est assez folklo, mais attachant.

Siem Reap - Cambodge

Pierre

05-12-2007

9h40 : le tout jeune E., qui travaille dans le Département, vient nous annoncer un grand sourire aux lèvres qu'il vient d'être nommé "coordinateur de nos travaux" par le Directeur Général de l'APSARA, et qu'il doit transmettre à ce dernier un "rapport sur nos travaux". Ce jeune homme, qui plaide d'ordinaire pour que le Cambodge adopte une politique dynamique, résolument



moderne, en rupture avec les habitudes de paperasserie mais aussi d'espionnage de son voisin héritées des 3 décennies passées, cette force vive de la nation donc s'accommode étonnamment bien de son nouveau rôle de mouchard. Son attitude et sa fonction, qui aurait pu s'intituler "chargé de mission", nous sont familières. On le voit donc venir de loin et on commence à faire la gueule.

Bon après tout, peut être n'a-t-il pas le choix et doit-il obéir aux ordres. Nous lui répondons que nous avons produit un document de synthèse et lui proposons de lui remettre.

"Oui mais il est en français, alors il faudrait le traduire en anglais pour que je puisse faire mon rapport."

Là il commence à faire chier. "Non, on ne traduit pas ce document en anglais, juste pour pouvoir faire un rapport sur le rapport. De plus, toutes les personnes qualifiées, dont ta propre hiérarchie, connaissent ce document et lisent mieux le français que l'anglais, ça devrait donc suffire".

Le bougre insiste : "il faudrait que vous fassiez une courte synthèse de vos travaux en anglais, comme ça je l'envoie à Son Excellence le Directeur Général".

De mauvaise grâce, nous acceptons de lui passer un truc plus tard ; le "coordinateur" s'en va satisfait. M Pirun (vous vous souvenez ?), resté silencieux, nous confie dans un sourire que cela ne lui paraît pas indispensable et s'éclipse. M. E. réapparaît 2 minutes plus tard et convient que la version française de notre rapport lui suffira. Il a perdu un peu de son euphorie matinale.

Moralité : voilà donc un petit opportuniste qui a bien compris comment marche le monde et qui pour exister a choisi de s'accaparer le travail des autres et de le recycler. Tout en affectant un abord chaleureux, avenant, complice, et faisant preuve d'une remarquable capacité d'adaptation.

M. Pirun, lui, est travailleur, pragmatique et honnête.

Un jour prochain, M. E. sera sans doute le chef de M. Pirun.

Siem Reap - Cambodge

Fred

16-12-2007

C'est une grande maison, de briques et de bois, avec un grand jardin dans lequel courent des poules et une chienne. Elle est située dans le centre de Siem Reap. Pourtant, elle est accessible par une route en terre rouge, et nous sommes presque à la campagne car des rizières et des vergers occupent les alentours.

Cette maison nous est familière car notre copain archéologue Eric y habite et nous avons l'occasion de lui rendre visite de temps en temps. Mardi dernier, nous sommes venus y déjeuner et avons fait la connaissance de nouvelles têtes fort sympathiques, pour la plupart venant de France et effectuant un séjour prolongé au Cambodge. Lors des déjeuners chez Eric, nous sommes assurés d'être au moins huit personnes à table. La cuisinière fait preuve d'une remarquable adaptation pour arriver à mitonner de bons petits plats khmers pour un nombre d'invités qui varie souvent jusqu'à la dernière minute ! Mais ici, le mot d'ordre est le partage et la générosité.

Il faut dire que cette maison ouverte aux quatre vents est particulièrement bien adaptée à une vie en communauté. Le rez-de-chaussée est principalement constitué d'une immense terrasse carrelée où sont installés méridiennes en rotin, bancs, chaises, hamacs, tables hautes et basses. De quoi organiser d'énormes réceptions. Les invités vont et viennent. Ils mangent, boivent, s'allongent sur les canapés ou dans un hamac après le repas. Ça me fait un peu penser aux banquets romains, mais encore plus à une auberge espagnole. C'est chaleureux et l'on s'y sent bien. On peut y passer des heures, surtout au moment où le soleil tape et où le jardin est inondé par sa lumière crue.

Hier nous sommes venus passer la journée chez Eric pour lui donner un coup de main dans le cadre de l'ONG qu'il a créée. Notre mission consistait à faire l'inventaire des petits pots de confiture produits par l'association avec trois employées cambodgiennes. Eric fait tout d'abord les présentations et nous parle de ces jeunes femmes. L'une d'elle est mariée à un militaire qui la bat régulièrement. Une autre est séparée de son mari qui apparemment n'était pas avare de ses coups lui non plus. La troisième, la jeune sœur de la précédente, est tombée sur un cambodgien indélicat qui lui a fait un enfant avant de disparaître dans la nature. Les yeux brillants, la femme du militaire fait un commentaire qui semble nous concerner. Eric traduit : elle dit qu'ici, en ce moment avec nous, elle est « presque » heureuse. Comme je les plains, ces femmes. Moi qui en France désapprouve régulièrement les inégalités entre les sexes, je mesure combien le chemin sera long pour les femmes de ce pays, avant d'obtenir un véritable statut. Pourtant, en leur donnant du travail, Eric les fait vivre et leur procure déjà un début de statut. J'ai beaucoup d'admiration pour ce qu'il fait.

C'est donc avec ces jolies jeunes femmes que nous passons la journée à trier et inventorier nos petits pots de confiture. Nous sommes installés dans une maison « annexe » à celle d'Eric, tout en bois, où est installé l'atelier de fabrication. Nous rions



ensemble parce qu'aucun d'entre nous ne parle la langue de l'autre, du coup nous sommes obligés d'inventer un langage : « clac-clac » veut dire que le couvercle n'est pas bien serti et que la confiture est bonne...à jeter.

Aujourd'hui dimanche midi, Eric fête son départ proche pour les vacances de Noel. Lors du déjeuner d'hier, on sentait bien qu'il se tramait quelque chose : un cambodgien décrivait des dimensions, le mot « centimètre » revenait régulièrement. En fait il s'agissait des mensurations d'un cochon qui allait passer à la broche le lendemain ! Nous arrivons donc vers 13 heures, sous une chaleur écrasante. Les deux roues s'entassent devant la maison, idem pour les paires de chaussures, comme toujours la maison est pleine de vie. Le buffet est installé à l'extérieur, Eric découpe la viande. Une fois servis, nous nous installons sur la terrasse où nous retrouvons de vieilles connaissances : Catherine la jeune archéologue, Radu le restaurateur de pagodes –roumain, fêtard et dragueur mais très drôle-, Anne-Marie et Jean-Claude, septuagénaires cultivés et amoureux de l'Asie qui passent tous leurs hivers sous les tropiques, Philippe l'historien féru de cinéma qui dirige le centre d'études khmères, Noung la cambodgienne dynamique et rieuse qui a créé une association accompagnant les touristes sur le lac Tonlé Sap, et tant d'autres...

Les invités viennent de tous horizons. La diversité des cultures, des âges, des professions qui sont représentés est incroyable. C'est extrêmement rare de se trouver dans ce genre de cercle, mais tellement intéressant et enrichissant. On passe un formidable déjeuner, arrosé de vin chilien et de bière cambodgienne, à parler voyage, littérature, cinéma. On découvre avec amusement que les français originaires du sud ouest sont surreprésentés dans cette assemblée. L'ambiance musicale –notamment Buena Vista Social Club- contribue à rendre ce moment encore plus convivial et chaleureux, si tant est que ce soit possible.

J'essaie d'immortaliser ces instants dans ma mémoire et sur celle de l'appareil numérique. Je sais déjà que ces gens, que je ne connaissais pas il y a deux mois et que je n'aurai peut-être plus l'occasion de revoir, vont me manquer lorsque nous quitterons le Cambodge en janvier. Je sais aussi que, de retour en France, c'est avec nostalgie que je me rappellerai mon auberge espagnole...

Siem Reap - Cambodge

Pierre

20-12-2007

L'un des projets d'étude confiés par la structure où nous travaillons consiste à l'implantation d'une activité de céramique. Nous avons alors rencontré les artisans locaux et nous avons essayé de comprendre les principes de cet art formidable, les principales étapes, les installations... Mais notre sens si aigu du professionnalisme ne pouvait se contenter de ça : il fallait que l'on s'essaye nous-mêmes à la poterie.

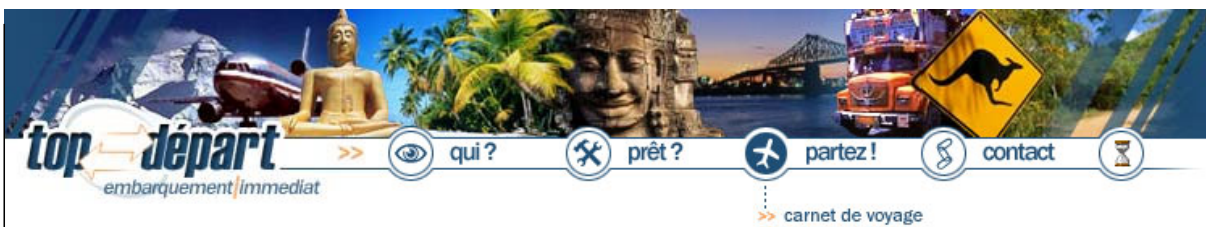
Nous rendons donc visite à Serge, touche à tout belge qui a monté de ses mains son atelier. Nous avons déjà visité ses installations, l'atelier de tournage et les fours, de calibre divers. Au côté des 2 fours de brique utilisés pour sa production, Serge s'est lancé dans la reconstitution d'un énorme four antique khmer en terre, inspiré des fours récemment retrouvés près du site d'Angkor. Avec l'aide des archéologues travaillant dans la région, son objectif est de faire revivre la tradition perdue de l'ère angkoriennne et de reproduire, avec les mêmes techniques, les magnifiques objets utilitaires ou de décoration fabriqués à cette époque.

Nos objectifs du jour sont plus modestes : mettre pour la première fois les mains dans la glaise et essayer d'en sortir quelque chose. 5 minutes d'instructions sommaires et nous voilà partis, sous la surveillance et l'oeil bienveillant d'une jeune fille travaillant à la fabrique.

Fred se retrouve donc la première devant son tour électrique. Son premier problème n'est pas encore d'essayer de domestiquer la terre, mais plutôt de trouver une synchronisation entre ses mains, qui sont censées façonner les matériaux, et ses pieds, dont la pression contrôle la vitesse du tour. Le plateau reste désespérément immobile puis est saisi d'hystérie et se met à tourner à toute vitesse, sans que les mains n'aient pu esquisser le moindre geste. C'est rigolo. Cette fameuse coordination pied-main, qui a ébloui le monde des night clubers pendant des années, et qui fait toujours son petit effet sur les pistes de danse jusqu'à épuisement complet, semble brusquement abandonner la potière qui commence à se plaindre du matériel, évidemment. Les premiers réglages effectués, Fred s'attaque à la constitution d'une boule de terre (afin d'orienter les cristaux de silice dans le même sens), à vitesse certes maîtrisée mais ralentie, ce qui freine considérablement la progression des travaux. Finalement, on obtient une belle boule.

L'étape suivante vise à constituer une sorte de socle aplati et assez massif à partir duquel l'objet pourra être monté. Doucement mais sûrement apparaît un tas tout à fait respectable.

Mais voilà maintenant l'instant de vérité consistant à donner une forme à l'objet. Pour mouiller la terre, c'est bon. Mise en position des doigts, pression et... rien. Fred insiste, appuie, une forme ronde et grossière commence à se dessiner. Malgré les à-coups du tour, sous les encouragements continus de l'assistance, telle une fusée s'arrachant du sol, des parois épaisses s'élèvent péniblement ; l'inévitable se produit alors, la fusée part en vrille. On n'assiste pas à proprement parler à un effondrement, mais l'œuvre devient flasque et incontrôlable, à la manière d'un pneu qui explose.



La déception passée, Fred se remet à l'ouvrage sur son tas de terre. On la sent plus volontaire, plus conquérante, ce qui aura pour effet d'accélérer un peu le crash final.

Troisième tentative, application redoublée. Comme le lui dit Serge, « tu dois dominer l'argile », mais c'est plutôt l'argile qui domine l'artiste. Je suis injuste, un début de vase assez régulier s'étire, aux bords assez fins, trop fins sans doute. Mais il y avait de l'idée.

Mon tour arrive... Faisons grâce des 2 premières tentatives calamiteuses. Moi mon truc c'est plutôt les trous qui apparaissent sans prévenir. Notre chaperonne sourit tristement.

Troisième et dernière essai de la matinée. Je passe les travaux préparatoires sans encombre et au moment critique, avec l'assistance salvatrice de la jeune instructrice, le machin tient le coup. Il s'agit bien d'un machin, un genre de bol grossier pour montagnard pas trop regardant et à l'appétit solide.

Après le déjeuner (3 dollars pour 2 à l'échoppe du coin, pas si mauvais en plus), on tente de nouveau notre chance sur un tour mécanique (que l'on fait tourner avec son pied). Moins patiente que notre partenaire de la matinée, la jeune fille qui s'occupe de nous prend les choses en main et nous fait finalement presque tout le boulot.

Il n'est pas certain qu'une vocation soit née aujourd'hui. Mais on ressent un peu mieux le plaisir qu'ont les potiers à nous parler de leur art. Il s'agit véritablement d'une alchimie commençant avec la préparation des mélanges de terre qui trouve son point culminant lors de la phase de cuisson, où l'on peut atteindre des températures supérieures à 1 300°C. La température et le temps de cuisson donneront à l'objet ses couleurs, sa brillance.

Nous assistons ainsi à la fin de la cuisson du petit four, maintenu à plus de 1 150°C pendant plusieurs heures, à l'intérieur duquel on distingue les poteries incandescentes.

Serge nous promet de cuire notre « production ». Ca ne s'impose pas.

Siem Reap - Cambodge

Fred

27-12-2007

Hormis les villes de ma jeunesse (Rouen, Nantes, Columbus-Ohio) et Paris, ma ville de cœur, Siem Reap est l'endroit où j'aurai passé le plus de temps. Au fil des jours, je me suis imprégnée de son ambiance, de ses bruits et de ses odeurs, et je m'y suis sentie bien. Pourtant, pour la citadine invétérée et l'indécrottable parisienne que je suis, une ville comme Siem Reap paraît plutôt avec des handicaps : les cinémas, les musées et les spectacles allaient forcément me manquer. Et pourtant...

Ma ville est passionnante. Elle constitue la porte d'entrée à l'un des plus merveilleux sites archéologiques du monde. Cette richesse esthétique et culturelle est peut-être son seul point commun avec Paris. Toutefois, la présence des touristes a entraîné le développement d'une offre d'activités assez variée dans la ville même. En cherchant un peu (ou pas du tout parfois !), il est tout à fait possible de visiter des expositions, suivre des cours de cuisine, se faire masser, pratiquer le yoga ou assister à des spectacles, faire de belles balades à vélo. Finalement à Paris, on n'a pas toujours le temps ni le budget pour en faire autant... Néanmoins, mon expérience se limite à quelques semaines passées ici pendant la saison sèche, sur la durée on finit peut-être par tourner un peu en rond.

Mais quand même... j'en reviens aux temples. Vous imaginez que notre sortie du week-end, c'est la zone archéologique d'Angkor ? Chaque vendredi, nous préparons notre circuit, et les choix sont difficiles. Il faut savamment doser le temps nécessaire pour chaque monument, penser à son orientation afin de choisir le meilleur moment de la journée pour le visiter, essayer d'éviter les horaires où l'afflux de touristes est le plus important. Quelle chance nous avons !

Ma ville est pauvre. Comme dans de nombreuses villes touristiques des pays en voie de développement, le luxe côtoie une extrême pauvreté. A peine sorti d'une rue où les bars et restos sont pimpants, on marche pendant quelques centaines de mètres pour arriver dans un quartier où les habitations ne sont que des cabanes sur pilotis abritant des familles nombreuses. Les bâtiments donnent l'impression qu'ils vont s'écrouler aux premières pluies un peu fortes. Quelques vêtements usés sèchent au soleil, les enfants jouent dans la terre, la nourriture doit manquer. On se demande même si ces zones sont équipées d'électricité et d'eau courante. Pas d'impression de solidarité entre des gens qui ne sont pas de la même famille. En plein centre ville, à proximité des restaurants, des enfants ramassent des canettes vides dans de grands sacs. Ils peuvent venir une fois, deux fois, trois fois pendant votre repas pour voir si vous avez terminé votre boisson. J'espère qu'ils gagnent au moins un peu d'argent, à défaut d'aller à l'école.

Ma ville est vivante. D'abord, il y a les restaurants, les bars et les boutiques, les agences de voyages partout dans le vieux quartier colonial où les touristes circulent à toute heure. Devant ces commerces, les tuk tuk ou les motos attendent le client, et leurs chauffeurs nous interpellent systématiquement : « tuk tuk, sir ? tuk, tuk, madam ? ». Le plus drôle, ce sont les tuk tuk qui proposent leurs services alors que l'on est à vélo. Euh, comment on fait là ? On monte le vélo sur le tuk tuk ? Les jeunes gens



assis devant les salons de massages distribuent leurs prospectus : « You want massage, sir ? Massage, madam ? ». On est toujours tentés mais on ne prend jamais le temps... Depuis les petites ruelles bordées de restaurants montent des notes de musique rythmée, jouées par des groupes d'handicapés, victimes des mines. Ces musiciens toujours souriants interpellent les passants pour obtenir un peu d'argent ou vendre un CD. Parfois les notes sont un peu dissonantes, mais ça vaut toujours mieux que les tubes anglo-saxons qui braillent dans les enceintes de certains bars. Bref, la ville entière vit et crie pour appâter le chaland. Dans les marchés de souvenirs, la compétition est vive entre les marchands, qui proposent un peu tous la même chose. A côté du marché central, les vendeuses de fruits installent leurs produits par terre, sur des nattes. Le choix est assez vaste et les couleurs chatoyantes, mais l'odeur des durians (très proche de celle des détritrus) donne l'envie de passer vite son chemin.

Ma ville est sale. Les infrastructures indispensables à la propreté d'une ville manquent cruellement. Nous y sommes confrontés tous les jours. D'abord en travaillant au département de l'urbanisme de l'APSARA, où nous avons été sensibilisés aux problématiques d'évacuation d'eaux usées, de ramassage des ordures, etc. Mais aussi et surtout en tant qu'habitant. Nous marchons régulièrement le long des routes, dans la terre et le sable, car les trottoirs sont rares. Nous voyons les sacs poubelles, quand ils ne sont pas éventrés par les chiens, s'amonceler près des habitations et constituer le terrain de jeux des enfants. Nous traversons chaque jour cette rivière qui serait si jolie sans les boîtes en polystyrène et autres canettes en aluminium que les habitants y jettent. Seul un tiers des déchets est collecté, l'eau souillée véhicule de nombreuses maladies dont sont surtout victimes les enfants, la population n'a aucune conscience de la pollution.

Ma ville est indisciplinée. Sur la route, c'est l'anarchie totale, et les accidents sont l'une des principales causes de mortalité du pays. Ce n'est pas l'enfer de la circulation à Saïgon où des dizaines de mobylettes s'alignent au feu en attendant le passage au vert. Non, ici c'est un petit chaos provincial où circulent beaucoup de deux-roues – vélos, scooters, motos – et un nombre acceptable de voitures, toutefois principalement composé de « gros 4X4 » que les nouveaux riches conduisent sans y avoir été vraiment préparés... Depuis que nous roulons à vélo, nous avons repris nos bonnes habitudes parisiennes, avec une surveillance à 360 degrés assortie de quelques pratiques locales. Un exemple : j'arrive à un carrefour et je veux tourner à gauche. Je ne m'arrête pas au milieu de la rue en laissant la priorité à droite, car c'est le meilleur moyen pour ne jamais passer et accessoirement me faire renverser par quelqu'un qui aura pris un virage serré. Quelques mètres avant le croisement, je me déporte complètement à gauche de la route, je ne m'arrête pas au carrefour mais je tourne en continuant à longer le trottoir de gauche. Je continue à pédaler en laissant les voitures venir en face de moi et me doubler. Dès que la voie est libre, je me déporte complètement à droite de la route, et continue tranquillement mon chemin...

Voilà Siem Reap. Ma ville est loin d'avoir la beauté de Paris mais elle est attachante. C'est une ville à taille humaine, où l'on croise souvent une vieille connaissance, où les dîners peuvent s'improviser au dernier moment parce que 15 minutes suffisent pour rejoindre ses copains. C'est une ville débrouillardes où l'on peut faire réparer une roue de vélo en 3 minutes sans prendre rendez vous un mois à l'avance. C'est une ville qui se développe, qui grandit, où les projets fleurissent et où tout est possible. Une ville d'espoir.

Angkor - Cambodge

Pierre

10-01-2008

En préambule, disons simplement que ces édifices de forme rectangulaire, atteignant pour les plus imposants une taille considérable de plusieurs centaines de mètres de côté, sont organisés comme une succession de murs et de galeries, ayant pour centre commun un sanctuaire, généralement surmonté d'une tour. Ces enceintes successives constituent plusieurs épaisseurs, comme autant de peaux censées le protéger et donner à l'endroit tout son caractère sacré, chacune marquant une étape supplémentaire franchie par les pèlerins se rapprochant de la montagne céleste où règnent les dieux. Leur organisation respecte un certain nombre de principes communs mais a laissé à leurs bâtisseurs une grande liberté d'expression, d'où une grande variété de style au fil des âges.

Voici donc, des temples montagne de la période pré angkorienne à la boulimie et la surenchère de la période du Bayon, en passant par l'époque d'Angkor Vat, ceux dont j'ai envie de rapporter le récit.

Comment ne pas commencer par la perle et l'incarnation même du site, Angkor Vat ?

Angkor Vat n'est pas Angkor à lui tout seul, mais il en est le symbole, pour beaucoup le joyau, et il est bien difficile de lui en contester ce titre.

Angkor Vat brille par sa majesté, sa pureté et sa perfection. De très loin, sa silhouette unique se dessine. Les quatre tours sanctuaires se découpent, sombres dans l'horizon rougissant du matin, dorées aux dernières heures du jour. Débarrassé de la couche végétale qui envahit les autres temples, il occupe tout l'espace nécessaire, il est à son aise en déployant ses proportions idéales.



De larges bassins tenaient autrefois le sanctuaire éloigné des masses, le dégageaient des contingences humaines, comme retiré sur son île. Cette protection paraît aujourd'hui dérisoire face à la horde de touristes l'assaillant chaque jour. On traverse le bassin, en remontant l'imposante voie pavée de grès. Passé la première enceinte, le temple réapparaît encore au loin, mais pour de bon cette fois. Comme un pèlerin, on arpente la large voie sacrée menant à la merveille. Lorsqu'on l'atteint enfin, c'est pour aussitôt se faire emporter dans la grande galerie extérieure ornée de bas reliefs sur ses 2 mètres cinquante de hauteur, dans des histoires de Dieux et de rois, de combats furieux et de gloire, et se laisser perdre dans les détails de ces fresques qui peut-être s'animent une fois que la nuit leur a rendu liberté et intimité. La mort frappe les soldats et parfois les Dieux et les démons ; le grand roi des Khmers brille de toute sa gloire à la tête de ses armées innombrables. Se joue aussi le dernier acte de la condition humaine dans une vision somme toute familière du « jugement dernier » : les hommes échapperont-ils aux mille supplices que l'enfer leur réserve pour leurs crimes ou rejoindront-ils les palais quelque peu figés du « paradis » ? Au vu du calme et de l'ennui qui y règnent, on serait tenté par une voie médiane, malheureusement non prévue au programme. Après avoir observé ces fresques pendant des heures, que peut-on donc espérer de plus ? Et bien derrière ces murs attendent l'un des plus beaux hommages à la beauté des femmes, un idéal de grâce et de sensualité. Les devatas, divinités féminines oeuvrant un peu comme messagères des dieux auprès des hommes, vous accueillent dans la grande salle servant de vestibule au sanctuaire central. Souvent par groupe de deux ou trois, un charme réel se dégage de ces femmes, de leurs formes pleines, de leur pause naturelle et sensuelle, de leurs coiffures si élaborées, de la manière si raffinée de tenir une fleur, de caresser leurs cheveux... En termes clairs, voici les statues les plus canon que j'ai jamais vu. On y est retournés 3 fois.

Lorsque nous avons retrouvé le Bayon la première fois, nous avons eu l'impression d'être oppressés, d'étouffer un peu. Bien sûr, la forte concentration des touristes l'expliquait en grande partie. Mais tout de même, on ne se rappelait pas de l'étroitesse de sa fameuse terrasse, de la compression de l'espace. Comme pris de boulimie, les constructeurs de cette époque ont pris le parti de remplir l'espace autant que possible, de le saturer.

Avec l'avènement du tourisme de masse, le Bayon est devenu un temple maudit. Les flux ininterrompus provoquent une crue permanente autour de ses bas-reliefs extérieurs, avant de déborder et d'inonder de mouvement et de bruit son joyau : la terrasse aux visages de Bouddha.

L'absence de perspective est un effet recherché : où que le regard porte, on se trouve dominé par la multitude environnante de visages impassibles, énigmatiques, imposants, tantôt souriants, tantôt sans expression, yeux clos ou légèrement ouverts. On en découvre toujours de nouveaux, discrets dans l'ombre. Alors aux heures chaudes de la journée, sous le soleil dur qui chasse les importuns, on peut profiter du calme précaire réinstallé et se laisser gagner par la quiétude des tours aux 4 visages du Bouddha, chacun tourné vers un point cardinal.... Ces visages sont plutôt bienveillants et paternels, ils ne se montrent pas menaçants, une « force tranquille » se dégage de l'endroit. En fin de journée, les ombres et lumières animent une dernière fois ces faces qui défient le temps et le monde.

Miniature comparé aux autres temples, Banteay Srei est inclassable. Les bornes décoratives raffinées de l'entrée nous amènent aux constructions qu'on embrasse totalement du premier coup d'œil, mais la couleur rouge de la pierre, sans équivalent, aiguise l'attention. C'est un peu comme une maison de poupées, tout est à échelle réduite. Pas besoin de lever beaucoup la tête. Mais le plaisir consiste plutôt à inspecter tous les recoins de pierre dentelée, ciselée dans des formes improbables de finesse. Les volutes des frontons montent comme des flammes, les artistes ont concentré tout leur talent sur les bas-reliefs des linteaux et les frontons dominant les portes de temples (tout juste assez grands pour accueillir un homme) et des bibliothèques. Aucun espace nu sur les murs, partout des motifs végétaux et floraux. Longtemps on s'attarde devant ces tableaux ocre, en n'ayant pu percevoir qu'une toute petite part des trésors de détails cachés.

Ta Phrom : nous passons la porte aux quatre visages de Bouddha et entrons dans le long couloir d'arbres denses qui mène au temple, à la fois écrin protecteur et antichambre où on se prépare à la rencontre. Le sentier ombragé est silencieux, puis le cri suraigu des cigales monte brusquement et reste accroché en bande son. On pénètre enfin dans le charmant chaos du Ta Phrom, qui n'a fait l'objet depuis sa redécouverte que de travaux de consolidation, jamais de reconstruction ou de reconstitution. « Abandonné » à la nature, il réserve un somptueux jeu de piste à travers les dédales de cours et de galeries écroulées, à l'écart des sentiers battus. On s'égaré, on cherche, on tombe finalement sur cette improbable union d'arbres et de pierres qui dégage tant de force et d'énergie. C'est à Ta Phrom que l'on ressent si fortement le souffle si singulier d'Angkor, le raffinement cédant ici la place à la puissance alanguie teintée d'ésotérisme, de surnaturel.

Et puis comment oublier Roluos, Pra Kho aux stucs miraculeusement préservés, aux statues étonnamment maîtrisées à cette période des débuts de la civilisation khmère ? Et son voisin le Bakong, fleuri et animé par les bonzes habitant les lieux. Comment oublier Thommanon, son plan simple, modeste et pourtant si propice à la méditation ? Et quand on s'y penche, tous ces détails de fausses portes, de colonnettes ou pilastres de gré, les linteaux, les toits aux tuiles ornées de motifs divers. En plein midi, j'y suis resté assis plus d'une demi-heure, à regarder ces murs au raffinement discret puis à me perdre dans mes pensées.

Les austères temples montagne des premiers temps, dont l'énergie et la raideur exerçaient à coup sûr une grande emprise



morale sur les fidèles de l'époque, les linteaux si épurés du Mébon oriental, la rigueur de Takéo...

Et puis il y a le Preah Khan, mon temple de cœur.

Preah Khan, dernier jour de visite. Nous débouchons sur l'allée très noble bordée de démons et de dieux, s'ignorant ostensiblement et luttant en secret. On entend les cris et les rires des enfants vendant des bibelots, retournant tout de suite à leurs jeux après avoir proposé leur modeste marchandise. Depuis la terrasse, on contemple le bassin des douves taché du rose des nénuphars, où toute une faune s'active sans se poser de question, comme autour d'un banal étang.

On pénètre dans la forêt qui mène au temple : seule vibre la rumeur des feuilles qui tombent, puis atterrissent lourdement au sol ; le bourdonnement lourd d'un insecte, la caresse et le léger souffle du vent.

Au loin, encore indistincte, l'enceinte grise au soleil. On est dans le monde des esprits, omniprésents dans les croyances locales et tellement craints par les khmers. On pourrait presque sentir leur présence.

Sur cette allée de sable étonnamment déserte, on flâne en faisant durer le temps dans cette lumière verte si particulière et apaisante. On atteint un petit temple isolé encadré d'arbres troués par endroit par le ciel bleu, un guêpier vole de branche en branche. On capte tous les mouvements, tous les sons, comme animé par un supplément de conscience. Un long hullement monte, mystérieux et un rien lugubre, mais on est habitué, un son parmi d'autre dans la galerie des bruits familiers de l'endroit. Il s'efface devant les cris de crécelle des perroquets qui alimentent leurs disputes continues. Puis à nouveau ce murmure étouffé aux échappées de bruissements discrets.

Voici enfin la terrasse Est, la plus belle. Elle est abattue à ses extrémités, éreintée par les fromagers. En son centre toutefois, elle a conservé toute la fierté de son esplanade que l'on traverse discrètement. Les perspectives sont particulièrement soignées et le regard porte loin de par les cours ouvertes ou les interminables galeries axiales. Le charme ne peut plus se rompre maintenant.

Voilà les impressions de voyage en ces lieux si particulier, que nous avons renouvelé si souvent au cours de nos visites et du rituel trajet en tuk tuk, à la fraîcheur du matin.

Angkor, c'est le mariage de l'œuvre de l'homme et de la nature. La nature qui détruit mais qui en même temps rehausse la beauté minérale et mystique des temples, perçant sous la lumière tamisée et verte des arbres. La forêt enserre les temples comme une carapace, menaçante d'une certaine manière mais aussi protectrice, tentative désespérée de les tenir à l'écart de la marée des hommes.

Les merveilles ne se dévoilent pas facilement, sans doute puisent elles ici une bonne part de leur mystère. Le mythe d'Angkor bat en réalité dans cette nature tout autant que dans la pierre.

On retrouve dans ces temples un peu de la gravité de nos cloîtres. J'ai toujours été fasciné par le pouvoir d'évocation des monastères : comment un plan carré aussi simple peut dégager autant de quiétude, inspirer la réflexion et la paix.

Ici la pierre est différente, plus grise, plus dure et rugueuse. Mais on retrouve souvent semblables réseaux de galeries et de cours richement ornées, dont l'état de semi abandon n'altère pas les effets.

Et puis il faut le silence, qui permet de se fondre dans la pierre, de se laisser envahir par les visages et les poses des statues énigmatiques.

Le silence n'est jamais complet. Quand il s'agit de visiteurs en nombre, qu'on entend venir de loin, mieux vaut s'enfoncer au plus vite dans les dédales de couloirs.

Le cri strident, vibrant, pénétrant, obsédant des cigales monte brusquement, tient la note, et fait vibrer les tympans encore longtemps après s'être estompé.

Mais quand résonnent les cris des oiseaux de la forêt, discrets et brefs, c'est là que la magie opère vraiment. Quand on est seul, à ce moment là, on s'approprie cette beauté vierge.

Et puis le jeu de miroir des douves de protection aux couleurs métalliques adoucies de chaleur, souvent couvertes de lentilles d'eau d'un vert éclatant et de nénuphars. Et puis, et puis...

Angkor ne se laisse approcher que pas à pas. Quand on a le privilège de pouvoir respecter ses règles, les impressions qu'il laisse deviennent alors indélébiles.



23-01-2008

Poste frontière de Poipet : après 5 heures de voiture sur un chemin indigne et poussiéreux, nous quittons le Cambodge qui nous avait adopté. De l'autre côté, la Thaïlande, où les routes sont magnifiquement goudronnées et les bus à double étage sont climatisés. Retour à des décors plus familiers pour un occidental. Retour à la civilisation ? Sûrement pas.

15 janvier, 16 heures. Arrivée à Bangkok, quartier de Khao San Road. C'est la jungle urbaine et tout ce qu'elle a de plus détestable. Un concentré de touristes gras, rougeauds, bruyants, principalement des anglo-saxons, qui descendent leurs bières aux terrasses des cafés. Dans la rue, noyée sous les panneaux publicitaires et les enseignes des commerces, on vend de tout. Des lunettes de soleil de pacotille, des contrefaçons de fringues et de maroquinerie, des bonnets rasta. Des vendeuses thaï portent des vêtements inspirés de ceux des minorités ethniques, tentant de nous faire croire qu'elles sont descendues de leurs montagnes pour vendre des petits objets en bois (vous savez, les grenouilles que l'on trouve chez Nature et Découvertes, et dont on frotte le dos pour émettre un joli coassement ?). Partout la musique braille. Loin de la finesse et de la beauté pure de nos petites cambodgiennes, les jeunes femmes thaï que nous croisons sont maquillées et habillées vulgairement. C'est notre premier contact avec la capitale, notre première nausée. Demain il fera jour.

Effectivement, pendant les trois jours que nous consacrerons à la visite de Bangkok, la découverte de certains quartiers comme Chinatown sera agréable, et celle des sites culturels sera très intéressante, compte tenu de la riche histoire du pays. Les trajets sur la rivière Chao Phraya, loin des foules tatouées et alcoolisées de Khao San Road, nous apportent un peu de fraîcheur. Les rives sont bordées tantôt de vieilles habitations en bois, tantôt de palais ou de pagodes, tantôt d'hôtels et de restaurants. C'est un spectacle sans cesse renouvelé. On croise de nombreux bateaux, le fleuve est vivant, il nous fait penser de loin au Grand Canal de Venise. Pourtant le « Tourist Boat », qui dessert les principaux monuments ou quartiers touristiques, est un mauvais remake de certains bateaux de croisière : le jeune animateur au micro alterne trois mots sur les sites qui nous entourent avec trois phrases sur sa vie sentimentale. Lamentable, vivement que l'on sorte d'ici. Je ne détaillerai pas les multiples tentatives de thaïs croisés dans la rue qui nous ont abordés pour nous expliquer que tel ou tel monument était fermé, mais que nous pouvions nous rendre à un festival du Bouddha en utilisant les services particulièrement bon marché d'un tuk tuk qui se trouvait justement à côté de nous. Où sont les thaïs que j'ai rencontrés il y a quinze ans, souriants, curieux d'échanger quelques mots avec les étrangers et de parler de leur pays ?

19 janvier, 22 heures. Arrivée à Hong Kong, le changement de décor est encore plus prononcé. En moins d'une semaine nous sommes passés d'une ville provinciale cambodgienne aux capitales du sud-est asiatique, des maisons sur pilotis aux gratte-ciels. Installation dans une YWCA que notre ami Pilaï nous a trouvée. Super chambre au 13ème étage, Internet à domicile, baignoire. Le grand luxe.

Dès le lendemain, nous arpentons les rues à la découverte du centre ville. Ambiance qui nous rappelle New York, cosmopolite, avec les mêmes odeurs de grande ville aseptisée et des quartiers très différents. Nous poussons jusqu'au port d'où partent les ferry pour Macao, la Chine continentale ou tout simplement Kowloon, quartier situé juste en face de l'île de Hong Kong, qui regorge de magasins et de restaurants. Pourtant, plus que les boutiques, ce sont les agences HSBC que nous visitons le plus, car nous vivons le premier grand drame matériel de ce tour du monde : Pierre a oublié son code secret de carte bancaire.

Dès notre arrivée à l'aéroport, en effet, Pierre s'est figé devant le distributeur automatique qui lui demandait son code. Après avoir rentré un mauvais numéro, il m'appelle au secours pour tirer de l'argent avec ma carte, en pensant que le code va lui revenir dans la nuit. Que nenni. Le matin, c'est la confusion la plus totale. Pierre mélange le code secret de sa carte avec celui de l'accès Internet à ses comptes, sans parler des deux codes d'entrée de notre immeuble parisien dont il n'a aucune idée en temps ordinaire, mais qui sont tout à coup clairs et familiers. Je lui suggère de s'imaginer chez Monoprix, en train de payer à la caisse. Je l'installe devant le coffre de la chambre en lui demandant de composer le précieux numéro, mais rien à faire. Les claviers ne sont soi-disant pas les mêmes qu'en France...

Nous parvenons tout de même à visiter différents quartiers de Hong Kong, à faire quelques emplettes au marché de nuit de Kowloon, à goûter à la vie nocturne de Soho. Une fois passé un certain dégoût – il faut bien le dire – pour les aliments séchés que l'on trouve à tous les coins de rues, mets très appréciés des habitants mais que nous serions incapables d'avalier (enfin, me concernant, en tout cas), ce fut un réel plaisir de déambuler dans les rues de Hong Kong. Même si, à ce stade de notre voyage, nous n'avions pas spécialement envie de nous replonger dans les galeries commerciales et les quartier d'affaires, la propreté de la ville, l'architecture des gratte-ciels, les vieux bâtiments coloniaux et d'une certaine manière le relief de la ville, toute en courbes et en collines, nous ont séduits.

23 janvier, 6 heures du matin. Nous sommes dans le train express qui nous emmène à l'aéroport, destination Cebu, aux Philippines. Quelques heures plus tard, le premier contact avec le pays nous fait penser aux Caraïbes. C'est sans doute la présence de la mer mêlée aux témoignages coloniaux espagnols. Nous prenons un bateau à destination de l'île de Bohol, puis un tricycle, puis un jeepney (minibus local) puis enfin un petit bateau avec lequel nous remontons une rivière à la tombée de la nuit. Notre point de chute : une guesthouse perdue dans la végétation. Nous sommes accueillis par les bruits des petits animaux de la forêt, en particulier le chant sympathique des grenouilles. Retour à la campagne, retour à la nature. C'est bon.



Nous nous endormons en pensant à notre rencontre de demain avec les tarsiers.

El Nido - Philippines

Fred

02-02-2008

Loboc, petit village de l'île de Bohol. Alors que nous terminons notre petit déjeuner, les conducteurs des motos nous attendent déjà pour une journée d'excursion. Cheveux au vent, nous partons découvrir le tarsier, le plus petit primate du monde, une espèce en danger. La visite accompagnée, qui se déroule dans l'environnement naturel de l'animal, est assez courte car il ne faut pas stresser la petite boule de poils. Accroché à sa branche, le tarsier nous scrute de ses grands yeux ronds, dont la taille dépasse celle de son cerveau. Nous sommes mi-attendris, mi inquiets devant cette espèce de gremlins. Redoutable chasseur nocturne, il est tout de même moins sympa qu'un koala ! Notre journée se poursuit entre autres par les chocolate hills, curiosité archéologique unique au monde, et nous la terminons au presbytère de Loboc, où la chorale des enfants est en pleine répétition. Mondialement connu des amateurs (il fait des tournées aux USA et en Europe), ce groupe s'entraîne 3 heures par jour et toute la journée du samedi. Impressionnant. La pureté des voix est émouvante. Nous avons même droit à un mini-show de gospel, d'un professionnalisme étonnant. La prof de chant se tourne vers les quelques touristes spectateurs en cherchant des français qui pourraient enseigner la prononciation de la chanson « Jean qui rit, Jean qui pleure » et par la même occasion traduire les paroles. Pierre se met au travail, les élèves sont studieux. Les motards nous raccompagnent relativement tard à la guesthouse où l'accueil est un peu froid, du genre « c'est à c't'heure ci qu'tu rentres ? ». On s'en fout, on a passé un moment magique, et en plus on part demain.

Cebu City, 2ème ville du pays, escale avant l'avion pour Palawan. A peine sortis du port, un rabatteur nous entraîne vers un taxi et tente au passage de nous soutirer un pourboire. Le chauffeur refuse ensuite de mettre son taximètre, pratique connue aux Philippines, il faut batailler pour obtenir gain de cause. Bienvenue dans les grandes villes, ou plutôt, bienvenue aux Philippines ! C'est toujours problématique d'avoir un prix ferme et définitif en montant dans un moyen de transport, car on cherche toujours à vous extorquer quelques dollars de plus. C'est désagréable et usant. Cebu City ne nous met pas particulièrement à l'aise : circulation dense, flics à tous les coins de rue, architecture au mieux insignifiante, une ambiance qui nous prépare déjà à certaines villes d'Amérique latine. Aurait-on déjà quitté l'Asie du sud est ? Nous finissons dans un centre commercial, pas glorieux mais au moins nous allons pouvoir faire quelques courses.

Arrivée sur l'île de Palawan, Puerto Princesa. Nous avons immédiatement aimé l'ambiance provinciale de cette ville, qui est pourtant la capitale. Nous la quittons presque à regret le lendemain, mais c'est pour aller au paradis que nos amis Yannick, Fred, Christian et Michèle nous ont promis : El Nido, porte d'un magnifique archipel d'îles minuscules au nord de Palawan. Il est bien au rendez-vous. Nous avons effectué 3 sorties en bateau à la découverte de ces îles et devons reconnaître qu'elles font partie des plus beaux paysages marins que nous connaissons. La plongée avec masque et tuba est fantastique, c'est un festival de formes et de couleurs tant au niveau des poissons que des coraux. Certaines des plages secrètes de l'archipel, comme « Hidden beach » sur l'île de Matinloc, nous font remonter le temps en l'espace de quelques minutes. Tel Christophe Colomb (j'ai les photos), nous posons alors le pied sur une langue de sable blanc totalement vierge, jusqu'alors uniquement visitée par quelques oiseaux qui nous accueillent en gazouillant, tandis qu'un petit varan rampe entre les rochers et la végétation à la recherche de quelque nourriture.

Nous sommes installés dans un petit bungalow, à dix mètres de la mer, dans la baie d'El Nido. C'est basique, mais la vue sur l'île de Cadlao et son énorme pic karstique est imprenable. Les murs de palme tressée sont assez symboliques. La nuit, on a l'impression d'être dans une cabane sur pilotis, le bruit des vagues est très fort. Pas que le bruit des vagues, d'ailleurs, car nous habitons un peu avec nos voisins. Malgré les précautions prises par ceux du premier jour, nous "assistons" à la scène d'amour inspirée par cette dernière nuit si romantique au bord des flots, mais les ébats sont brefs. Leurs remplaçants français ne sont pas à la hauteur de leur réputation. Beaucoup moins sexy, un sourd grondement monte des 22 heures, de l'autre côté de la paroi. Rien ne semble plus devoir arrêter la machine qui tourne à plein régime. Et re-boules quies. À 2 heures du matin, même elles n'y suffisent plus. Pierre, jusque là circonspect, perd tout à coup ses nerfs et frappe le mur en gueulant, genre la Grande Vadrouille. C'est très drôle et ça marche, vite vite il faut dormir.

Bref, le paradis s'arrête aux plages idylliques, parce que dans le petit village d'El Nido, on est là pour faire du business, pas pour rêvasser. Tout d'abord, rapportés aux standards asiatiques que nous connaissons maintenant bien, les guesthouses nous semblent très chères. Bon, on a peut-être mal lu le guide de voyage, on était mal préparés, soit. Mais en plus, les gérants de bungalows sont là pour faire du fric, pas pour donner des conseils sur les balades sympas à faire dans la région, même pour des clients qui passent une semaine chez eux, à 25 dollars la nuit sans eau chaude (je vous rassure, on s'en passe très bien).

Ensuite, dans les restos, même combat. On vous sert quatre crevettes pour quatre dollars, faites le calcul. Rapportées au prix, les portions sont ridiculement petites, à tel point qu'avant de trouver Apalaya, le meilleur resto de la ville (ce qui nous a pris 3 jours), il est arrivé à Pierre de se relever en pleine nuit avec une fringale. J'ai beau lui dire que la dernière édition de Koh Lanta s'est déroulée à Palawan et qu'il pourrait prendre exemple sur ses petits camarades, ça l'amuse moyennement. Ce qui



le rend dingue, c'est quand le serveur du resto lui dit qu'il n'y a plus de poisson. Mais attendez, on est où là ? En plein milieu du Sahara ou de la Mer de Chine ? Le pire étant de voir de magnifiques poissons frais passer dans la rue, suspendus à de gros bâtons de bois calés sur les épaules des femmes. Mais où vont-ils, ces poissons ? Non, décidément, on marche sur la tête à El Nido.

Je crois qu'en une semaine passée ici, nous n'avons jamais vu un commerçant nous sourire spontanément ou échanger quelques mots (sauf si bien sûr nous cherchons un bateau pour faire une excursion le lendemain, facturée à bon prix). Timidité ? Mis à part les enfants en général et quelques philippins croisés de bon matin sur la plage, les habitants d'El Nido sont renfrognés. Après le Cambodge, le pays du sourire, on a eu du mal à s'adapter.

Nous ne quitterons pas ce village le cœur gros, même si la beauté de l'archipel d'El Nido rivalise largement avec la baie d'Along, même si les séances de snorkeling comptent parmi les meilleures que nous ayons faites, même si nous avons finalement sympathisé avec l'équipage de notre bateau, Ronald et Carlo, qui viennent tailler un brin de causette quotidien avec nous. Et puis c'est ici que nous avons eu la chance de rencontrer Stephan, un bon gars suédois avec qui on a tout de suite accroché.

Demain nous partons pour l'île de Luzon et – entre autres – ses rizières en terrasses classées au patrimoine mondial de l'Unesco. Ce sera la dernière étape de notre voyage, nous nous donnons encore une chance de découvrir la gentillesse des philippins. Peut-être n'est qu'une question d'endroit après tout.

Luzon - Baguio - Philippines

Fred

12-02-2008

L'attente se faisait longue à l'aéroport –ou plutôt l'aérodrome- d'El Nido. Le petit coucou de 19 places qui devait nous emmener vers la capitale des Philippines avait 3 heures de retard. J'en profitais pour aller ramasser des coquillages sur la plage, Pierre pour taper du texte sur l'ordinateur portable qui allait nous lâcher dans les jours qui suivirent.

Ile de Luzon, arrivée à Manille de nuit. Hôtel miteux, rues remplies de sans-abris tandis qu'à quelques centaines de mètres, un centre commercial regorge de nourriture et de boutiques de mode. Mal à l'aise, nous décidons de dîner frugalement dans un resto indien, petit havre de paix avant de retrouver l'ambiance poisseuse de la rue.

Le lendemain matin, 8 heures, quartier des gares routières. Nous attendons impatiemment le bus pour Vigan. Dix pénibles heures de route pour atteindre cette petite ville coloniale espagnole (en réalité l'architecture est plutôt sino-portugaise) classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Encore une arrivée de nuit, mais cette fois-ci, le charme des rues pavées, des jolies maisons aux fenêtres en bois et coquillages et des réverbères aux couleurs chaudes opère immédiatement. On se sent bien à Vigan, dans ce coquet village chargé d'histoire, à l'ambiance décontractée. Il nous rappelle Trinidad, à Cuba, on musarde dans les rues et on goûte aux spécialités culinaires locales. Le miracle tant attendu avec les Philippines aurait-il lieu ? Pas tout à fait. Les Philippines avec qui nous avons des contacts restent un peu distants, un peu réservés. Il faut dire que nous sommes nous mêmes assez stressés, car notre ordinateur portable montre des signes de faiblesse que nous croyons liés à un virus ramassé à Bangkok, mais que nous n'avons pas encore pu traiter. Malgré l'ordonnance envoyée depuis la France par notre ami Thierry, l'animal ne se laisse en effet pas soigner facilement.

Nous enchaînons encore deux grosses journées de bus dans la campagne, puis dans la montagne, avant d'atteindre notre but : le village de Banaue, dont les rizières en terrasse sont mondialement réputées. La chance nous sourit avec la rencontre de Benjamin, qui sera notre guide pendant 3 jours. Benjamin est cultivé et connaît le terrain comme sa poche, heureusement car les rizières constituent un véritable dédale dans lequel nous serions bien en peine de circuler seuls. Ces journées de randonnée seront probablement la bouffée d'oxygène dont nous avons besoin, nous retrouvons une certaine authenticité auprès des Philippines de l'ethnie Ifugao, les gens de la campagne sont souriants et nous disent "bonjour". Dans la plupart des villages que nous traversons, le riz n'est pas encore planté et les rizières sont inondées. On est loin de la couleur vert cru que l'on imagine d'emblée en pensant aux paysages de rizières, mais ce jeu de miroirs brisés est impressionnant et charmant. Construit il y a deux mille ans et doté d'un incroyable système d'irrigation, ce système de rizières couvre des centaines d'hectares sur les pentes des montagnes, exploitant la moindre parcelle de terre fertile.

Dimanche soir 10 février, le retour vers Manille est proche. Cette fois-ci nous décidons de prendre un bus de nuit ou, malgré plusieurs couches de vêtements chauds, nous serons congelés par la clim. Difficile de trouver le sommeil, d'autant que Carlo (vous vous souvenez, le "second" du bateau d'El Nido) m'envoie des textos toutes les 2 minutes, me déclarant sa flamme et me suppliant de revenir à El Nido pour l'épouser... ??? Attendez, j'ai pas bien suivi la, finalement Palawan c'est Koh-Lanta ou l'île de la tentation ? Assise à côté de Pierre, mi amusé mi agacé, je me surprends à imaginer quelle serait ma vie auprès d'un marin philippin, loin de Paris, sa pollution et ses embouteillages, loin du système bancaire français et de la crise des subprimes, exclusivement nourrie de poisson grillé et définitivement débarrassée de mon problème d'hypercholestérolémie...

Groggys, nous arrivons à Manille vers 6 heures du matin et commençons la journée par une séance internet, avant de nous



installer dans un hôtel douillet et calme, puis, après une nouvelle tentative avortée de redémarrage de notre ordinateur, nous décidons d'aller découvrir les quelques vestiges historiques et autres curiosités touristiques que la métropole peut nous offrir. Contre toute attente, les chauffeurs de taxi sont sympas et ne rechignent pas à utiliser leurs taximètres, certaines rues « coloniales » de Manille ont conservé de beaux édifices mais aussi une vraie vie de quartier.

Le départ approche. Difficile de faire le bilan de ces « vacances » aux Philippines, curieux mélange de sites naturels magnifiques, de culture asiatico-hispano-américaine, et d'habitants qui au final nous ont semblé bien loin des asiatiques que nous connaissons. Question de religion, peut être. J'ai souvent eu l'impression que les bouddhistes étaient plus accueillants et chaleureux que les catholiques. Autant je reste attirée par le Cambodge comme par un aimant, autant les Philippines me laissent indécise sur le choix d'y revenir ou pas. Pourtant, elles nous ont réservé de belles rencontres, comme celle dans un bus avec Mabelle, mère de famille bienveillante qui nous branche sur une adresse de bungalows à El Nido, ou avec Benjamin, qui nous fait merveilleusement partager la culture Ifugao, ou encore avec Stefan, touriste suédois avec lequel le courant passe immédiatement. Incapable de décider maintenant si je reviendrai dans ce pays, je fais de vive voix mes adieux téléphoniques à Carlo, ma plus tendre rencontre philippine, avant de monter dans l'avion qui nous emmène, Pierre et moi, vers notre nouvelle destination.

Rangiroa - Polynésie française

Fred

23-02-2008

Samedi matin, 9h30. Face à moi, la page blanche électronique de l'ordinateur. Au delà, c'est le lagon, immense, magnifique, avec des dégradés de bleu extraordinaires. Au bord de la plage, l'eau est d'une couleur vert pâle, puis l'on passe à un vert émeraude assez clair, au turquoise, au bleu outremer avant d'arriver au grand bleu.

Le grand bleu, un mot évocateur. Hier soir Sarah et Cyril, les moniteurs de plongée corses qui travaillent ici, nous ont montré d'incroyables photos et films pris dans le grand bleu. Des dauphins qui dansent autour d'eux en se faisant admirer, des requins aileron blanc qui les frôlent en les fixant de leur œil inquiet, des tortues, des raies manta, des napoléons, des barracudas, et tant d'autres.

A Rangiroa, la nature a fait les choses en grand. Nous nous trouvons dans le deuxième plus grand atoll du monde, dont le lagon intérieur mesure 80 km de long sur 20 de large. Le lagon communique avec l'océan grâce à des passes qui permettent aux bateaux de venir accoster à l'abri, et qui constituent également un véritable zoo sous marin grâce à l'immense variété d'animaux et de végétaux sous-marins qui y vivent, s'y nourrissent et s'y reproduisent.

Basés au Rangiroa Lodge, un repère de touristes plongeurs où les gérants nous ont réservé un excellent accueil, nous baignons dans une ambiance... aquatique ou chaque jour apporte son lot de nouveaux récits de plongée et de nouvel inventaire des espèces rencontrées. Biologiste marin et accessoirement beau rugbyman toulousain, Nicolas est le gars le plus « marteau » que j'ai jamais rencontré. Résident de longue durée à la pension, il effectue en effet un stage portant sur l'étude de l'habitat des requins marteau. Je suis d'accord, mon jeu de mots est nul, mais pour moi qui me sens quasiment mieux dans les airs que sur terre, plonger à 50 mètres de profondeur en espérant qu'un requin marteau va venir croiser votre chemin relève de l'inconscience. Mais en même temps, quelle passion formidable et respectable !

Parfois certaines rencontres sont déterminantes pour vous faire basculer dans le bleu. C'est ce qui est arrivé à Pierre ici. Tout d'abord, nous avons fait la connaissance de Frédérique et Jean Marie, gérants du Raie Manta Club, personnages super chaleureux, rigoureux et attentionnés qui, voyant l'attrait de Pierre pour le monde sous marin, lui ont proposé de faire son baptême de plongée. La présence inattendue sur l'île d'Yves Lefèvre, fondateur du Club et célébrité dans le milieu de la plongée (nos amis plongeurs me corrigeront si j'exagère) a peut être fait sauter les dernières faibles réticences qui pouvaient exister.

Car c'est Yves qui a baptisé Pierre, excusez du peu ! Yves, photographe et cinéaste animalier qui parmi ses nombreuses activités participe notamment aux émissions télévisées Thalassa et Ushuaia. Un peu comme si Schumacher vous donnait votre première leçon de conduite... Pour être en confiance, difficile de faire mieux. Quant à moi, ma peur injustifiée et surtout mon manque d'intérêt chronique pour le monde sous marin m'ont fait passer à coté d'une telle occasion. Aucun regret, cependant. J'ai déjà réussi à nager dans la passe de Tiputa, équipée de masque et tuba, avec les requins et les barracudas à quelques mètres en dessous. Pour une flippée du grand bleu comme moi, c'est déjà énorme.

Alors que j'écris, Pierre en est déjà à sa quatrième plongée. Tout va vite, tout semble si simple. Alors que la majorité des plongeurs viennent en Polynésie quand c'est l'été en métropole, l'hiver semble être une saison fort intéressante car les conditions météo sont tout de même bonnes, les tarifs sont plus abordables, les groupes de plongeurs sont plus petits et certains animaux – tels les requins marteau- ne sont visibles qu' à cette période. Une aubaine pour des globes trotters tels que nous, qui ont du temps et peuvent se permettre de décaler les dates de leurs billets d'avion. Une occasion unique pour Pierre d'atteindre un premier niveau en plongée, puisque nous sommes dans l'un des meilleurs endroits au monde.

Un physique d'acteur, l'intelligence, l'humour et la gentillesse en plus, Sébastien, qui vient du Chili, réside avec nous au



Rangiroa Lodge. Plongeur confirmé, il nous racontait hier sa dernière visite sous marine qui avait dépassé les limites d'une plongée ordinaire. Il faisait partie d'un petit groupe mené par Yves, parti à la recherche du grand requin marteau. Pour cela, le groupe de plongeurs transportait avec lui un appât, un requin à pointe noire fraîchement tué. Posté à 20 mètres sous la surface, le groupe de plongeurs a tout d'abord observé des requins gris venir flairer l'appât, puis a attendu environ 50 minutes au total avant l'apparition majestueuse du grand requin marteau, venu voir si le plat du jour était intéressant.

Cette plongée, où il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre dans le bleu la venue du marteau, avait presque quelque chose d'effrayant, dicit Sébastien. Mais ces passionnés, que nous côtoyons le temps de quelques jours à Rangiroa, expliquent que leur sport est comme une drogue, qu'il leur faut toujours aller plus loin, voir davantage. Nicolas nous parle également de la magie des dauphins, lorsqu'ils se mettent à jouer avec les plongeurs et leur procurent une sensation de bien être incroyable. Il paraît, alors, que la tentation de retirer son attirail de plongeur et de suivre les dauphins pour toujours existe bel et bien.

Je ne serai jamais plongeuse, du moins je ne crois pas, mais j'écoute avec bonheur les descriptions de ces aventures sous marines et j'essaie de les vivre par procuration. Au bleu et au silence des profondeurs, je préfère les vagues, le vent et le soleil. Pourtant, alors que je termine ce journal face au lagon, je repense au bonheur de voir des dauphins jouer autour du bateau dans lequel je me trouvais l'autre soir et je me remémore les images du film de Luc Besson tandis que la musique d'Eric Serra trotte dans ma tête. « Oh my lady I love you, my lady blue ».

Ile de Paques - Chili

Fred

05-03-2008

Notre arrivée à l'île de Pâques aurait pu commencer avec une amende à payer aux douaniers. En effet, Pierre transportait dans son sac un énorme avocat de Polynésie française, dont l'entrée sur le territoire chilien était interdite. Un bel avocat comme ça (Pierre adooore les avocats), impossible de l'abandonner, on tente le coup ! Etait-ce un délit de sale gueule, les douaniers nous arrêtent et commencent à démonter nos sacs, extrayant le gros fruit presque pourri et deux petits citrons verts. Mais grâce à nos bonnes bouilles de français, on évite la prune...

Installation chez Oscar, version pascuane d'Alban, le personnage de Michel Serrault dans « La cage aux folles ». On pouffe ! Mais notre chambre avec salle de bain privée est agréable et calme. Difficile d'absorber le décalage horaire de 5 heures avec la Polynésie française, le premier jour sera consacré à une reconnaissance d'Hanga Roa, le seul village de l'île de Pâques.

Le lendemain matin, une bonne marche de 2 heures nous conduit jusqu'au Rano Kau, vieux volcan éteint dont le cratère est à présent occupé par des dizaines de petits lacs couverts de joncs, qui miroitent au soleil. Ici les gens les appellent « les yeux du ciel ». Une énorme brèche dans les contreforts du volcan laisse entrevoir le bleu de l'océan pacifique, infini. De l'autre côté, la terre peut faire penser à l'Ecosse ou à l'Irlande, tant ses collines verdoyantes sont pelées, tant ses contours côtiers sont déchirés. Nous plongeons avec délice dans la légende de l'homme oiseau, tandis que nous visitons les vestiges d'Orongo, ancienne cité surplombant l'océan au bleu profond, à l'horizon infini. Nous sommes loin de tout, perdus au milieu du Pacifique, nous ressentons parfaitement ce sentiment de solitude et d'abandon, qui pourtant n'a rien d'effrayant, bien au contraire.

Après la Polynésie et sa nonchalance, il est temps de nous remettre en condition physique pour affronter la Patagonie dans quelques jours. C'est pourquoi, après nos 6 heures de randonnée de la veille, nous louons cette fois-ci un mountain bike pour aller visiter quelques sites dans un rayon de 10 km. Seulement voilà, l'île n'est pas plate, ou plutôt si, elle nous fait croire qu'elle l'est mais à notre insu nous pédalons sur un faux plat qui dure pendant des kilomètres, sous un soleil de plomb. Puis viennent les routes poussiéreuses et caillouteuses qui sont pourtant les seuls chemins pour parvenir jusqu'aux « moais », ces fameuses statues qui constituent le but ultime de notre journée. Pierre, d'habitude si calme et si décidé à profiter du tour du monde pour se constituer un corps d'athlète, perd son sang froid. Il peste, il jure. Le mountain bike est un sport d'abruti, quel plaisir peut-on trouver à se bousiller le dos en étant secoué en permanence sur des terrains défoncés ?

Toutefois, nous finissons par arriver au merveilleux site d'Ahu Akivi, plateforme restaurée présentant 7 moais qui, à la différence de leurs compères pascuans, regardent vers la mer. Comme eux, nous observons encore une fois, fascinés, l'océan qui s'étend à perte de vue, imaginant au loin les îles Marquises d'où pourraient provenir les premiers habitants de Pâques. On s'attarde, on détaille une par une les imposantes statues des personnages, dont les visages, même s'ils ont perdu leurs yeux, sont tous différents.

Chaque jour, notre balade nocturne dans le village d'Hanga Roa nous amène vers un nouveau restaurant, à la découverte d'un nouveau poisson sur la carte ou à la poursuite de notre régime « thon cru » commencé depuis la Polynésie, c'est selon l'envie du moment. Il fait frais, les rues sont sombres et calmes, seulement animées de temps en temps par le trot d'un cheval, monté par un jeune pascuan fier, à la peau mate et aux longs cheveux noirs de jai. Et puis, de retour à la maison, ce sont les étoiles qui nous fascinent. Le ciel est si pur que l'on peut distinguer des dizaines et des dizaines d'étoiles inconnues, traversées par la voie lactée. Ma constellation préférée, Orion, que je retrouve à chaque vacance, à chaque voyage, est fidèle au poste et m'offre même le bonheur d'observer sa nébuleuse, à l'œil nu. Demain sera encore une belle journée.



Les notes de musique et les chants qui s'échappaient de l'église d'Hanga Roa avaient un air de fête, en ce dimanche matin où nous devions accompagner un groupe de 6 français pour une excursion vers les sites les plus remarquables de l'île. Rompant brusquement avec cette gaieté, les premiers mots qui sortirent de la bouche de Martine furent « j'aurais voulu rester jusqu'à la fin de la messe, ils pouvaient bien nous attendre, ils font chier ». Parlait-elle de nous ? Difficile de s'insérer, l'espace d'une journée, dans un groupe de français quinquagénaires et sexagénaires accompagnant leur prof d'espagnol, importés de Seine-et-Marne et dignes représentants d'une France râleuse. Qu'à cela ne tienne, nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur et écoutons attentivement les explications de la guide locale, visiblement très agacée par les comportements de nos compatriotes. Des paysages plus dépouillés et plus sauvages les uns que les autres s'enchaînent, les points culminants de la journée sont les sites de Rano Raraku sur lequel je reviendrai, ainsi qu'Ahu Tongariki où 15 mois redressés s'alignent fièrement, tournant le dos à l'océan, partageant leur territoire avec des chevaux en liberté.

Randonnée de 6 heures le long de la côte ou location de voiture afin de refaire seuls, à notre rythme, la sublime excursion de la veille ? Nous sommes bien indécis en ce lundi matin. Pourtant, le pouvoir d'attraction du volcan Rano Raraku fait son œuvre, nous ne pouvons pas quitter l'île sans y retourner, il nous faut une voiture. Rano Raraku, la carrière des mois. C'est là que tout commençait, là où naissaient les statues, creusées dans la pierre volcanique des contreforts du volcan. Les statues étaient taillées en position horizontale, à même la montagne, puis détachées grossièrement et redressées. On terminait ensuite la sculpture de leur dos, afin de le rendre plus lisse, puis on transportait les personnages vers leur lieu de résidence. Les statues qui tombaient en route n'étaient pas relevées et restaient abandonnées à l'endroit de leur chute. Près de 400 statues inachevées jonchent ainsi le sol proche de la carrière, certaines couchées, d'autres dangereusement penchées en avant. Les visages, tous différents, sont très expressifs, certains faisant la moue, d'autres dubitatifs, d'autres encore semblent fiers et presque méprisants. Pierre a même trouvé parmi eux le sosie d'Eric Cantona...

Seule au milieu des personnages qui, telles des sentinelles, fixent l'horizon, je me sens subitement fiévreuse. Est-ce la présence des mois ? On dirait qu'ils vont sortir de terre et marcher jusqu'à l'océan... J'ai la tête qui tourne et je me sens très fatiguée. Vais-je connaître le même sort que les savants qui chez Tintin, dans « Le temple du soleil », subissaient la vengeance de l'indien Rascar Capac ? En fait, je comprendrai le soir même que j'ai peut-être abusé du poisson cru et que je souffre d'un petit empoisonnement alimentaire... Rien de grave néanmoins, je serai sur pieds le lendemain, triste de devoir quitter ce lieu unique et mystérieux.

Santiago, 8 heures du soir, nous posons le pied sur le continent sud américain, la première fois pour Pierre. Ça s'arrose ! Ça tombe bien, Sebastian (vous vous rappelez du beau chilien de Rangiroa ?) est venu nous chercher à l'aéroport. Il nous emmène chez lui, ou nous nous installons confortablement et débouchons une bonne bouteille de vin chilien. Bienvenue à Las Condes, Santiago du Chili !

Punta Arenas - Chili

Pierre

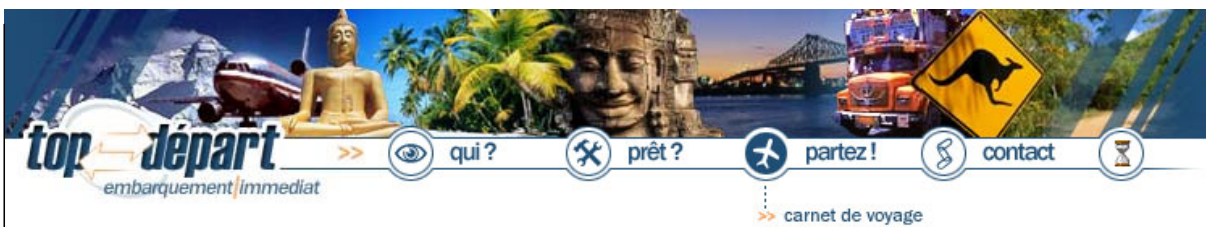
21-03-2008

Il y a 10 jours, nous avons quitté Santiago et le nid douillet de l'appartement de Sebastian avec un peu de tristesse, mais aussi avec l'excitation de bientôt connaître cet endroit si évocateur : la Patagonie. Huit jours pour découvrir cette terre hostile mais si sauvagement belle.

Arrivés de nuit la veille, nous faisons un tour dans Punta Arenas avant le départ de notre bus. Le petit centre se veut coquet mais quelque chose dans l'air trahit déjà l'âpreté de la région. Cela tient peut-être à ces larges avenues vides, froides, à cette humidité qui se joue d'un timide soleil de façade. Nous descendons de longues rues, contournons des entrepôts et débouchons sur une rude plage de cailloux gris : voilà le détroit de Magellan. La mer est calme ; le paysage n'est pas spécialement gracieux, mais il est tel que l'on peut se l'imaginer, celui d'une mer froide et plombée, dure et belle à sa manière. Les nombreux oiseaux que l'on aperçoit laissent présager de la richesse de la vie qui s'accroche encore dans les parages en cette fin d'été. Mais ce monde marin, on s'en occupera plus tard. Pour tâcher d'approcher cette Patagonie sans fin, nous avons choisi une version plus terrestre : traverser le Parc National Torres del Paine, une sorte de quintessence de la randonnée, l'incarnation de la Patagonie à en croire nos sources les plus avisées.

Nous filons dans l'après-midi à Puerto Natales, porte d'accès au parc. Nous y réglons les derniers détails de la randonnée que nous nous sommes laissés convaincre de pouvoir accomplir : circuit de 5 jours, 65 kilomètres tout sauf plats semble-t-il. De quoi impressionner les randonneurs amateurs que nous sommes ; en espérant que le temps sera de notre côté, parce qu'il peut pleuvoir, venter et franchement cailler dans ce coin. Nous nous sommes équipés de bons sacs de couchage et de vestes Gore Tex achetées à Santiago. Nous verrons le moment venu si nous sommes en état de supporter les nuits sous tente ou si l'on s'octroie un repli stratégique dans les refuges que l'on traversera. Maintenant, prions ensemble.

Nous voilà donc partis de bon matin et bonne nouvelle, le soleil brille. Un heureux présage ? Les 200 kilomètres que nous parcourons en bus sont offerts ces images de plaines immenses, sans arbres, à la végétation rase. Nous voyons nos



premiers guanacos, cousins éloignés des lamas andins rapidement suivis des nandus, une espèce de petite autruche qu'on ne s'attendait pas à trouver en pareil lieu. Beaucoup d'ois migratrices, rapaces divers, même quelques flamands. Tout ça semble assez prometteur. Nous arrivons enfin au point de départ et devant une météo aussi parfaite, nous décidons d'attaquer le parc par son côté le plus ardu et qui mène aux Torres, pics découpés ayant donné au Parc leur nom et une partie de sa renommée. Nous arrachons du sol les 10 kg (et plus) de matériel absolument indispensable à cette épopée. Putain que ça monte, tu parles d'un début. Nous n'apercevons rien du paysage de lacs que nous commençons à dominer, pas la force de se retourner, pas envie de rompre le rythme – lent. Le refuge est atteint après 2 heures d'effort ; la dernière demi-heure, plus clémente, est marquée par le survol majestueux des condors, à très basse altitude. Nous prenons un court répit, d'ailleurs très relatif puisque le refuge, qui ferme dans 2 jours, ne peut nous offrir à déjeuner (et ne garantit pas le dîner du soir – si on doit en plus marcher en état de sous-alimentation, ça promet). 3 biscuits au chocolat plus tard, on repart pour l'ascension finale des Torres, montée on ne peut plus raide dans la caillasse. Bien qu'à contre-jour, la vue sur ces éperons est saisissante, dans un dédale d'énormes rochers arrondis disposés autour de bancs de sable lunaire et d'une lagune d'un vert glauque de glacier fondu. La descente est une torture et a raison de mon genou. J'effectue les derniers kilomètres de l'étape du jour avec une jambe raide peu maniable dans ces dénivelés, qui n'est pas sans rappeler un vieux souvenir de marche à Samaria. Comme un coureur cycliste digne de ce nom, je poursuivrai l'épreuve sous anti-inflammatoire mais pour raison médicale uniquement.

On arrive enfin au refuge où nous attend un ragout – purée acceptable. La nuit et le sommeil s'installent dans la chaleur cotonneuse de nos sacs. Un long grondement monte alors du dortoir voisin dont la fine cloison ne monte pas jusqu'au toit. Juché au 1er étage, je prends alors conscience que je partage pour ainsi dire le lit d'un robuste gaillard atteint d'une terrible déformation de la cloison nasale doublée semble-t-il d'une congestion généralisée de la zone ORL. On n'a jamais entendu un truc pareil, ce garçon est vraiment une curiosité. Boules Quies. On reste quand même dans les 40 décibels. A 3.00, ça devient insupportable, mais le malade semble bien réagir aux coups de poings dans le mur. Ça repart sur les coups de 6.30 et là plus rien à faire, sinon se lever.

Après avoir bien identifié l'importun, nous repartons vers 9.30, à peu près reposés, sustentés et bien couverts. Nous nous approchons de la plaine herbeuse et de ses lacs aux verts d'absinthe ou translucides qui se nourrissent de la fonte des glaciers d'altitude s'écoulant en des nombreux petits ruisseaux. L'un d'eux, plus large et vigoureux, n'offre que quelques gués un peu sportifs et instables pour sa traversée. Je m'y colle, ça passe. Vient le tour de Fred ; au milieu du ruisseau, on assiste à une sorte de refus, rappelant le blocage caractérisé frappant parfois le cheval au moment de sauter la haie. Refus complet faisant suite à une première tentative de passage sabots nus dans l'eau glacée. Après quelques trépignements et énervements coutumiers chez les pur-sang, l'instinct est le plus fort, Fred découvre le gué qui lui convient et franchit l'obstacle en 3 sautilllements assurés. Nous reprenons notre longue route qui nous offre un très beau spectacle. Nous sommes remontés le long du massif de los Cuernos, haut plateau de montagnes découpées et massives ; derrière, le « glacier frances ». Le grand lac à notre gauche nous renvoie les reflets parfaits d'un ciel de tourmente incroyable et de cônes de neige en toile de fond, si lointains et pourtant si clairs. Malgré une température clémente, j'ai eu ce matin l'idée saugrenue d'enfiler une paire de chaussettes en poil de lapin angora du plus bel effet et censée offrir une parfaite protection contre le froid. Je ne peux juger de ses vertus thermiques mais les propriétés abrasives de ce gadget sont incontestables, deux énormes ampoules ont déjà percé à chacun de mes talons. A moins que cela ne provienne des chaussures de randonnée, qui après de si nombreuses années de service fidèle ont choisi de se dessemeler en même temps, ici, en Patagonie. La fin de journée est difficile, lourd silence dans les rangs. Jambe raide, talons sensibles, je compense en forçant sur la pointe des pieds. A mon arrivée, mon gros orteil gauche est bleu. Enfin le plus important, c'est qu'on soit arrivé. Sans concertation, on opte pour le refuge confortable au détriment de la tente et nous prenons les deux derniers lits disponibles. La chance tourne peut-être, nous allons prendre possession de notre havre de réconfort. La porte s'ouvre alors sur notre ronfleur de la veille en même temps qu'un abattement final nous saisit. La douche et les soins sont expédiés – si on se chope pas une mycose dans ces sanitaires boueux, ce sera un miracle ; merci au passage à la communauté israélienne largement représentée tout au long de la randonnée et qui a brillé une fois de plus par son mépris total des règles et des autres. Le dîner est expédié (ragout – purée) ; résignés, nous laissons notre voisin se torcher au gros rouge local en Tétra Brik avec ses amis du moment. La nuit aussi promet d'être longue.

Réveil hagard. J'ai l'impression d'avoir subi une transplantation cardiaque dans mon pouce gauche, un deuxième cœur y bat douloureusement. Au moment de refermer mes grolles, il semble que je chausse désormais du 48. Ça rentre quand même et on se met en route au rythme trépidant de la retraite de Russie. Le programme plus léger de la journée est le bienvenu ; on longe une dernière fois les Cuernos et les glaciers d'altitude, qui laissent régulièrement tomber une avalanche de neige dans un grondement d'orage. Sous un soleil pimpant, on atteint notre avant-dernière halte qui sera beaucoup plus calme. La saignée pratiquée la veille sur mon orteil a fait des merveilles, ça va mieux. On met les voiles vers le glacier Grey. Bien qu'encore hors de portée, il a envoyé ses premiers messagers, de gros icebergs entourés de plus petits blocs de glace, embarqués dans une lente dérive sans retour. Ces grosses masses inertes aux reflets bleus apportent au lac et à ces roches une touche incongrue, en font déjà un paysage à part. Puis nous voyons apparaître au loin cette déferlante figée de neige et de glace, immense dévalant sans début d'une vague blanche immobile qui égraine ses petits bouts d'elle. Bien que



lointaine, hors de portée, cette masse gigantesque, qui enserre au passage un bout d'île noire de roches éraillées est admirable. Nous suivons le lac Pehoe avant d'arriver au dernier refuge et de s'asseoir en cette fin d'après-midi face au glacier, dans le vent mordant de froid qu'il semble cracher sur nous, pour en détailler les arêtes turquoise acérées et les biseaux saphir que viennent lécher les eaux.

En ce 5ème et dernier jour, une dernière épreuve nous attend : rallier avant midi l'embarcadère d'où un bateau nous ramènera à la vie, je veux dire à la ville. Après avoir mis 4 heures 30 à l'aller, nous établissons un incroyable record personnel en 3 heures 15. Nous rentrons vraiment fatigués et avec quelques bobos à soigner, satisfaits quand même de notre performance physique et consolés d'avoir transbahuté une pharmacie aussi encombrante et pondéreuse puisque nous avons goûté à peu près à tous les médicaments représentés. Quant à la randonnée elle-même, évidemment de belles images mais l'absence d'animaux nous a un peu pesé ; et puis, ces paysages de montagne, ce n'était peut-être pas la Patagonie qu'on attendait.

Le lendemain, journée plus calme avec visite prévue des 2 magnifiques glaciers de Serrano et de Balmaceda en remontant les fjords de la région. Coupons court au suspense : ces glaciers, jamais on ne les verra, pas plus que le reste du paysage caché tout au long de la journée par la pluie, les nuages et le brouillard. Un lion de mer solitaire blotti dans un recoin de roche paraît aussi hébété que nous. Nous revenons transits et trempés des seules 10 minutes de « balades » que l'on nous propose. Le petit verre de pisco gracieusement proposé ne change pas grand-chose, à 80 dollars la journée ça fait cher le coup et on l'a mauvaise, mais c'est le jeu.

Dernier jour avant la remontée vers le Nord. On est un peu frustrés, un vague sentiment d'être passés un peu à côté de la Patagonie, que ce n'était pas ce qu'on attendait. Pour finir, on va donc essayer d'aller observer la colonie de pingouins de Magellan qui doit bientôt repartir vers le Brésil, en espérant que le temps soit avec nous ce coup-ci. Nous longeons une fois de plus le détroit de Magellan. L'eau est sombre, elle ondule doucement. Pourtant vierge de pollution, elle paraît de plomb ou de mercure gris, lourde, menaçante. Dessous, c'est l'abondance pour ceux qui osent l'affronter, mais elle se mérite. On aperçoit un dauphin tout près du bord qui disparaît aussitôt au milieu des longues traînées de kelp. L'accalmie a redonné vie à la plaine, où guanacos, nandus, vautours, putois et autres sont de sortie. Les pingouins sont eux aussi au rendez-vous. Affables, franchement drôles par moment, c'est une rencontre vraiment géniale pour nous. Les couples amoureux offrent un spectacle rafraîchissant, les jeunes un peu fous font les clowns. La nature nous montre cet après-midi son plus beau visage, ce qu'il y a de meilleur en ce bas monde. Nous partirons d'ici réconciliés, il faudra essayer de revenir un jour, ça en vaut la peine.

Chiloé - Chili

Fred

30-03-2008

Psychologiquement, nous étions préparés : sur l'île de Chiloé, il allait forcément pleuvoir. C'est donc avec le sourire que nous revêtons nos vestes imperméables pour monter sur le pont du ferry avec lequel nous traversons le Golfe d'Ancud. Les cheveux balayés par le vent et la pluie, nous observons les oiseaux qui pêchent et les lions de mer qui jouent autour de nous. Chiloé nous plaît déjà !

Nous posons nos sacs à Ancud, deuxième ville de l'île nichée dans une magnifique baie. Nous sommes installés dans une jolie maison avec vue sur la mer. Avec son vieux piano et sa cheminée, le salon est un endroit qui attire les hôtes en quête de confort et de contacts humains. Le petit déjeuner est un moment merveilleux : charcuterie, fromage, petits pains, beurre et confiture, mais aussi le manjar que l'on tartine, sorte de confiture de lait dont les chiliens semblent très friands.

Le deuxième jour, de manière presque inespérée, le ciel commence à se dégager. Nous ne croyons tellement pas au soleil chilote que nous interrogeons longuement la propriétaire de l'hôtel pour savoir si la situation peut durer. Apparemment, c'est bien parti, et nous en profitons pour retourner voir nos amis les pingouins (ceux de Magellan mais aussi ceux de Humboldt) qui séjournent dans le coin. Nous avons fait la connaissance de Deborah, une pétillante newyorkaise vivant actuellement à Santiago, qui nous accompagne pour l'excursion et que nous suivrons le lendemain jusqu'à Castro, la capitale de l'île, où nous jetons l'ancre pour quelques jours.

Le beau temps s'est installé. Nous sommes conscients de la chance insolente que nous avons, et en profiterons même pour passer un jour de plus sur l'île. Car Chiloé recèle quelques trésors, à commencer par son patrimoine culturel. Chaque jour en effet, nous concoctons en compagnie de Deborah un petit programme de découvertes des églises chilotes. Ces églises jésuites, dont certaines ont plus de deux siècles, sont la fierté de Chiloé. Certaines ont dû être intégralement reconstruites suite à des incendies ou des tremblements de terre mais la plus ancienne, celle du village d'Achao, date de 1730. Entièrement bâtie en bois, sa façade foncée très sobre contraste avec sa nef éclatante, aux différents dégradés de bleu et de brun. Comme pour la plupart des églises de Chiloé, son clocher servait également autrefois de phare pour les bateaux qui rentraient dans le Golfe d'Ancud.



Autre aspect incontournable du décor chilote, les maisons multicolores. Construites en tuiles de bois d'alerce qui peuvent faire penser à des écailles de poissons, elles sont peintes en couleurs vives comme pour tenter de nous faire oublier le climat breton qui règne ici au moins huit mois sur douze. Quand les fenêtres ne sont pas parées de jolis rideaux en dentelle, elles offrent parfois à la vue du touriste curieux des empilements d'objets insolites, batteries de cuisine ou jouets par exemple. Posés sur la plage en attendant la marée haute, les bateaux eux aussi sont multicolores et comme dans tous les pays du monde, portent des noms de femme. Le décor qui les entoure est tout simple mais pourtant très joli et reposant : des maisons sur pilotis, des collines verdoyantes d'où se détachent quelques arbres, une brume plus ou moins dense qui, selon l'heure du jour ou la météo, s'accroche au sommet de la colline ou au contraire repose à son pied, confondant alors la terre et la mer dans une même couleur bleue infinie.

Autre aspect non négligeable du patrimoine de l'île : les produits de la mer. Crabe, araignée de mer, palourdes, huîtres, noix de St Jacques et poissons en tous genres, Pierre ne sait plus où donner de la tête depuis son arrivée sur l'île. Prêt à tout essayer, il éprouve quand même une grosse déception devant le type de consommation actuel des fruits de mer à Chiloé : cuits ! L'existence d'un parasite dans l'océan interdit en effet la vente de coquillages crus dans les restaurants. Qu'à cela ne tienne, c'est le moment de tenter de nouvelles recettes, plus ou moins réussies d'ailleurs. Si la paila marina, sorte de soupe de poissons très naturelle, fut une belle découverte, le curanto, en revanche, fut un désastre qui nous a toutefois permis de vivre une grande première : Pierre déclarant forfait devant son assiette, après avoir timidement avalé deux morceaux. Il faut dire que ce mélange de viande (porc, poulet, saucisses), de patates et de coquillages n'a rien d'attrayant. Les moules, aussi grosses que ma main, ont eu raison de l'appétit d'ordinaire féroce de Pierre. Une grande consolation, toutefois, c'est le petit vin blanc qui aide à digérer non seulement certains plats mais aussi la musique traditionnelle chilote qui, avec ses accents d'accordéon oscillant entre la Bavière et le Pays Basque, est assez amusante au début puis finit par vous vriller les nerfs.

C'est notre dernier jour à Chiloé. Après avoir succombé aux plaisirs culinaires de l'île et terminé notre tournée des églises, il est temps de reprendre la route vers d'autres horizons. D'ailleurs le ciel commence à devenir nuageux et le vent s'est levé, comme pour nous rappeler que les beaux jours ont une fin. Détendus, imprégnés des belles images de Chiloé et des bons moments passés en compagnie de Deborah, nous montons à bord du bus qui nous emmène vers la région des lacs et des volcans.

San Pedro de Atacama - Chili

Fred

26-04-2008

La première chose qui frappe, lorsque l'on arrive à San Pedro de Atacama, c'est la couleur ocre de la terre et le bleu du ciel. On pourrait se croire dans une oasis en Afrique du nord mais la fraîcheur de l'air et le léger essoufflement que l'on ressent en marchant vite nous rappellent que nous sommes à plus de 2500 mètres d'altitude.

San Pedro est notre dernière étape avant de quitter le Chili, c'est aussi une région riche en excursions et activités diverses. A peine installés, nous faisons la tournée des agences de voyages pour organiser les jours à venir. L'excursion numéro un est la vallée de la lune, un magnifique site dans le désert où l'on va admirer le coucher du soleil, et accessoirement son rendez-vous avec la lune. Ça tombe bien, c'est la pleine lune dans 2 jours. Mais ça tombe mal aussi, car San Pedro est l'endroit idéal pour observer les étoiles, or la pleine lune empêche une bonne visibilité. De plus, les autres excursions (au salar, aux lagunes et aux geysers) sont prises d'assaut par les touristes et, compte tenu du fait que nous avons également des contraintes de dates pour notre baptême de cheval, il nous faut jongler avec le calendrier et finalement allonger un peu notre séjour à San Pedro. Bref, notre histoire de ciel et de désert commence par un gros casse-tête chinois...

Premier tour dans le désert, la vallée de la mort et la vallée de la lune. Des paysages de roches et de sable, avec en toile de fond les montagnes et les volcans aux neiges éternelles, sublime. C'est mon anniversaire, je suis gâtée : d'abord un petit cours sur la géologie de la région (avant de devenir banquière je voulais être géologue, c'est dire si j'ai mal tourné) puis une descente de dune de sable pieds nus en courant, que dis-je, en volant ! Pour terminer la journée, un festival de couleurs dans la vallée de la lune, au coucher du soleil.

Le lendemain, nous voici partis pour le salar d'Atacama et les lagunes Miscanti et Miniques. Nous apprenons à distinguer les différentes espèces de flamants roses présentes et avons même droit à la visite d'un magnifique petit renard à côté des lagunes qui, perchées à 4000 mètres d'altitude, présentent de superbes nuances de bleu, de vert et de brun.

Le troisième jour, les choses sérieuses commencent : on va monter à plus de 4500 mètres pour découvrir les geysers du Tatio. Les consignes nous ont été données la veille : pas d'alcool et pas de viande, rien que des aliments légers pour supporter de monter si haut à l'aube, par moins 13 degrés. Nous sommes confiants, ayant déjà atteint plus de 5200 mètres dans le Parc Lauca au nord du Chili, nous devrions supporter le choc. Et en effet, pas le moindre mal de tête à signaler, juste



la peur de sacrifier éventuellement un doigt en prenant des photos avec une telle température... Nous pousserons même la plaisanterie jusqu'à se baigner dans un bassin proche du principal geyser, dans une eau à 25-30 degrés. On commence à s'endurcir, ça nous rassure, on est quasiment prêts pour partir en Bolivie dans quelques jours...

Pour parfaire notre forme physique, nous louons des mountain bikes le lendemain pour faire un petit circuit sur les routes au milieu du désert. Nous en profiterons pour faire notre photo officielle du Chili (ouf, il était temps !) sur la terre craquelée des alentours de San Pedro. Mis à part les traditionnels grognements de Pierre lorsqu'il enfourche cet engin (voir commentaires sur les mountain bikes dans le récit de l'île de Pâques) et, pour ma part, la désormais traditionnelle chute « à l'arrêt », cette petite virée à deux roues qui nous a amenés sur un site archéologique très ancien, fut fort agréable.

Mais la soirée de cette même journée fut tout bonnement exceptionnelle. Le grand soir était enfin arrivé, celui de la séance d'astronomie où j'allais enfin renouer avec l'une de mes grandes passions de lycéenne ! Il s'agit d'un tour organisé quasiment tous les soirs (sauf parfois ceux de pleine lune...) par un ancien astronome du CNRS installé depuis plusieurs années au Chili. Il faut dire que le Chili, dont la pureté du ciel est remarquable, compte les observatoires astronomiques les plus puissants du monde. Nous faisons tout d'abord connaissance avec notre professeur, dont l'humour désespéré nous séduit immédiatement. Nous apprenons ou réapprenons à reconnaître les constellations, décrites avec un tel humour qu'il nous sera désormais impossible d'oublier qu'Orion est accompagné de deux chiens (grand et petit) et d'un lièvre, ou que la Vierge est grosse... Nous sommes réellement impressionnés par la netteté des cratères lunaires, mais le clou de la soirée sera sans aucun doute l'observation de Saturne et de ses anneaux. Ce soir-là, perdus dans notre oasis au milieu du désert d'Atacama, nous nous sentons tout petits dans l'univers mais heureux...

Nous avons annoncé l'événement dans une newsletter, il a fini par arriver pour notre dernière journée chilienne : le baptême de cheval. Comme souvent dans ces cas là, je parlais moins confiante que Pierre, allez savoir pourquoi. J'avais raison. Tout d'abord, nous tombons sur un moniteur à moitié autiste, qui ne semble guère concerné par le fait que c'est notre première fois. Cet abruti se contente de nous aider à grimper sur notre animal, et c'est parti ! J'ai beau me dire que dans le désert, la chaleur ramollit tous les êtres vivants, je sens mon cheval nerveux. Il tourne la tête à droite, à gauche, surveillant tout ce qui se passe autour de lui afin d'éviter la honte suprême : se faire doubler. C'est bien simple, dès que le cheval d'un autre touriste essaie de passer devant, il se met à accélérer et lui donne même un coup de sabots. Je me raidis de plus en plus, le « moniteur » m'explique que l'animal ressent ma nervosité mais je suis désolée, ce n'est pas moi qui ait commencé... Ou alors le cheval lit-il dans mes pensées ? J'avoue que lorsque j'assiste, impuissante, à ses accélérations, je pense en moi-même que ces bestioles sont incontrôlables voire dangereuses, que je préfère de loin les dromadaires et que j'ai hâte que la balade soit terminée... Finalement le guide se rend compte que le mors de mon cheval le blesse peut être, et l'échange avec celui d'un autre. Tout rentre dans l'ordre ou presque : ma monture sera beaucoup plus calme (et moi aussi) pour le restant de la journée, mais refusera tout de même d'être doublée par les autres. Question de caractère... Quoiqu'il en soit, nous traverserons des paysages magnifiques et rentrerons à bon port, poussiéreux et fatigués, mais ravis.

Pour notre dernier soir dans ce pays que nous avons tant apprécié pendant ces deux mois, nous choisirons de dîner dans un bon resto (« El cielo » !) en compagnie de Caroll, une charmante cavalière rencontrée quelques heures auparavant, qui aura bien contribué à détendre l'atmosphère de notre baptême de cheval... Et c'est sous un ciel encore rempli d'étoiles, quelque part dans le désert d'Atacama, qu'une nouvelle page de notre tour du monde se tourne avec notre départ en Bolivie le lendemain...

La Paz - Bolivie

Fred

11-05-2008

« Ouvrez la bouche, je vais faire une radio de cette molaire ! », me dit le dentiste. Je suis à Sucre, grande et élégante ville coloniale, capitale de la Bolivie. Depuis quelques jours, je ressens effectivement une douleur sur une molaire, mais ne peux m'empêcher de sourire en pensant au ridicule de la situation : ai-je une carie à Sucre ?!!!

Tout avait pourtant bien commencé en Bolivie, en particulier la traversée du salar d'Uyuni, le plus grand salar du monde avec ses 12000 km carrés d'intense blancheur. Avant d'arriver au salar à proprement parler, et de dormir dans un véritable hôtel en sel, nous avons parcouru des dizaines et des dizaines de kilomètres dans des paysages très variés mais souvent désertiques, ponctués de lagunes aux couleurs extraordinaires. Du blanc, du bleu, du vert turquoise, puis de l'orange, du rouge, du pourpre. On en prend plein les yeux à la Laguna Colorada, où nous nous arrêtons pour passer la nuit. On nous avait promis d'y passer la nuit en refuge la plus froide de notre vie, aussi avons-nous pris les devants et loué un sac de couchage, en plus des cinq couches de couvertures de nos lits et de nos sous-vêtements thermiques. Pourtant, en pleine nuit, nous nous réveillons dans une fournaise et devons enlever une ou deux couches afin de pouvoir nous rendormir dans de bonnes conditions. Nous partageons notre dortoir avec nos compagnons de jeep, deux suisses allemands, une allemande et une anglaise, un peu plus chaleureux que la température extérieure (3 ou 4 degrés tout au plus). En revanche, le bon côté des



choses est leur ponctualité et leur discipline, mais pour la rigolade, il vaut mieux attendre d'autres rencontres... A la fin du voyage, nous faisons halte pour la nuit à Uyuni, ville assez déprimante au milieu de nulle part, et achetons nos billets de bus pour partir le lendemain à Potosi.

Potosi, 4000 mètres d'altitude. Désormais nous sommes habitués à manquer d'oxygène, mais nous ne souffrons pas de maux de tête ou nausées. Nous ressentons juste un fort essoufflement lorsque nous devons monter des rues assez pentues ; nous qui marchons d'un bon pas à Paris avons appris à ralentir la cadence sous peine d'avoir la tête qui tourne. Nous mettons en place notre plan « haute sécurité » pour éviter les vols à la tire malheureusement plus courants qu'au Chili : laisser un maximum d'objets de valeur à l'hôtel et porter deux ou trois pochettes secrètes sous nos vêtements, afin de se balader les mains dans les poches... Toutefois, nous ne ressentons pas la moindre insécurité à Potosi. Nous sommes d'ailleurs plutôt sous le charme de notre première ville coloniale bolivienne, qui nous offre l'occasion de nous sensibiliser avec l'art baroque mérité. Les portails des églises sont magnifiquement travaillés, sans parler des retables et des peintures. Nous découvrons également pour la première fois les marchés boliviens, avec leurs marchandes aux milles jupons, aux bas de laine et chaussures plates, aux chapeaux melons portés très haut sur leurs cheveux tressés. Sans doute l'expression la plus accomplie de l'anti sex appeal, le remède absolu contre le désir amoureux, mais ç a reste un tableau pittoresque et charmant.

Quelques jours après cette plongée dans l'art colonial et dans les mines d'argent de Potosi pour Pierre - ces mines qui ont fait la fortune de l'Espagne et de toute l'Europe sont toujours exploitées, sondées sans relâche par des hommes et des adolescents dans l'enfer de poussière et de chaleur d'un Germinal moderne - nous partons en taxi pour la capitale Sucre avec René Louis, journaliste à Radio Canada. C'est la veille du 1er mai, on nous promet pour le lendemain des manifestations, des pétards et surtout, la fermeture de tous les sites intéressants. Ça tombe bien, je ne suis pas en forme avec ma douleur dentaire. Vendredi 2 mai, je dois absolument consulter un dentiste, mais où aller ? Il y a des cabinets dentaires plein les rues à Sucre, mais l'idée de me retrouver devant un dentiste bolivien ne m'enchant guère. Nous avons alors la riche idée de frapper à la porte du consulat de France, où Mme le Consul nous reçoit fort gentiment et nous donne les coordonnées du meilleur praticien de la ville.

« Quand rentrez-vous en France ? », me demande le docteur Rendón. « Dans 3 mois ! ». « Combien de temps restez vous à Sucre, il faut refaire cette couronne ?! ». A ce moment, je devais être blafarde... Pourtant, le docteur Rendón et sa femme, également dentiste, tous deux adorables et manifestement très compétents, me prescriront des antibiotiques et tout rentrera dans l'ordre.

Nous pourrions poursuivre notre visite des principaux monuments et musées de la ville, et nous rendre au marché de Tarabuco, soi-disant haut en couleurs. Pour tout dire, nous resterons un peu sur notre faim. L'endroit est très touristique et les indiens refusent d'être photographiés : une marchande de légumes jette une carotte sur Pierre qui tente discrètement de tourner un petit film du haut d'un escalier. Puis une deuxième carotte le frappe dans le dos. Pierre récupère le projectile et le balance à son tour sur l'ennemie. Une bataille de carottes s'engage alors, nous décidons finalement de quitter les lieux avant que la situation ne s'envenime...

Nous n'irons pas plus à l'Est du pays, même si cet « Oriente » ne semble pas manquer de saveur. Le pays tout entier ne parle plus que du référendum organisé ce week-end par la province de Santa Cruz, souhaitant ni plus ni moins devenir indépendante du reste du pays et garder ses richesses (les puits d'hydrocarbure y sont regroupés) pour elle toute seule. Pauvre Bolivie, une fois de plus menacée, manipulée et spoliée au nom de l'intérêt financier et politique de quelques uns... Situation irrationnelle qui promet quelques troubles dans la rue que l'on sent assez prompte à s'enflammer. On évitera ces problèmes en remontant directement vers le Nord.

Changement de décor après une nuit de bus, nous arrivons à Cochabamba. Nous sommes redescendus à 2500 mètres d'altitude et la température est clémente. On peut même se promener dans la ville en T-shirt, le rêve ! Le but de notre visite à Cochabamba est un autre marché, apparemment très typique. Malheureusement, au moment de nous y rendre, nous apprenons que les routes des environs sont bloquées à cause d'un des nombreux conflits sociaux ou ethniques secouant le pays, ce mode de protestation étant particulièrement appréciés des manifestants boliviens. Résultat des courses, nous oublions le marché, qui de toute façon n'a lieu qu'une fois par semaine, et décidons de partir - si c'est possible - pour La Paz. Le lendemain, la voie est libre.

La grande ville est curieusement située dans une espèce de trou au milieu de l'Altiplano, on se demande qui a bien pu avoir l'idée d'établir une ville dans un endroit pareil... La circulation est épouvantable, on se croirait à Paris. On est à 4000 mètres et on étouffe à cause des gaz d'échappement, quelle ironie ! Mais La Paz recèle quelques monuments coloniaux intéressants et surtout, c'est le paradis du shopping pour qui cherche des vêtements en alpaga à bon prix. Alors que nous ne sommes pas des adeptes du lèche-vitrines en France, nous attrapons une fièvre acheteuse et passons une journée entière à faire les marchés et les boutiques. Et c'est ainsi que nous nous retrouvons à la poste principale un samedi matin, pour envoyer un colis de 6 kg vers la France. Un peu honteux d'avoir fait des courses au lieu de se cultiver, nous décidons alors d'aller visiter un site



archéologique important, à une quarantaine de kilomètres. Une heure plus tard, notre minibus se retrouve bloqué sur la route près de laquelle se déroule une grande fête populaire, au son des fanfares. Les boliviennes sont venues endimanchées et les hommes, quand ils ne sont pas musiciens, s'apprêtent à revêtir des costumes à paillettes. Nous descendons du bus et nous approchons, prenons des photos. De toute façon, nous risquons d'être bloqués pendant un bon moment. Tout à coup, alors que nous sommes montés sur la colline pour mieux observer le défilé, la circulation reprend. Nous courons vers notre bus mais trop tard, il est parti sans nous. Finalement, nous resterons à la fête, parlerons et boirons de la bière avec les boliviens qui nous invitent à nous joindre à eux. Tant pis pour la culture...

Nous quittons La Paz bons copains, mais il est temps de refaire nos sacs car demain, en guise d'introduction à notre proche périple péruvien, le lac Titicaca nous attend.

Iquitos - Pérou

Pierre

05-06-2008

Dès que nous sortons de notre avion, en cette fin d'après-midi, nous retrouvons une moiteur et une chaleur qui n'existaient plus que dans nos vieux souvenirs asiatiques. Le froid bolivien et du sud péruvien commençait à nous taper sur les nerfs ces derniers jours, nous ne sommes vraiment pas faits pour ça.

Nous venons d'arriver à Iquitos, porte d'entrée de l'Amazonie, ville atypique reliée à aucune route et que l'on n'atteint que par avion ou par bateau après plusieurs jours de navigation. Nous avons choisi « l'option courte » pour venir dans cet autre monde ou nous resterons 6 jours. Nous sommes accueillis à l'aéroport par Jean Louis, ancien médecin français installé ici depuis 4 ans avec sa femme et sa fille et qui nous accompagnera tout au long de notre circuit.

A Iquitos, c'est assez curieusement un bout d'Asie égarée que nous avons l'impression de retrouver. Le ciel est gris et chargé de gros nuages. Des motos-taxis pétaradants, frères jumeaux des tuks-tuks familiaux, sont réapparus comme par enchantement, presque 4 mois après s'être volatilisés. Ça klaxonne et ça vrombit partout mais sans atteindre la même frénésie, en gardant un ton en dessous. Peut-être en va-t-il de même à Manaus et dans ces « villes coincées » dans l'Amazonie sauvage, petits postes avancés des hommes dans un monde qui n'est pas le leur. Le Brésil n'est d'ailleurs pas si loin, cinq jours de descente du fleuve suprême y mènent.

Il flotte dans la ville le même parfum d'aventure que dans que dans ces grands ports plus riches de souvenirs que d'avenir, le formidable bassin de l'Amazone tenant ici lieu d'océan. On y retrouve un peu de l'atmosphère de Valparaiso ou de Zanzibar ; le delta du Mékong a lui aussi gardé un peu de cet esprit de contrebande, mais Saigon a pour sa part bel et bien changé d'ère. Iquitos ressemble à ces ports d'errance, au rythme alangui. On y trouve la même faune bigarrée et hétéroclite d'occidentaux un peu aventuriers, un peu rêveurs, un peu marginaux aussi. Comme Erwin, rencontré par hasard sur une terrasse, prof d'université française et descendant d'une famille de colons chercheurs d'or et touche-à-tout ; revenu dans cette Amazonie pour poursuivre quelques rêves de grandeur utopique hérités de ses ancêtres, dans un coin perdu où beaucoup de coups sont permis, en particulier contre les « gringos » présumés fortunés. Cette terre des possibles est aussi intensément mystique. Le chamanisme et la médecine traditionnelle par les plantes y sont pratiqués depuis toujours, les esprits sont présents et admis dans la vie des gens. Mais ce que l'on retient surtout des rituels de communication, c'est la cérémonie de l'ayahuasca, préparation hallucinogène offrant pour quelques heures des visions de mondes irréels ou intérieurs, en même temps qu'un lavage d'estomac et d'intestin en profondeur... Ces expériences sont semble-t-il devenues un véritable business lucratif pour touristes qui cherchent un shoot un peu nouveau. Mais au-delà de ça, on comprend également le pouvoir d'attraction et le désir de (se) découvrir que suscite ce monde si étranger.

Iquitos a le charme sulfureux et indéfinissable des bouts du monde. La plupart des touristes passent sans le voir, ils ne font que traverser la ville pour gagner leur lodge installé bien plus loin, en forêt. La sécurité est il est vrai assez précaire, les techniques de vol les plus élaborées ont ici été mises au point et bénéficient encore de trésors d'inventivité. Mais peut-être pas plus qu'ailleurs au Pérou après tout...

Ça et là dans le centre ou le long du Malecon, promenade plus calme et familiale surplombant le fleuve, on peut voir de nombreux et séculaires immeubles coloniaux, à la façade recouverte d'azulejos de faïence. La plupart sont décatés et peu ou pas entretenus mais ils ont conservé leur élégance exotique.

Et puis il y a le marché de Belen. C'est bien plus qu'un énième marché pittoresque, tout sauf le prétexte à une attraction touristique. On y pénètre à travers l'ambiance enfumée de ses comedors et l'odeur âcre du poisson grillant doucement pour le petit déjeuner. Les étalages de bric-à-brac divers sont très richement fournis, destination presque finale de tous les trafics de la région, principalement en provenance du Brésil. Toujours ce parfum de contrebande... Le coin des herboristes y est intéressant, l'ayahuasca y est omniprésente au côté de toutes sortes de racines, graines, feuilles... Digne cousin des marchés chinois ou vietnamiens. Des fruits improbables qui n'existent qu'ici et dont on essaie de mémoriser la saveur et les couleurs, à



défaut de pouvoir en retenir le nom.

Mais le clou, le centre névralgique, c'est le marché de poissons : successions d'étalages regorgeant d'espèces de toutes sortes, donnant une idée de la formidable diversité de la vie dans les eaux de l'Amazonie. Le nombre d'espèces dépasse tout ce que l'on a pu voir par le passé, qu'il s'agisse de marchés d'eau douce ou de la mer. Les couleurs restent assez ternes mais on trouve des têtes et des corps de toutes les formes, des piquants et des moustaches, la plupart du temps assez inquiétants. Certains poissons semblent cuirassés, tout droit sortis d'eaux préhistoriques. Et puis il y a les « curiosités », qui éveillent des sentiments mélangés de dégoût et de fascination : les tortues « décarapacées » ; les escargots gigantesques accompagnés de leurs oeufs ; les queues de caïmans.

Ce marché symbolise à lui seul la décadence, mais aussi la force et la richesse brutes de la ville, l'une des seules enclaves humaines bien établies de cet immense espace. Comme une promesse pour notre périple de 5 jours un peu plus en profondeur.

C'est à Jean Louis que l'on doit tout ce que l'on va en découvrir maintenant.

Iquitos - Pérou

Pierre

20-06-2008

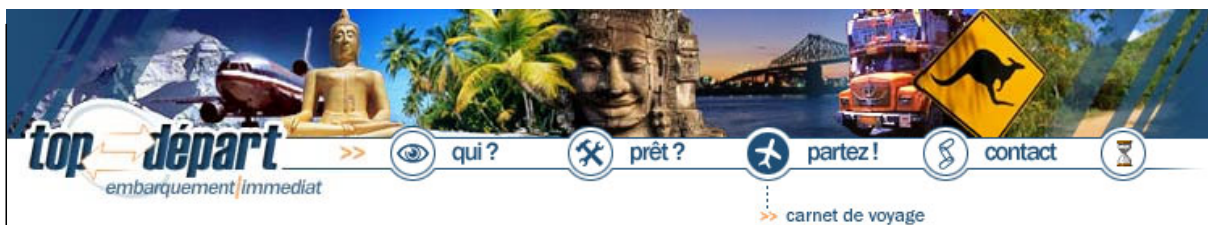
Après notre visite du marché de Belen, nous devons partir pour Tamshiyacu, petit village qui sera notre port d'attache dans les prochains jours. Le bateau qui doit nous conduire au village est amarré là, mais ne part pas comme il était prévu. Il est plein, aucun problème mécanique apparent, tout est prêt, mais rien ne se passe. Les gens ne s'en formalisent pas, tout le monde reste sagement à sa place, sans colère ni impatience apparente. Le temps n'a pas d'importance, rien ne compte vraiment. Un de ces nombreux points communs avec ce Cambodge que nous aimons tant, si éprouvant pour les nerfs occidentaux, mais qui en fait aussi le charme. Nous partirons finalement après 2 heures d'attente. C'est comme ça, c'est tout.

Nous découvrons Tamshiyacu en cette belle fin d'après midi. L'Amazonie est tout près, au bout du minuscule quai qui y descend. Aucune voiture, on entend seulement quelques tuk tuks qui ne se roulent pas dessus, loin s'en faut. A une heure de bateau d'Iquitos, il n'y a étrangement aucun touriste. Les larges rues du village - imaginées par un maire un peu mégalo sans doute - ne servent qu'à déambuler nonchalamment. Si, elles ont quand même leur utilité : le soir venu, on y installe sa table pour le dîner, on prend le frais tout en discutant avec ses voisins sur cette terrasse publique de circonstance. On se retrouve inmanquablement sur la place des armes, qui n'a jamais aussi mal porté son nom. C'est un petit monde bon enfant, tranquille, vivant au rythme qu'il s'est choisi et baigné de quiétude.

Notre séjour en Amazonie n'est pas une expédition aventureuse dans la jungle à la découverte d'animaux sauvages ou insaisissables, comme j'ai pu en avoir le désir à un moment. Pendant ces quelques jours - trop courts, nous en apercevons bien vite - c'est une autre vision que nous allons porter à cette nature difficile et aux gens qui essaient de l'accommoder un peu. L'immersion dans la jungle est compliquée et ingrate, l'observation d'animaux requiert de s'enfoncer très loin en forêt, ou au moins de se rendre dans la réserve de Pacaya Samiria éloignée, et encore... Les « tours dans la jungle » fabriqués par les lodges de la région et vendus par les agences d'Iquitos, c'est la plupart du temps du temps du bidon. Débarrassés de cette mise en scène, on peut avoir un apprentissage plus authentique de la vie ici.

Nous passons la journée suivante sur l'Amazonie, accompagnés de Jean-Louis et de John, notre guide omniprésent. Ce matin, nous partons à la découverte des dauphins roses et des dauphins gris de l'Amazonie. Après quelques apparitions discrètes et distantes, nous les trouvons bientôt affairés proches d'une berge. Après avoir isolé un banc de petits poissons, c'est la curée. On observe ces drôles de bêtes aux yeux minuscules et à la peau étrange, couleur chair. Moins gracieux et plus timides que leurs cousins de l'océan, ils semblent bien fragiles. Belle rencontre quand même. Après le déjeuner servi par une famille du petit village voisin de San Philippe (découverte au passage d'un fruit délicieux et doté de l'étonnante propriété de coller littéralement les lèvres qui l'ont dégusté), on remonte un petit affluent de l'Amazonie sous la chaleur. La journée se termine par une partie de pêche rigolote, une première pour Fred qui se retrouve en plus aux prises avec les poissons assez bizarres de l'Amazonie. L'apprentissage est d'abord peu concluant, mais après une première phase de découragement coutumier et prévisible (matériel défaillant, chiant, pas faite pour ça...), elle se prend au jeu et termine très fort. Au final trois poissons attrapés, à peine un de plus pour moi.

Le lendemain, après une heure de marche dans la forêt mêlée aux cultures, nous voilà arrivés à l'originale ferme qu'exploite un vieux couple de paysans. Nous visitons d'abord leur incroyable élevage de paiche : il s'agit du plus grand poisson carnassier de l'Amazonie, genre brochet massif et survitaminé de plus d'1 mètre, dont les flancs gris sont striés d'un bel orange vif. On assiste impressionnés à la séance de nourrissage où il ne vaut mieux pas laisser traîner sa main. On passe ensuite à la plantation de palma rosa, essence rare dont on tire une huile précieuse utilisée en parfumerie et dermatologie. Ce projet important pour les planteurs du coin n'est pas encore opérationnel, mais l'optimisme léger semble de rigueur, alors espérons. Le visage de ce vieux monsieur, marqué et affûté comme une lame, est de ceux qu'on n'oublie pas ; son regard



pétillant d'intelligence a gardé toute intensité et trahit sa curiosité de savoir et de comprendre les modes de vie, les habitudes et les croyances bizarres venues d'ailleurs.

Ce jour marque surtout le 52ème anniversaire de l'école de Tamshiyacu ; ce soir, c'est donc la fête au village. Les spectacles de danse, de chants, de poésie et de comédie se succèdent sous les applaudissements.

Pour notre 3ème journée, nous partons pour une marche dans la jungle avec John. L'environnement se fait vite dense et étouffant. L'humidité est lourde, les moustiques surgissent à la moindre pause. Le vert est partout, presque sans nuance, le ciel laiteux ne parvient plus jusqu'à nous. Aucune autre couleur, sinon le brun sombre de la terre et le rouge occasionnel d'une fleur exotique trop rare.

Rien ne bouge vraiment, la jungle semble vide. Mais quand on y prête attention, on se rend compte que le monde de l'infiniment petit palpite bel et bien, les infatigables et peu recommandables fourmis en tête. La plupart mordent ou piquent, certaines - consommées en poudre après cuisson comme remède - sont venimeuses et provoquent de fortes fièvres. Mais à notre échelle, pas de vie apparente. John nous montre une empreinte de puma, qu'il date de la nuit même. Une autre, puis une autre, elle suit la même piste que nous, le long d'un ruisseau, mais il s'agit plutôt d'un fantôme. Heureusement, il y a les bruits. Dans ce vide apparent, ils paraissent venir de nulle part et prennent d'autant plus d'ampleur. Plus encore que les grésillements d'insectes, les cris des oiseaux fascinent. Lointains, ils rassurent et maintiennent les sens aux aguets. Soudain plus proches, ils emplissent l'air. Sur le chemin du retour, l'incroyable concert des ave jurcos monte tout autour de nous, ils se répondent en échos et semblent rester accrochés dans l'air tant ils sont aigus, vibrants et forts. Avec la moiteur, ce sont ces bruits là qui font la jungle.

Pas de petit-déjeuner servi par la femme de John en cette dernière journée : nous rentrerons cet après-midi à Iquitos, mais avant ça, nous allons partir en beauté. Levés dès potron-minet, nous partons pour une découverte des oiseaux du coin. Durant la courte traversée et descente de l'Amazone, un dauphin vient nous faire ses adieux sans se départir de sa prudence tenace, puis un étrange poisson saute littéralement dans la pirogue, dont il faut soi-disant se méfier : bien que de taille modeste, il arbore une dentition impressionnante qui ne lâche rien une fois qu'elle a mordu. On l'appelle ici le poisson chien. Sympa l'Amazone. On atteint finalement le cours d'un petit rio, que l'on va remonter en silence, à la pagaie. Le pilote de la pirogue me dit parfois venir y pêcher, mais jamais la nuit. Il paraît en effet que vivent encore dans ces eaux noires des alligators, que les braconniers d'ici n'ont pas encore bouffés et dépecés. Mais le jour est levé, il est déjà trop tard pour les apercevoir et le niveau des eaux, trop bas, a de toutes façons déjà fait déguerpir ces locataires des berges et des racines immergées vers des contrées plus accueillantes.

Nous progressons avec aisance, à peine freinés de temps à autres par un rideau d'herbes aquatiques ou de branches tombées. Bientôt, on se retrouve dans un réseau de grands arbres aux racines blanches et aériennes qu'on ne distingue plus vraiment des troncs. Il fait plus sombre dans cet embryon de mangrove, ni hostile ni trop envahissant.

Et partout les oiseaux sont là, ils s'accommodent de tous les milieux ; seule leur présence agite un peu le calme de ce matin. Les hérons et les martins-pêcheurs sont dans leur jardin. Les petits perroquets verts brillent et se disputent sans cesse de petits riens. Des aigles d'un bleu noir uniforme se laissent parfois approcher. Seul se distingue le regard fixe, d'un orange éclatant, à la fois hypnotique et inquiétant. Les serres, à peine plus fades, concentre leur puissance. Il paraît qu'eux aussi se sont socialisés puisqu'ils affectionnent particulièrement les poulets des fermes du coin. A notre grande joie, une bande de toucans se pose au-dessus de nos têtes. D'abord les plumes jaunes et rouges se détachent, puis leur immense bec multicolore. Ils disparaissent moins d'une minute plus tard, aussi vite qu'ils sont arrivés. Quelques colibris étincelants font vibrer l'air autour de nous et récupèrent parfois de leurs efforts insensés sur une branche proche. Et puis il y a tous ces oiseaux inconnus et que l'on ne reverra nulle part ailleurs, aux couleurs parfois d'un rouge éclatant, parfois d'une prudente sobriété.

On amorce un retour au moteur immédiatement interrompu par nos guides. Ils ont entraperçu une grande bande de singes pichicos. En état d'alerte maximum, la troupe évacue rapidement à travers les branches à la force de leurs bras disproportionnés : les coups de fusil ne sont pas rares dans la région.

Mais pour nous, cette Amazonie restera surtout un endroit de rencontre.

Avec ses habitants d'abord, dont on envie un peu l'insouciance et la facilité à vivre simplement le moment présent, une évidence dont on s'est écarté. Nous les avons vus vivre, nous les avons aussi découverts à travers les témoignages de Jean-Louis. Des témoignages d'une grande tendresse pour ces éternels enfants, un peu d'exaspération aussi face à l'excès de fatalisme de ces gens à l'histoire tourmentée, face à un certain individualisme aussi qu'on espérerait ne pas voir ici. Mais les hommes sont des hommes, partout.

Rencontre avec John, le guide qui nous a accompagné partout. John a six enfants, un septième en route. C'est un grand passionné et connaisseur des plantes médicinales de la forêt et mystique à souhait. Lors de la visite de sa chakra, bout de terre cultivé, il nous détaille chacune des innombrables plantes qu'il a accumulées, ses vertus thérapeutiques, son mode de préparation et d'administration. La pharmacopée semble inépuisable. Nous essayons aussi de comprendre la relation sacrée qu'il voit avec la jungle et ses plantes, le lien avec les esprits de chacune d'elles sans lesquels les connaissances accumulées et le pouvoir des décoctions seraient nuls, selon lui. Ce mysticisme est assez difficile à comprendre, mais on peut au moins



l'accepter.

Rencontre avec Sonia, ancienne volontaire au sein de l'association de Jean-Louis qui n'a pu résisté à la tentation de venir revoir cet endroit et ces gens. Sonia, c'est une fille libre, une fille bien. Bon vent à toi.

Et puis il y a Jean-Louis, qui a décidé de poser ses valises ici, dans cet endroit qu'il a probablement longtemps cherché, après la vie de toubib en France, après les missions en Afrique et ailleurs... Un type qui en a vu et entendu des tas. Surtout quelqu'un qui ne perd pas de temps à savoir si ce qu'il fait est mérité ou sera au moins reconnu. Il agit, c'est tout, comme un bon samaritain qui surtout ne se la raconte pas, en donnant au passage une leçon de générosité et de simplicité. Mais c'est lui qui a raison parce que ça rend heureux.

Jean-Louis a monté des partenariats avec les écoles du village, les centres de formations professionnelles mais aussi des établissements de soins, etc. et fait venir de France ou d'ailleurs pour quelques semaines ou quelques mois des bénévoles qui forment les jeunes villageois. Les besoins de compétences sont très nombreux et variés, ils vont de la santé aux enseignements techniques (menuiserie, plomberie, soudure...), de l'informatique à l'enseignement des langues, etc. Il a créé une activité de tourisme solidaire à laquelle nous avons eu le bonheur de participer. Aucun intermédiaire, 100% des revenus sont distribués aux habitants, seuls acteurs locaux du séjour. Les surplus permettent de financer des projets divers (le dernier en date étant l'école de San Philippe) toujours en partenariat avec les habitants, car imposer ses projets ne mène à rien.

Et il y a le projet prometteur d'un commerce équitable de l'artisanat local, des beaux bijoux de la forêt et des bois rares, comme le très beau palo sangre, étudié comme pour les autres avec réalisme et rigueur. Pour tout ça, les besoins sont grands, mais celui qui y participe reçoit en réalité plus qu'il ne donne de son temps. Alors il ne faut pas hésiter.

Avec Jean Louis on se marre bien, toujours une bonne histoire. Mention spéciale pour cette sidérante page d'histoire de France racontée de manière très personnelle, des mérovingiens à nos jours en suivant au passage les vicissitudes des croisades et des chevaliers templiers... Authenticité historique restant à établir, mais alors quelle rigolade ! Et on en passe des meilleures (souvenirs de consultations édifiantes, l'évangélisation du village par les nouvelles sectes américaines, etc.). Jean-Louis, ça a été un bonheur de te rencontrer. Je suis sûr qu'on se recroisera, merci en tout cas pour tout.

Pour contacter Jean-Louis et découvrir son action, allez visiter son site : <http://amazonie-perou-solidarite.fr/gd>

Iles Galapagos - Equateur

Pierre et Fred

04-07-2008

Ce mythe, on en a rêvé, bien avant le départ du voyage. Les Galapagos ; il suffit de prononcer ce mot pour partir, mais cela évoque tant de choses, d'images lointaines de paradis perdu, que ce monde paraît être un ailleurs inaccessible, un autre monde abstrait. Un vrai mythe pour nous en tous cas, que nous allions toucher, pour de vrai.

Dès notre premier jour en Equateur, il n'y avait déjà presque plus que lui. Mais l'excitation se doublait d'une angoisse aigüe : à une ou deux semaines de notre départ présumé, nous n'avions rien réservé. Pourtant les préparatifs avaient commencé depuis plus d'un mois. Premiers contacts par mail auprès d'agences pour un état des lieux des programmes proposés (aïe, ça coûte vraiment une fortune, on va attendre un peu et voir tout ça sur place). Phase de documentation tous azimuts sur les animaux à voir, les îles incontournables. Nous arrivons à Quito avec les idées très claires sur notre itinéraire idéal et les écueils à éviter (c'est le cas de le dire), mais peu optimistes après la série de refus que nous venons de recevoir ces derniers jours. On commence notre tournée des agences. Incroyable : la croisière idéale, elle existe bel et bien, elle part dans 4 jours, il reste une dernière cabine sur un bateau à l'excellente réputation pour un circuit inespéré de 8 jours. On fait jouer la concurrence et après avoir assisté au triste France-Italie (0-2, on le rappelle) de ce non moins triste Euro 2008, on conclut l'affaire. Le foot, on s'en tape complètement, on est juste heureux.

Dimanche 22 juin, 1er jour :

9h10 : une heure et demie après le départ de Guayaquil, atterrissage à l'aéroport de Baltra, petite excoissance de Santa Cruz, l'île principale – mais pas la plus grande – de l'archipel. Nous sommes tout de suite pris en charge par Maja, qui sera notre guide pendant toute notre croisière. Bagages immédiatement récupérés, nous partons prendre nos quartiers avec nos 14 autres compagnons sur l'Angelito, qui mouille à peine à 2 ou 3 kilomètres dans une baie tranquille. Le ton est tout de suite donné : un iguane et une otarie nous attendent sur le débarcadère ; poule et oiseaux dans le port... et premières



explications. Autour du dinghy (petit bateau transportant les passagers entre le yacht et la terre) tournent quelques requins des Galapagos, espèce endémique, d'un 1,50 mètre environ.

10h15 : Installation en cabine : nous découvrons le petit espace qui nous est alloué. C'est la contrepartie : nous sommes sous la salle commune, pas de visibilité donc, et à l'avant, là où ça remue le plus. Bien que très étriqué, l'espace est très rationnellement étudié et absorbe toutes nos affaires sans problème. Petite salle d'eau avec une super douche, banquettes assez larges, on n'est pas mal.

12h00 : premier déjeuner à bord, première rencontre avec les autres passagers. La famille new-yorkaise Ewall, Steven et Lisa avec les enfants Spencer et Gabrielle ; le clan suisse allemand formé de Robert, le grand-père, Anne-lise, sa fille et Ania, la petite-fille, chaperonnés par le cousin Martin. Justin et Kath, jeune couple australien qui nous sont tout de suite très sympathiques. Heinz et Gerlinde, la soixantaine bon teint en provenance de Bavière. Et enfin l'improbable couple germano-australien formé par Jurgen et Yasha.

Dans la foulée, premier briefing de Maja sur ce qu'il faut faire et surtout ce qu'il est interdit de faire sur le bateau, pour que la vie en communauté soit agréable à tous, ainsi que sur les îles, pour que ce paradis – nous allons vérifier ça – reste ce qu'il est.

13h30 : départ pour Seymour Nord, toute petite île un peu au Nord de Santa Cruz. Les grandes frégates planent au dessus du bateau sans aucun effort apparent, sans aucun mouvement. Elles fendent l'air de leurs 2 mètres d'envergure et elles semblent accrochées au dessus de nos têtes, elles pourraient rester là pour l'éternité.

15h10 : accostage, quelques pas sur le débarcadère et premières rencontres : mouettes à queue d'aronde, au bel œil noir cerclé de rouge, et pélicans.

Quelques pas de plus sur l'île et voici les premiers iguanes terrestres qui patrouillent leur territoire à la recherche d'un fruit de cactus tombé là ; lézards de lave au rouge éclatant et leur friandise favorite, les sauterelles, qui volent partout autour de nous. Et voilà enfin les fous à pattes bleues. Les pattes de ces oiseaux sont entre le bleu ciel et le turquoise, une couleur qu'on croirait artificielle. Stoïques et résignés sous le soleil lourd, les parents couvent leur œuf à même le sol, à quelques pas de nous. Un couple entame de temps à autre leur fameuse parade amoureuse, une série de pas de danse, arborant leurs pattes, sifflant, criant... Premiers sentiments incroyables de pouvoir approcher de si près ces magnifiques oiseaux, sans rien déranger, en se fondant dans l'environnement. Ca n'existe pas ailleurs, nous voilà dans un monde des origines où l'innocence existe encore.

Quelques frégates nichent aussi là. Leur bec est démesuré et inquiétant. Quelques gorges rouges se devinent entre les fourrés, mais patience, nous verrons ça plus tard.

Nous rentrons en longeant l'océan, de rares bandes de sable blanc s'intercalent entre les amoncellements de roches sombres polies par l'eau. Quelques iguanes marins s'y prélassent, totalement immobiles, crachant de temps à autres l'excédent de sel qui obstrue leurs narines.

Un serpent file à notre approche ; nous cédon le passage à quelques lions de mer plus ou moins bien lunés. Il est temps de rentrer.

19h00 : le tintement désormais rituel d'une cloche suisse retentit, à table. S'ensuit un deuxième briefing détaillé sur les règles de comportement à adopter, sur le bateau, ainsi que la présentation du programme du lendemain.

20h25 : un dernier tour de bateau avant de rejoindre notre cabine. Des otaries sont montées sur le pont arrière du yacht et comptent bien y passer la nuit. A la lumière de nos lampes, nous scrutons l'eau : on y voit quelques requins patrouillant autour de nous ; une espèce de serpent corail flottant à la surface ; et partout des bandes de poissons en rang serrés, préparés psychologiquement à passer une nouvelle nuit difficile...

Lundi 23 juin, 2ème jour :

4h00 : l'Angelito se met en route vers l'île de Santiago. Impossible de terminer notre première nuit à bord, trop de bruit.

8h15 : « wet landing » (accostage les pieds dans l'eau) sur l'îlot de « Sombrero chino », où nous sommes accueillis par d'adorables jeunes otaries endormies. Nous quittons la plage, remplacée par une roche rugueuse et noire qui ceinture l'île. Ce milieu âpre de lave sortie de terre il y a des millions d'années nous dit comment l'archipel tout entier a été créé. Les tunnels de lave pétrifiés par leur rencontre avec l'air sont encore visibles aujourd'hui, l'eau ayant fini le travail en figeant le littoral. Des crabes au rouge d'autant plus éclatant se baladent là-dessus. On découvre un peu plus loin l'endroit où les iguanes marins se sont donné rendez-vous. Ils sont disposés en tas, bougeant peu, occupés à se faire chauffer au soleil avant de pouvoir aller brouter leurs algues favorites un peu plus loin, au fond de l'océan. Pas le plus attachant de prime abord, mais très paisible en



réalité, c'est lui qui incarne le mieux les fameuses et décisives théories de Darwin sur l'évolution. On est définitivement aux Galapagos.

10h25 : première séance de plongée avec masque et tuba, bon aperçu des principaux poissons de l'archipel. En prime, un requin des récifs à pointe blanche !

14h00 : randonnée sur l'île de Bartolomé, l'une des cartes postales des Galapagos. Peu de vie animale et végétale sur cette île volcanique et surchauffée, en comparaison avec ses voisines, mais paysages somptueux.

16h20 : deuxième séance de snorkelling pendant laquelle nous avons l'immense joie de plonger avec un pingouin qui se régale de petits poissons rouges. Murène, serpent de mer entre autres. Puis nous remontons à bord du dinghy pour aller observer les manchots sur les falaises alentours, au coucher du soleil.

20h50 : après le dîner (toujours fort honorable), briefing avant de lever l'ancre pour une longue nuit de navigation vers notre prochaine étape. Les consignes qui se veulent rassurantes sont plutôt inquiétantes : prendre des cachets anti mal de mer, relever le matelas sur un côté pour éviter d'être projeté hors du lit à cause des vagues, limiter les déplacements, etc.

22h30 : départ du bateau, les secousses ne tardent pas. Extinction des feux immédiate.

23h30 : impossible de trouver le sommeil, ça secoue beaucoup à l'avant du bateau mais au moins on n'est pas malade pour l'instant...

Mardi 24 juin, 3ème jour :

8h00 : nous avons jeté l'ancre dans Darwin Bay, sur l'île de Genovesa. Vu le manque de sommeil (on s'en est quand même pas mal tiré), nous sommes un peu cotonneux pour aller faire notre promenade parmi les fous. L'île est en effet un paradis pour l'observation des deux autres espèces de fous des Galapagos : les fous masqués et les fous à pattes rouges (ces derniers n'étant pas visibles ailleurs). Nous approchons de très près les mouettes des laves et les mouettes à queue d'aronde, les hérons, les tourterelles des Galapagos, et toujours nos amies les otaries.

Nous pourrions toucher les frégates, dont les mâles arborent leur somptueux appareil de parade amoureuse. Leur gorge est gonflée d'un ballon rouge, éclatant, d'une telle ampleur qu'il les empêche de voler ou de se déplacer. Les longues plumes aux reflets verts retombant sur leur cou complètent ce portrait exceptionnel.

11h10 : séance de snorkelling avec l'espoir infime de voir un requin marteau, mais non. Pourtant, à certaines périodes de l'année ils nagent dans la baie. Nous nous contentons des nombreux poissons tropicaux de l'archipel (chirurgiens à queue jaune, poissons perroquet verts, poisson-ange royal, nombreux poissons-papillon, girelles arc-en-ciel, poissons-demoiselle, etc.).

16h00 : randonnée sur l'île, en empruntant les « Prince Philip steps ». Nous évoluons au cœur de la forêt de « palo santo », l'arbre dont on tire de l'encens, avec là encore de nombreux fous autour de nous. Puis nous arrivons sur un terrain pelé, au sommet d'une falaise, où nous espérons débusquer un hibou chassant les pétrels des tempêtes qui volent en tous sens. Mission accomplie bien que la distance soit un peu trop grande pour bien profiter de son énigmatique regard doré. Retour sur le bateau, en compagnie de pailles-en-queue aussi élégants qu'insaisissables. Les pétrels des tempêtes semblent danser sur l'eau.

23h00 : Encore une longue nuit de navigation, mais les courants et le vent sont favorables dans ce sens : pas de nausée, on dort un peu malgré le bruit des vagues sur la coque et le roulis...

Mercredi 25 juin, 4ème jour :

7h35 : première excursion de la journée à Puerto Egas, sur la côte occidentale de l'île de Santiago, sous un crachin normand ! Nombreux iguanes marins, crabes rouges et otaries.

9h55 : nous levons l'ancre pour naviguer vers l'île de Rabida. Déjeuner à bord avant de débarquer sur l'étonnante plage de sable rouge.

14h20 : peu d'animaux sur la plage, hormis les pélicans bruns dans leurs nids et une otarie qui se prélassait au soleil. Séance



de snorkelling avec les habituels poissons multicolores, requins à pointe blanche et une otarie qui nous rend une visite furtive.

16h00 : nous repartons vers l'île de Santa Cruz et passerons une magnifique nuit à bord, dans le port de Puerto Ayora. Ça tombe bien, il y a du sommeil à rattraper !

A suivre...

Iles Galapagos - Equateur

Pierre et Fred

11-07-2008

Jeudi 26 juin, 5ème jour :

8h00 : la cloche du petit-déjeuner n'a pas été douloureuse ce matin, nous sommes en forme. Nous nous rendons à la station Darwin, où nous attendent nos premières tortues des Galapagos, dont le célèbre « Lonesome George ». Rencontres impressionnantes avec ces animaux de 200 kilos à la tête d'ET et au regard un peu humain. Nous ne résistons pas à l'achat de T-shirts estampillés « station Darwin, Galapagos » même si nous allons devoir les traîner dans les sacs à dos.

11h50 : retour à bord pour le déjeuner, avant de débarquer à nouveau sur l'île afin d'aller visiter deux grands cratères en puits ainsi qu'un énorme tunnel de lave. Visite peu passionnante mais atmosphère de « déconnade » dans le groupe, en particulier chez Spencer (le fils de la famille Ewall) qui est très en forme, super ambiance.

16h30 : temps libre sur l'île, tout le monde semble ravi de passer un peu plus de temps que d'habitude sur la terre ferme. On en profite pour faire quelques emplettes.

20h30 : après le dîner à bord, le briefing nous apprend que la nuit de navigation qui nous attend devrait être difficile... Nous ressortons tous les deux seuls pour aller boire un verre dans le petit village de Puerto Ayora, très sympathique ; on avait de besoin de respirer en dehors du groupe et peut-être de nous préparer mentalement à l'épreuve de cette nuit. Retour à 22h00, nous ne traînons pas à aller nous coucher...

Vendredi 27 juin, 6ème jour :

7h35 : malgré l'heure matinale, bien contents de débarquer sur l'île d'Espanola, surtout Fred qui a eu du mal à fermer l'œil à cause du tangage et qui a bien cru à certains moments être projetée hors de son lit. Pour Pierre, ça tient du miracle : certes shooté à l'anti-nausée (mais pas plus que les autres, comme en cyclisme), il a dormi comme un bébé... Ce matin, nous avons un rendez-vous important : nous allons voir les albatros. Beaucoup de couples sont déjà installés sur l'île, mais très peu de poussins pour l'instant. Une fois encore, on reste fascinés devant ces oiseaux magnifiques. Leur robe, passant du blanc au gris cendré, est d'une sobre élégance. Une certaine mélancolie se dégage de leurs grands yeux noirs. De la tête anguleuse et massive aux pattes larges et haut-perchées, tout dénote l'athlète né, l'infatigable voyageur solitaire qui ne renoncera pas. En haut de la falaise transformée en véritable piste, face au vent, c'est l'heure de pointe : les décollages s'enchaînent, autant de sauts dans le vide libérant toute la grâce et la puissance contenues dans ces ailes immenses. Difficile de s'extirper du spectacle, mais c'est pour mieux replonger une centaine de mètres plus loin : un couple a commencé sous nos yeux sa superbe chorégraphie de parade amoureuse, duo de pas de danse et de mouvements sophistiqués accompagnés de cris et de sons étranges. C'est la marque des jeunes couples : de l'harmonie de cet échange dépendra l'union pour la vie des deux oiseaux. Si au bout de leur première année passée à apprendre à se connaître, l'échange n'est pas assez concluant et naturel, chacun reprendra sa liberté et ira chercher l'amour ailleurs. Décidemment, que de classe, d'élégance et de bon sens chez l'albatros, oiseau porteur de rêves.

14h00 : nous passons l'après-midi sur la magnifique plage de Gardner Bay, au beau milieu des otaries qui paressent et des moqueurs (précisons qu'il s'agit d'oiseaux). Fred fait la sieste sur la plage, Pierre ne résiste pas à l'appel du snorkelling. La récompense est au bout : longues minutes de nage avec une belle tortue verte, qui vole tranquillement entre chaque respiration, sans chercher à fuir. Encore un instant de grâce, indélébile.

16h50 : quelques minutes de navigation pour atteindre la baie protégée où nous passerons la soirée.

20h30 : soirée ordinaire à bord, discussions et visionnage des photos du jour...



Samedi 28 juin, 7ème jour :

8h15 : Sur l'île de Santa Fe, nous sommes une fois de plus accueillis par les otaries qui se prélassent sur la plage. Nous partons à la recherche des iguanes terrestres de l'île, qui ont la particularité d'avoir des épines dorsales penchées vers la droite (bien sûr, cela vous paraît anecdotique et rébarbatif à la plupart d'entre vous, mais voilà l'une des nombreuses observations darwiniennes illustrant la théorie de l'évolution, alors faites un effort) ; nous en trouvons deux. Le paysage est rude, fait de végétation rase, d'herbes sèches, d'arbustes et de hauts cactus, qui témoigne de la difficulté de survivre ici.

10h00 : dernière séance de snorkelling pour les passagers de l'Angelito qui plongent tous avec l'espoir secret de nager avec les otaries. Le « miracle » ne tarde pas à se produire, les jeunes otaries viennent à notre rencontre sous l'eau, nous dévisagent de leurs grands yeux et font mille cabrioles dont malheureusement nous sommes incapables. Nous jouons avec elles pendant une bonne demi-heure, Pierre s'approche tellement de l'une d'elle tout en se contorsionnant dans tous les sens qu'elle croit reconnaître un congénère et vient lui mordiller gentiment le bras... Maja n'a pas eu le cœur d'interrompre la rencontre au bout des 45 minutes habituelles, nous restons là une heure et quart à regarder les otaries jouer ; une heure et quart pour s'imprégner de la plus belle leçon de nage qui soit, pour graver ces images dans nos cerveaux, pour ne jamais oublier.

12h30 : la cloche du déjeuner a sonné plus tôt ce midi, il est temps de partir vers la dernière île que nous visiterons : Plaza Sud.

14h30 : Nous partons pour une longue marche sur cette jolie île aux paysages contrastés. Nous assistons d'abord au repas des iguanes terrestres, qui s'empiffrent d'un cactus providentiellement déraciné et de ses figues de barbarie. Près de la falaise, nous retrouvons plusieurs espèces d'oiseaux désormais familiers et Pierre parvient enfin à photographier le paille-en-queue qui, compte tenu de sa rapidité et son agilité à se déplacer dans les airs, a du rendre fou plus d'un photographe. Sans se le dire vraiment, tout le monde est triste et ému de ce dernier tour de piste, toutes les occasions sont bonnes pour faire durer le plaisir et ralentir le temps. On ne peut pas s'arracher à ça.

17h10 : sans concertation mais tout naturellement, le groupe se retrouve sur le pont supérieur à l'avant du bateau, près de la cabine de pilotage, pour cette dernière étape de navigation. Ce soir nous serons de retour à Baltra, il fait très doux... Tout au long de la traversée, nous croisons de nombreuses raies-léopard planant à la surface ; chaque battement du vol affleure délicatement à la surface dans ce qui ressemble à une baignade à l'envers, où les raies viendraient tremper leurs ailes dans l'air, à la rencontre de cet autre monde. Tous les yeux sont braqués et balaient la mer, on veut encore se remplir, se goinfrer d'images, personne n'est rassasié. Maja nous a prévenus, c'est dans cette zone que nous pourrions croiser des dauphins – pendant ces huit jours, ils sont venus saluer le bateau lors des traversées nocturnes – et des baleines ; pour l'instant, rien. L'un des membres de l'équipage apparaît alors et fixe un important vol de frégates au loin, particulièrement agitées. Au bout de son index, loin là bas, on devine effectivement un grand aileron fendant l'eau par intermittence. Le capitaine dérouté le bateau, on tient le bon bout, mais c'est une surprise immense qui nous attend. C'est une troupe d'orques qui s'approche, un groupe de femelles et de jeunes, emmenées par un mâle impressionnant, à l'aileron démesuré. Maja nous fait prendre conscience de notre chance, elle n'assiste à cette scène que tous les deux ans... L'ondulation des corps renforce l'impression de vitesse, de puissance aussi lorsque la tête noire tachée de blanc surgit de l'eau et y replonge en obus. Et pour finir, le mâle surgit entièrement hors de l'eau, où sa masse finit par retomber faisant exploser la surface, c'est l'hystérie collective. Mais les orques ont décidé la fin du spectacle, le baissé de rideau était grandiose.

19h00 : baisser de rideau ? Pas tout à fait. Avant de prendre l'avion, nous aurons droit demain matin à une toute dernière sortie à Turtle Cove, où nous avons jeté l'ancre, mais il faudra se lever tôt. En attendant, nous avons droit à un repas festif, le dernier à bord, après les saluts officiels de l'équipage en grande tenue. Ambiance vraiment sympa dans notre petit groupe, on trinque à la belle aventure que nous avons vécue ensemble et on échange les adresses mail. En signe de clin d'œil, des otaries sont venues nous dire au revoir sur le pont arrière du bateau.

Dimanche 29 juin, 8ème jour :

5h45 : nous montons à bord des dinghys pour notre dernière balade, au fond d'une crique où la mer vient à la rencontre de la mangrove. Cinq tortues vertes passent près de nous et sortent de leur aire de repos en suivant les courants favorables de la marée. Quelques requins pointe blanche et quelques raies nagent tranquillement dans ces eaux calmes. Au moment de notre retour, la paix est rompue par l'arrivée des fous à pattes bleues, rassemblés en escadrons de la mort. Les dizaines d'oiseaux piquent ensemble et font gicler l'eau. C'est la curée, il ne doit pas faire bon être là-dessous.

8h00 : c'est l'heure de quitter le bateau et nous saluons notre équipage qui a été si dévoué pendant une semaine. Nous



repreons tous l'avion à l'exception de nos amis newyorkais qui restent deux jours de plus dans l'archipel. Nous remercions chaleureusement Maja et embarquons cette fois-ci dans notre avion à destination de Guayaquil. Une bise à nos compagnons de voyage, surtout aux adorables Kathryn et Justin, qui poursuivent leur route vers Quito. Nous nous dirigeons vers la gare routière afin de prendre un bus pour Puerto Lopez. Le retour définitif sur la terre ferme est assez dur, nous avons encore les yeux remplis d'images plus belles les unes que les autres. Mais ce n'est pas fini puisque Puerto Lopez nous réserve une autre belle rencontre : les baleines à bosses.

PS : difficile de comparer les images, les pays, les expériences. Difficile, forcément simplificateur et injuste, d'autant que ce n'est pas terminé. Mais les Galapagos, c'est un sommet – le sommet ? – de l'aventure. Parce qu'il est unique d'être invité dans un tel sanctuaire où si peu a été violé, où l'homme a miraculeusement su se protéger à temps de lui-même. Nous voilà alors plongé dans un monde totalement pur, où notre présence n'est pas perçue comme une menace par ses habitants, plutôt comme une curiosité innocente. Il n'a plus d'équivalent aujourd'hui.

Ce monde n'est pas un paradis, il est difficile d'y survivre. Mais ici, on ne se bat précisément que pour vivre, pas pour le plaisir de faire la peau à son voisin. On ne se bat pas pour avoir plus, seulement pour avoir assez, pas de convoitise mal placée. Les règles sont simples et dures, mais ce monde semble aussi juste que possible.

Nous sommes conscients de notre privilège, de notre chance. Notre chance d'être « tombés » sur Maja qui, après 17 ans passés ici, sait tout et le raconte avec autant de gentillesse, d'enthousiasme et de simplicité. Notre chance d'avoir partagé ça avec des gens bien, respectueux, sensibles et si drôles, chacun dans leur genre.

C'est avec beaucoup d'émotion que nous avons quitté ces îles, une boule dans la gorge qui a mis du temps à disparaître. Nous avons vécu cette semaine très intensément, nous y pensons souvent et nous ne pourrions oublier les images du monde tel qu'il devrait être, et que l'on ne peut pas casser.

Rio Dulce - Guatemala

Fred

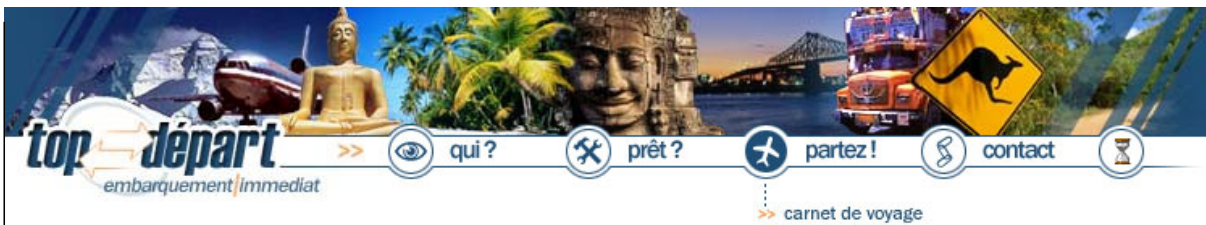
17-07-2008

Une nouvelle page du tour du monde se tournait avec notre arrivée en Amérique centrale. La tête encore pleine des belles images des Galapagos et des au-revoirs avec nos copains Magali, Thibault et Michel à Quito, nous entrons pour la première fois dans la moiteur du Guatemala.

Coup de foudre immédiat pour Antigua, magnifique petite ville coloniale comme on les aime. Des maisons basses multicolores aux porches élégants et aux patios verdoyants, des rues pavées, quelques monuments anciens. Mais aussi beaucoup de restaurants, commerces, écoles donnant des cours d'espagnol ou de danse. Antigua est remplie d'américains qui y séjournent plus ou moins longtemps, la vie y est plus chère qu'ailleurs au Guatemala (et encore...) mais elle est tellement jolie qu'on a immédiatement envie de s'y poser plus longtemps que prévu.

Pourtant, dès notre deuxième jour, nous prenons un minibus pour nous rendre au marché indigène de Chichicastenango, très réputé. Comme dans d'autres pays, nous serons un peu déçus car l'authenticité a laissé la place à la foire aux touristes. Néanmoins, nous sommes frappés par les couleurs des costumes et de l'artisanat proposé, c'est vraiment un festival de teintes plus vives les unes que les autres et une grande impression de gaieté se dégage de l'ensemble. Nous poursuivons notre route vers le lac Atitlan, que mon vieux copain toubib de Paris m'avait chaudement recommandé il y a 15 ans environ, à l'époque où il fréquentait malgré lui les villages de guérilleros (Jean-Yves, si tu nous lis, un gros bisou). Et de fait, ce lac a vraiment beaucoup d'allure... à condition que le temps soit dégagé. Nous arrivons à Panajachel sous une pluie battante et notre excursion en bateau du lendemain, outre le fait qu'elle sera marquée par une énorme panne de réveil (la première du tour du monde, 8h18 pour être à 8h30 au bateau) se fera dans la grisaille. Les sommets des trois volcans qui bordent le lac disparaissent dans les nuages et la couleur de l'eau est terne. Qu'importe, les villages de San Pedro, Santiago et San Antonio sont hauts en couleurs, toujours grâce aux costumes magnifiquement brodés que portent les autochtones.

De retour à Antigua, nous passons à nouveau quelques heures dans le centre historique et nous inscrivons pour l'une des excursions les plus célèbres de la région : l'ascension du volcan Pacaya. Une montée pas dure en soi, 1h30 dans la forêt, mais qui se corse un peu en arrivant à proximité du volcan puisque l'on doit marcher dans la lave refroidie – très abrasif pour les semelles de chaussures – puis slalomer entre les très lentes coulées visqueuses de lave en fusion et les nombreux touristes qui multiplient les imprudences (du genre : s'approcher au plus près de la lave en fusion pour y faire cuire un chamallow en posant pour la photo, j'en passe et des meilleures...). Même si le volcan ressemble un peu à la station de RER Les Halles un vendredi à 18h, la sensation de marcher au milieu de la lave « toute fraîche » reste incroyable.



Notre arrivée à Florès, dans le nord du Guatemala, marque un changement radical par rapport à Antigua. D'abord le climat se fait beaucoup plus ensoleillé, chaud et humide, et les habitants deviennent brusquement beaucoup moins sympathiques. Située sur une presqu'île s'avancant sur un joli lac, ce gros village devrait respirer la sérénité, ses habitants la joie de vivre... en remerciant le ciel pour la prospérité qu'apporte son statut de principale ville étape pour les touristes venus visiter Tikal. C'est comme si un grand vent d'indifférence et de froideur avait frappé tous les habitants, on dérange quand on demande poliment si on peut réserver une chambre, acheter un ticket de bus ou n'importe quoi d'autre d'ailleurs... Le lendemain, nous quittons ces mines renfrognées pour aller passer une journée et demie sur l'un des sites archéologiques mayas les plus renommés : Tikal. On s'offre même le luxe de passer la nuit sur place dans un lodge, mais le jeu en vaut la chandelle : avec les cris des animaux de la jungle en pleine nuit, les émotions fortes sont garanties. Si les pyramides mayas manquent un peu de charme tellement elles sont dépouillées, leurs dimensions sont vraiment impressionnantes (elles dépassent largement 50 mètres de haut), et la réserve dans laquelle elles se trouvent est un fantastique terrain de jeu pour l'observation des animaux : singes araignées et singes hurleurs, toucans, perroquets, et autres oiseaux exotiques.

Une nouvelle nuit de transit à Florès, dans une pension ouverte depuis 5 mois (les proprios sont plus chaleureux qu'ailleurs car il convient de se faire une bonne réputation...), puis nous repartons vers le sud en direction de Rio Dulce, petit village au bord de la rivière du même nom que nous sommes venus explorer. Rio Dulce restera le théâtre de notre première recherche d'hôtel sous grosse averse tropicale. Nous prenons contact par téléphone avec un premier établissement référencé dans notre guide, qui nous annonce un prix prohibitif.

J'ouvre la parenthèse pour dire que, depuis notre arrivée au Guatemala, nous nous sommes transformés en véritable tiroir caisse. Nous devons souvent multiplier par 2 les budgets annoncés dans notre guide de voyage, pourtant édité en 2007. Est-ce l'effet « haute saison » ? Il est vrai que nous ne sommes pas habitués à voyager en juillet, qui coïncide souvent avec une remise à jour des tarifs hôteliers. Est-ce l'effet « tourisme américain de masse » ? Nos amis d'outre-Atlantique sont souvent peu regardants sur les tarifs annoncés, qui sont toujours meilleur marché que chez eux. Peut-être, mais pour de vieux routards comme nous qui venons d'Amérique du sud, le rapport qualité-prix est ici tout simplement mauvais. En ce début d'été, les Guatémaltèques ont un peu trop tendance à s'abriter derrière la flambée des cours du pétrole pour expliquer la hausse de tous les tarifs...

Bref, tandis que Pierre garde les bagages sous un abri de bus, j'entame – enveloppée dans ma cape de pluie amazonienne – une grande tournée des popotes afin de dénicher la perle rare de Rio Dulce, c'est-à-dire une chambre toute simple mais propre, au juste prix. Elle n'est référencée dans aucun guide, mais je la trouve (posada don rony, pour ceux qui passeraient par là) ! Et en plus la propriétaire est une dame très gentille et souriante, que demande le peuple... Nous lui confions d'ailleurs nos gros sacs à dos, le temps de faire une escapade d'une nuit à Livingston, sur la côte caraïbe.

Livingston est l'un des fiefs des Garifuna, minorité black installée dans la région. Petit village à l'ambiance très cool, on se croirait presque sur une île des Antilles, avec ce parfum créole que l'on retrouve aussi bien dans le look des vieilles doudous coiffées de leurs élégants petits chapeaux que dans la spécialité culinaire locale, le « tapado », soupe de poissons et crustacés au lait de coco et à la coriandre (Pierre y a goûté, évidemment, quelle question !...). Une nouvelle averse tropicale lave le ciel de ses nuages et rafraîchit un peu l'atmosphère, et c'est sous un soleil radieux que nous embarquons le lendemain matin sur une navette qui remonte le Rio Dulce jusqu'au village éponyme. La partie la plus étroite du rio, au début du voyage, est magnifique avec ses rideaux de jungle. Nous pénétrons dans un petit affluent, le rio Tatin, qui est tout sauf une tarte à la crème. Croquignolet, plein de vie avec ses maisons en bois qui le bordent. Des femmes lavent le linge au bord du rio pendant que leurs enfants jouent. Notre passage sera trop court, d'ailleurs c'est toute la remontée du Rio Dulce qui est escamotée : on passe comme des sauvages au milieu des nénuphars et des îles aux oiseaux. Car notre bateau, que nous avons payé au prix « gringo », emmène aussi des locaux qui ne font pas du tourisme, eux, et qui sont pressés d'arriver à destination. Quel dommage que les habitants du coin ne sachent pas exploiter ce potentiel naturel en organisant des balades en bateau lentes, pour éco-touristes avertis qui seraient ravis d'explorer minutieusement les petits cours d'eau alentours !

C'est notre dernière soirée au Guatemala, nous faisons le bilan mi-figue mi-raisin de cette expérience dans notre premier pays d'Amérique centrale. Le Guatemala est un pays offrant de merveilleux sites naturels ou culturels à découvrir, mais dont les couleurs ne compensent pas complètement l'absence de sourire (qui peut aussi être de la timidité, admettons...) de ses habitants. Ces impressions se rapprochent de notre expérience aux Philippines ; cela traduit-il une réalité bel et bien établie ou n'est-ce qu'une question de rencontres ?

En guise de dernier pied de nez, alors que nous roulons vers la frontière hondurienne, l'embrayage (ou un truc comme ça !) de notre bus montre des signes de faiblesses et nous ne tardons pas à nous immobiliser. Les autres passagers s'agitent mais nous ne comprenons pas vraiment ce qui se passe, personne ne nous adresse la parole, même le type de la compagnie de bus semble fuir nos questions. Va-t-on changer de bus ? Va-t-on réparer ? Il ne nous reste plus qu'à attendre, inutile de



s'énerver, la solution viendra d'elle-même. Ca au moins nous l'avons appris pendant tous ces mois de voyage, il faut rester ZEN. Et de fait, nous finirons par repartir, par changer encore de bus une ou deux fois mais ce soir, c'est de l'autre côté de la frontière que nous dormirons. L'air est doux à Copan en ce début de soirée, demain d'autres ruines mayas nous attendent.

Matagalpa - Nicaragua

Fred

31-07-2008

Un chemin bucolique longe des prairies qui sont autant d'invitations à pique-niquer, des aras aux plumes multicolores nous saluent de leurs cris stridents et un agouti traverse à toute vitesse le chemin qui nous mène vers la pyramide de la place principale : nous voici à Copan, Honduras, magnifique site maya réputé entre autres pour ses sculptures. Comme à Tikal, les ruines sont disséminées dans la verdure et les oiseaux nous entourent. C'est moins sauvage et moins propice à l'observation des animaux mais le site archéologique est davantage à taille humaine. Nous déambulons lentement au milieu des vieilles pierres, observons attentivement les stèles aux effigies des rois qui portent de curieux noms, comme l'insolite « Lapin 18 » qui régnait ici au 8ème siècle après JC. Pour la dernière fois du voyage, nous plongeons dans l'histoire de ces mayas qui décidément sont bien mystérieux, tout en goûtant la douceur du climat de Copan, on se sent bien.

C'est sous une averse tropicale impressionnante que nous faisons escale à La Ceiba pour une nuit. Emmitoufflés dans nos capes de pluies amazoniennes, nous partons acheter crème solaire et lotion anti-moustiques avant de partir le lendemain sur l'île de Roatan, en priant pour ne pas avoir ce type de temps à la plage. Et c'est finalement sous un soleil radieux que le chauffeur de taxi nous emmène au port le lendemain matin, où nous embarquons sur le « Galaxy Wave », gros catamaran qui rejoint Roatan en 1h30. Inutile de prendre un cachet anti-nausée, nous dit le chauffeur de taxi, la mer sera comme une piscine ce matin... Une heure plus tard, Pierre, dont le teint oscillait entre le blanc et le vert, maudissait ce crétin.

A Roatan, pour la première fois depuis longtemps, nous nous posons. Au programme : plongée sous-marine pour Pierre, plage et bronzette pour les deux. Confortablement installés dans un charmant petit bungalow perdu dans la végétation, nos activités se limitent aux allers-retours entre la plage et la maison et à la lutte sans merci avec les bien-nommés « zanculos », saloperies de puces des sables dont les piqûres démangent dix fois plus que celles des moustiques...

Après cette parenthèse aux forts accents de citronnelle mais néanmoins très sympathique, notre prochaine étape sera le lac de Yojoa, recommandé pour l'abondance des espèces d'oiseaux qui vivent dans le coin. Notre Saint Graal est évidemment le quetzal, extrêmement difficile à voir car rare, timide, et la plupart du temps perché très haut. Mais il est présent dans la région et on y croit. A défaut, nous sommes prêts à nous contenter de trogons, de motmots, de toucans et autres volatiles colorés dont seule l'Amérique centrale semble avoir le secret. Nous partons, optimistes, vers le parc national Cerro Azul Meambar, où nous empruntons un sentier de randonnée traversant la forêt primaire. Nous transpirons à grosses gouttes peu après le début, sur le chemin qui s'élance en pente raide jusqu'à un mirador. Malheureusement rien à se mettre sous la dent, il est vrai que la matinée est déjà bien avancée, c'est sans doute trop tard pour les oiseaux. On se rabat sur les colibris, artificiellement attirés par de petits réservoirs d'eau sucrée à l'entrée du parc, mais le spectacle est tout de même fascinant. Le lendemain matin, Pierre se lève à l'aube pour aller observer les oiseaux autour de notre hôtel, mais revient un peu déçu : pas grand-chose, hormis un motmot qui joue avec ses nerfs en apparaissant puis disparaissant aussitôt, ne se laissant jamais photographier.

Après cette étape peu concluante, il est temps de se diriger vers le Nicaragua, où notre premier objectif est la ville coloniale de León. León où la chaleur est absolument accablante, mais où les vieilles bâtisses coloniales décrépies ne manquent pas de charme, et où flotte encore un parfum de révolution. On aime beaucoup l'atmosphère qui règne à León, ville fière de ses enfants qui sont morts pour la liberté, ville qui se remet lentement de ses blessures, paisible et pleine d'espoir. Nous rencontrons Patrice, ancien patron de PME parisienne reconverti en gérant de laverie, parfaitement heureux d'avoir tout plaqué pour venir passer sa préretraite ici, et plus si affinités. Patrice nous convainc de rester un peu plus longtemps dans la région, et nous succombons. Demain, nous irons passer la journée à la plage, puis mardi matin nous visiterons le superbe musée de peintures de la fondation Ortiz. Indéniablement, nous ressentons un attrait pour le Nicaragua, ou alors c'est peut être juste León qui nous a tapé dans l'œil ?

Nous partons finalement pour la région de Matagalpa, capitale du café. Pour des amateurs de nectar noir comme nous, c'est l'occasion ou jamais d'aller visiter une exploitation. Nous arrivons en fin de journée, dans un climat beaucoup moins ensoleillé et surtout beaucoup plus frais, mais les paysages verdoyants et vallonnés sont très beaux. Le lendemain, nous nous rendons à la Selva Negra, plantation de renom appartenant à une famille d'origine allemande, installée là depuis la fin du 19ème siècle. Le cadre est somptueux, avec ses champs de café disposés au pied d'une forêt primaire protégée, où vit encore le fameux quetzal. Les propriétaires ont aussi développé une activité touristique, accueillant leurs hôtes dans de jolis petits cottages bavarois dispersés dans la nature, au bord d'un lac où nagent des oies blanches. Bucolique à souhait... Nous allons nous promener dans la forêt et là, en moins de deux heures, avons le bonheur d'observer quelques oiseaux exotiques comme



le « rancharo », au chant incroyable, ou encore des toucans. Pierre s'écrie tout à coup : « regarde, c'est incroyable, un quetzal ! » Non, fausse joie, mais nous avons tout de même sous les yeux un oiseau au plumage magnifique, avec un torse rouge vif et un dos turquoise : le trogon. Malheureusement, nous devons en rester là car la visite guidée de la plantation de café commence. Nous aurons beaucoup de mal à nous extirper de cet endroit en fin de journée pour regagner notre hôtel situé en ville, 12 km plus bas.

Alors que la voie de la sagesse, compte tenu du temps qui nous reste en Amérique centrale, serait de filer vers le sud, nous repartons le lendemain vers la Selva Negra, cette fois-ci avec nos gros sacs à dos, bien décidés à y passer la nuit. Malgré la pluie, nous retournons nous promener dans la forêt, puis dans la plantation. Cet endroit est magique, on est sous le charme... Nous rencontrons le propriétaire des lieux, Eddy Kuhl, un homme d'une grande simplicité et d'un grand charisme à la fois. Nous lui parlons de notre tour du monde, lui nous raconte l'histoire d'un duc français qui est venu exploiter le café à Matalgalpa à la fin du 19ème, après avoir fui notre pays suite à une affaire de mœurs, en maquillant son départ en suicide...

Le lendemain matin, nous arpentons de nouveaux les sentiers de la forêt, cette fois-ci à 6h00 du matin, à la recherche du quetzal et de tous les autres oiseaux qui peuplent l'endroit. Malheureusement, tout est un peu trop calme sur le sentier « Romantico », pourtant prometteur. Nous apercevons notre trogon de la veille, toujours aussi haut perché et bougeant sans cesse... Le rancharo chante à tue-tête mais impossible de le localiser. Quant au toucan, il est absent ce matin. Nous décidons alors d'emprunter le sentier « Peter et Helen » qui grimpe en pente raide vers les confins de la propriété. Les cimes des arbres les plus hauts sont dans les nuages, nous sommes au cœur de la zone d'habitat du quetzal et ouvrons grands les yeux. Peu à peu, le chemin devient plus humide et nous commençons à marcher dans la boue. Impossible de regarder en l'air, il faut absolument se concentrer sur ses pieds d'autant que le chemin est étroit. Pierre me devance. Malgré son pas assuré, je vois soudain son pied droit glisser dangereusement vers le fossé. Il choisit une mauvaise branche pour se rattraper, pleine d'épines. Aie, aie, aie ! Il continue à glisser et esquisse une sorte de grand écart tout en choisissant un petit arbuste pour stopper sa chute, mais celui-ci, hyper humide et trop frêle, plie et casse sous le poids de Pierre qui termine alors son infernale figure acrobatique par un vol plané de 3 mètres environ, avant de s'écraser la tête la première contre un arbre...

Tout cela s'est passé en quelques secondes, et heureusement il y a eu plus de peur que de mal. Sonné mais sentant qu'il est toujours entier, Pierre se relève doucement et nous reprenons notre lente montée vers la forêt de nuages. Les oiseaux semblent absents, hormis deux trogons qui font encore une apparition éclair, mais nous insistons. Le terrain est de plus en plus difficile, on patauge dans la boue et dans les feuilles mortes. Nous décidons tout de même d'atteindre le sommet de la colline, où nous devrions trouver un nouveau chemin sur la crête, qui en toute logique sera plat. Mais non, ça ressemble plutôt à des montagnes russes, et nous voici bientôt devant une succession de virages en descente. Nous devons nous accrocher aux arbres de chaque côté du chemin afin de ne pas glisser dans la boue et arriver directement en bas. Bientôt pourtant, il nous faut rebrousser chemin et reprendre « Peter et Helen » dans l'autre sens. On se demande bien qui sont ses « Peter et Helen » qui ont pu donner leurs noms à un chemin aussi chaotique, et disons-le, on les maudit. En redescendant, nous essayons de nous focaliser sur le but de notre présence ici : les oiseaux, qui malgré nos efforts se font plutôt rares. Bientôt, Pierre repère à nouveau deux trogons et se poste à un endroit stratégique pour les observer à la jumelle...endroit stratégique à plus d'un titre, puisque notre ornithologue en herbe réalise rapidement qu'il a les deux pieds sur une fourmilière. Les morsures ne tardent pas à se faire sentir, les fourmis sont entrées par les jambes du pantalon. Il ne reste qu'une chose pour être efficace : retirer le pantalon et le secouer. Et c'est ainsi que Pierre se retrouve en caleçon et en chaussures de rando, au beau milieu d'un chemin forestier de la route du café... Curieux et amusés (?), une bande de pécaris vient se délecter du spectacle, puis, le chef de bande ayant donné l'alerte, repart sans demander son reste... J'avoue qu'à ce moment, je me trouvais moi aussi en petite culotte sur le chemin car les fourmis ne m'avaient pas oubliée, priant pour ne pas croiser d'autre touriste, et me demandant ce qui pouvait bien se passer dans la tête des pécaris... Et c'est ainsi s'achève notre quête du quetzal !

Redescendus sur des chemins plus hospitaliers, nous tentons encore de guetter le toucan ou le trogon, mais rien à faire. Hormis le rancharo, venu chanter pour nous en guise d'au revoir, pas d'autre oiseau. Il est 10 heures du matin et nous devons rebrousser chemin. C'est dommage, ce matin nous n'avons pas eu la baraka. Abattus, nous sortons de la forêt et devons nous résoudre cette fois-ci à quitter cet endroit pour de bon mais nous partons sereins, heureux d'être revenus passer plus de temps à la Selva Negra. Le taxi nous emmène vers la gare routière où nous attend le bus pour Granada. Ce soir, retour à la civilisation.

panama city - Panama

Fred

22-08-2008

Passage obligé sur la route de San Juan del Sur - dernière station balnéaire avant le retour en France, Granada est une jolie ville coloniale (encore une !) dont beaucoup de maisons sont rénovées, ce qui crée souvent un ensemble harmonieux mais à la beauté un peu froide. Très fréquentée par les américains qui viennent volontiers y séjourner longtemps pour prendre des



cours d'espagnol, Granada n'en est pas moins agréable à vivre, avec ses habitants qui flânent à l'ombre des manguiers sur la place principale, qui jouent au foot à côté de la cathédrale ou qui se promènent à vélo dans les ruelles (le mari conduit, la femme est montée en amazone devant lui, c'est très romantique...). Nous faisons une excursion en bateau aux « isletas », petits îlots sur lesquels de riches nicaraguayens, ayant réussi dans le café par exemple, mais aussi des étrangers, ont fait construire de jolies villas. Le guide nous cite les noms des propriétaires et dans une ambiance très « people », un peu à la manière des touristes à Saint-Tropez, nous observons attentivement chaque îlot, munis de nos jumelles...

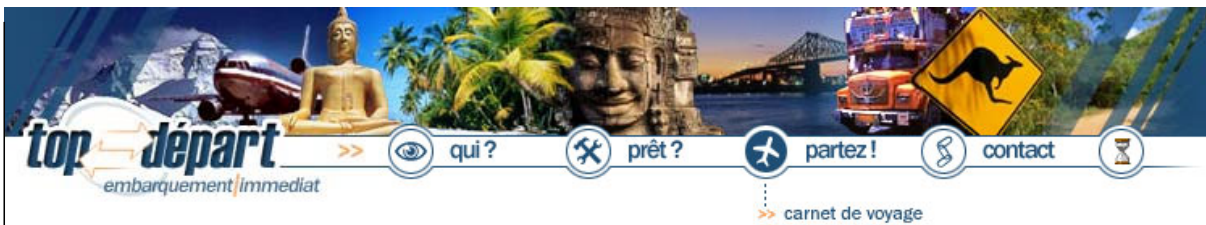
Après une courte escale sur l'île d'Ometepe, dans un site magnifique mais plombé par les nuages et affecté par l'absence de transports faciles pour les routards, nous décidons de terminer notre séjour au Nicaragua sur la plage de San Juan. Ce sera aussi notre dernière plage du tour du monde, un endroit pour se poser quelques jours et bronzer un peu (au bout d'un an, nous avons de jolis teints halés et le cuir tanné par les intempéries, mais c'est tout !). San Juan del Sur, c'est un peu comme des vacances à l'intérieur de l'année sabbatique, avant de reprendre le boulot...

Lieu de villégiature très fréquenté par les américains, surtout les surfeurs, San Juan n'a pour autant pas perdu sa douceur de vivre et sa nonchalance. Ici on vit toujours de petits boulots, à un rythme lent, comme Antonio que nous rencontrons dès notre arrivée. Antonio est pêcheur de crabes le jour, et veilleur de nuit dans un restaurant... la nuit. Le tourisme attire quelques voleurs dans cette région, plus qu'ailleurs au Nicaragua paraît-il, mais nous ne sentons pourtant aucune insécurité. De toute façon, on se promène toujours les mains dans les poches, et nous ne prenons sur la plage que le strict nécessaire. Le temps est mitigé mais nous parvenons tout de même à profiter des dernières joies de l'océan Pacifique, tout en commençant sérieusement à compter les jours. Nos séances de bronzage ne sont pas vraiment sereines car nous sentons bien que la fin de l'aventure approche et qu'il va falloir affronter la dure réalité parisienne.

Pour autant, les projets continuent à fleurir, comme cette expédition de nuit à Playa La Flor, dédiée à l'observation de la ponte des tortues olivâtres (ou Olive Ridley pour les spécialistes). Nous sommes accompagnés par l'association Casa Oro, qui nous convie à une présentation détaillée du sujet (avec un « slideshow » en trois langues, s'il vous plaît) avant de nous rendre sur les lieux. Nous avons de la chance car les tortues arrivent massivement depuis quelques jours, et ce soir le temps est doux et sec. Par une nuit sombre (la lune est loin d'être pleine et il est interdit d'utiliser des lampes de poche), nous voyons des dizaines de tortues sortir de l'océan puis se traîner en haut de la plage pour creuser un nid et y pondre une centaine d'oeufs, avant de retourner, allégée, vers la mer. Le spectacle est tout bonnement incroyable, les tortues sont vraiment nombreuses et nous devons sans cesse regarder où nous mettons les pieds car rien ne saurait les détourner de leur but. Nous suivons en particulier le lent processus opéré par deux d'entre elles, passionnant et émouvant. Nous évitons de penser au pourcentage de bébés qui survivront (un pour mille environ), trop déprimant, mais apprécions le remarquable travail de sensibilisation effectué depuis plusieurs années par Casa Oro, consistant à « éduquer » les populations locales à protéger les oeufs des tortues (au lieu de les récolter et de les bouffer) et à développer des activités touristiques à la fois lucratives et respectueuses du patrimoine naturel.

A partir du moment où nous quittons le Nicaragua, nous savons que les jours vont défiler à une cadence infernale. Nous faisons escale pour une nuit à San José, capitale du Costa Rica, avant d'enchaîner bus et bateau afin de nous rendre dans la fameuse réserve naturelle de Tortuguero, réputée pour les nombreuses espèces d'animaux qui peuplent ses canaux, et comme vous vous en doutez, pour les tortues - il s'agit ici des tortues vertes - qui viennent donner naissance à des milliers de bébés chaque année. Tortuguero au mois d'août est une usine à touristes. Il est difficile d'y trouver un logement à un prix correct sans avoir réservé à l'avance et les meilleurs guides - ceux qui ont des formations de biologistes - sont eux aussi réservés pour les groupes de voyages organisés. Nous parvenons néanmoins à trouver un bon guide local pour notre tour en canoë (même sans être biologistes, ces types sont capables de voir un iguane vert à 300 mètres, sur un arbre, au milieu des feuilles...impressionnant) et faisons un dernier plein de photos d'animaux plus ou moins insolites, comme cette minuscule grenouille « blue jeans » que nous rêvions d'observer en venant ici. Voilà qui est fait ! L'autre moment fort du séjour est évidemment l'observation de la ponte (encore !) des tortues vertes, plus impressionnantes que les olivâtres du Nicaragua par leur taille, mais moins nombreuses sur cette plage de l'océan Atlantique. Revêtus de nos capes de pluie, dans la nuit noire, nous entamons une marche commando avec notre guide, croisant des dizaines d'autres touristes qui comme nous, recherchent une tortue. Mais les animaux se font rares et l'observation est ici très réglementée, les rangers régulant sans relâche la circulation des guides et des touristes sur la plage. Heureusement notre guide est débrouillard, et nous avons la chance extraordinaire de pouvoir assister, pour la deuxième fois de notre vie, à cet instant magique.

Nous quittons Tortuguero en bateau, traversant de magnifiques paysages de jungle, puis de campagne, avant de nous retrouver dans la ville de San José, pour une dernière étape avant de rejoindre le Panama. En fait nous sommes restés moins longtemps que prévu à Tortuguero, et nous essayons d'avancer de 24 heures notre billet de bus pour Panama, acquis quelques jours auparavant auprès de la compagnie Ticabus. Chez Ticabus, on nous répond qu'il est impossible de partir plus tôt que prévu car tous les bus sont pleins, mais que nos tickets sont néanmoins remboursables. Notre idée est en effet de contacter une autre compagnie, Panaline, qui aurait peut-être rapidement des places disponibles. Affirmatif ! A quelques jours



du retour en France, chaque heure comptait, et nous avions envie de passer le plus de temps possible à Panama, réputée pour son canal, sa vieille ville classée au patrimoine de l'Unesco et, last but not least, ses centres commerciaux regorgeant d'articles détaxés.

Je vous épargnerai ici tous les détails croustillants de la lutte à mort qui s'ensuivit avec la compagnie Ticabus pour obtenir le remboursement de nos billets. Rompu aux négociations en espagnol après tous ces mois passés chez nos amis latino-américains, Pierre avait dans un premier temps pris le dossier en mains... Mais la mauvaise foi de son interlocuteur, qui manifestement n'avait aucune intention de rembourser les billets, avait conduit notre globe-trotter à claquer la porte de l'agence après avoir consciencieusement insulté non pas le préposé, mais la compagnie. Nous retournons donc ensemble sur les lieux du drame où, à peine franchi le seuil de la porte, j'entends un employé dire au chef : « c'est le type qui nous a traité de compagnie de merde ». Je me dis que la négociation va être difficile, et à défaut de décollé aguicheur, j'arbore mon plus beau sourire en expliquant au chef qu'il y a sans doute un arrangement à trouver pour satisfaire les deux parties, tandis que Pierre, tel un taureau dans une arène, fulmine et tape du pied en attendant le verdict. Nous repartirons avec notre dédommagement et embarquerons finalement dans un bus Panaline qui nous conduira en 16 heures, principalement de nuit, vers la dernière étape de notre trajet : Panama city.

Nous posons nos sacs dans un hôtel confortable, histoire d'être climatisés, reposés et propres sur nous avant le retour en France cinq jours plus tard. Outre le « Casco Viejo », vieux quartier aux superbes immeubles délabrés, ainsi que le célèbre et impressionnant canal, notre séjour à Panama city s'est beaucoup articulé autour des centres commerciaux... Quand le moral est en baisse, rien de tel que de faire les boutiques ! Les magasins regorgeant de vêtements et d'articles sportifs nous permettent en fin de compte de remplacer quelques vêtements de tour du monde qui étaient bien amortis après un an. On pourrait presque enchaîner sur un nouveau départ...

Lundi 18 août, 18h15 heure locale. José, chauffeur de taxi avec qui nous avons sympathisé le matin même, vient nous chercher à l'hôtel pour notre dernier voyage... enfin, pour le transfert à l'aéroport je veux dire. Nous ne sommes ni en avance ni en retard, dans les temps dira-t-on. Mais ça circule mal, il y a eu un accident sur la voie rapide et pour finir, nous tombons en panne d'essence à cinq kilomètres de l'aéroport... Je crois que Pierre et moi avons perdu le sourire à ce moment là, réalisant que nous allions peut-être rater l'avion et devoir racheter au prix fort un aller simple vers la folie parisienne que nous sommes, comme vous le soupçonnez, assez peu pressés de retrouver.

Voici alors un extrait de l'échange qui s'ensuivit :

- José : « Dieu, j'implore ta grâce pour remettre le moteur en marche et gagner la prochaine station essence, Dieu, s'il te plaît aide-nous ! »
- Fred : « Ce n'est pas Dieu qui va remettre de l'essence dans le réservoir ! »
- José : « Oui, mais Dieu est bon. »
- Fred : « ... »

Et José, à force d'ouvrir le starter à fond et de pomper sur la pédale de l'accélérateur, tout en continuant à communiquer avec Dieu, parvint à redémarrer. Continuant sans cesse à implorer l'aide du Créateur, devant ses deux passagers médusés, il réussit à gagner la station essence, faire le plein et nous déposer à temps à l'aéroport. Nous sommes rentrés à Paris le 19 août, sains et saufs, sans bagages perdus. De là à croire que José, tout de même un peu gêné de nous avoir fait une telle frayeur, ait continué à prier pour nous pendant nos 14 heures de voyages, il n'y a pas loin...

Paris - France

Fred

20-09-2008

C'est quand j'ai vu Pierre apparaître costumé et cravaté dans le miroir de la salle de bains que je me suis dit que le cauchemar allait commencer... Nous sommes lundi 1er septembre, un lundi gris de rentrée en région parisienne après des mois de liberté et de soleil.

Pour ma part je fouille dans mes boîtes à bijoux pour trouver quelque chose d'assorti à ma tenue, tertiaire mais pas trop. Le bon côté du congé sabbatique loin de chez soi est que vous oubliez certains accessoires. C'est donc avec bonheur, alors qu'auparavant vous aviez l'impression de tourner toujours autour des mêmes articles, que vous vous apercevez qu'il y a en fait beaucoup de choix. Par contre, impossible de mettre la parure complète collier-bracelet-boucles d'oreilles, j'ai l'air d'une poule, c'est beaucoup trop chargé. Je me contenterai d'un collier dans les tons de mon chemisier, et d'une belle bague.

Devant la station de métro, je me penche pour ramasser le journal gratuit mais non, je me ravise. Je ne veux pas retomber dans les réflexes, les habitudes. C'est fou comme elles sont tenaces. J'ai pris mon mp3, je choisis la musique en regardant le « paysage » (j'ai la chance de prendre un métro en partie aérien). Les usagers de la RATP sont hyper disciplinés, je trouve même qu'il n'y a pas de bousculade. Sont-ils résignés ? Ou finalement les transports parisiens ne seraient-ils pas pires que les bus poussiéreux du Nicaragua ou les métros bondés de Santiago du Chili ?



Arrivée dans mon immeuble de travail, la montée en ascenseur a le goût d'une mauvaise blague qui me ramène un an en arrière, au moment des blessures professionnelles qui furent en partie à l'origine du grand départ. J'arrive dans le bureau 614 que l'on m'a affecté. J'ouvre l'armoire et là, surprise ! Je retrouve les dossiers laissés à mon successeur l'an dernier. Personne ne semble avoir utilisé ces documents que j'ai mis des années à produire et que j'avais consciencieusement classés avant mon absence... Je retrouve même quelques fournitures de bureau que j'avais abandonnées, trombones, stylos, agrafeuses, je les reconnais bien. Cette sclérose est un véritable choc, révélateur de l'ambiance qui règne ici, mais je réalise tout de même que ce bureau individuel, confortable et lumineux, est l'endroit idéal pour préparer mon avenir.

Déjà plongée dans les soucis informatiques afin d'être connectée au reste de l'entreprise et surtout du monde, je suis dépannée par un charmant jeune technicien marocain qui sera mon premier rayon de soleil en cette journée de rentrée. Et puis ce sont les retrouvailles avec les anciens collègues et les présentations avec les nouveaux. Dans les grands moments de bonheur d'un retour de congé sabbatique, et Dieu sait s'ils sont rares, il y a les voix et les gens, en chair et en os. Toute la journée, les appels téléphoniques se succèdent, ainsi que les rencontres dans le hall ou les couloirs. J'ai beaucoup de mal avec mon « azerty », mon clavier d'ordinateur français. Je suis désormais habituée au clavier anglais et écris partout des « q » à la place des « a ». Je redécouvre avec stupeur l'existence des « é », « ç », « ù »... J'ai aussi du mal avec le papier toilette, que j'ai le réflexe de jeter dans la poubelle et non dans la cuvette ! Quand on a passé près de six mois en Amérique latine, on prend l'habitude d'utiliser la poubelle sinon on bouche les canalisations...J'en rigole toute seule dans les sanitaires.

Mon directeur est le même que l'année dernière en plus usé. Je me retrouve dans une réunion de service dans laquelle je ne comprends rien, ou plutôt qui ne m'intéresse pas. Je pense à ma première réunion de travail au Cambodge, autour de la grande table du « conseil » ouverte sur la cour poussiéreuse et les frangipaniers. Je pense à Eric l'archéologue et aux collègues de Siem Reap, je suis loin.

Pierre et moi parlons au téléphone, lui aussi a le sentiment, comme moi, de traverser cette matinée comme en rêve. Mais pas de stress ni de déprime à l'horizon, juste l'impression qu'il va falloir du temps avant de s'adapter. On est quand même impatients de se retrouver le soir pour se raconter notre première journée.

L'une de mes premières préoccupations est de tenter de récupérer un agenda 2008 pour noter mes rendez vous et mes déjeuners. Mission accomplie auprès du secrétariat, alors que je pensais que les stocks d' « invendus » étaient partis dans les poubelles des recyclables.

La machine à café est un autre grand moment. Je ne connais pas le prix des boissons et surtout, je suis perdue dans les euros depuis le retour. L'euro est pour moi comme le quetzal guatémaltèque ou le dong vietnamien : je dois l'apprendre (ou plutôt le réapprendre) avant de l'utiliser. Je suis donc plantée devant le distributeur avec mes pièces, regardant ce que j'ai à disposition, surprise et presque déçue de ne pas trouver de 25 centimes...Autour de moi, des collègues inconnus parlent d'ambiance pourrie, de plan social, de managers qui ont des problèmes psychologiques. Bienvenue en enfer !

Je passe néanmoins la journée dans une espèce d'euphorie, toute à la joie de revoir ou d'entendre des gens que j'apprécie, qui ont suivi mon périple et à qui j'ai l'impression d'avoir apporté un peu de douceur dans ce monde de brutes.

Dans les jours qui suivent, les rencontres se poursuivent et l'agenda commence à se remplir, un déjeuner par ci, un rendez-vous professionnel par là. Les soirées sont aussi bien chargées grâce aux retrouvailles avec les amis : les anciens, qui nous sautent littéralement dans les bras, et les nouveaux, avec qui nous continuons à communiquer par mail et que nous aurons la chance, pour certains, de voir à Paris ce mois ci. Oubliant le ciel gris et la fraîcheur de l'air, nos esprits sont résolument tournés vers l'avenir dont nous commençons à écrire une première page, mais restent déjà imprégnés de façon indélébile par la diversité des paysages, des cultures et des visages que nous avons côtoyés depuis l'été dernier.